

REFLECTIONS
MORALES ET METAPHISIQUES
SUR LES RELIGIONS
ET SUR LES CONNOISSANCES
DE L'HOMME

PREMIERE PARTIE

.....Piscis hic non est omnium.
Hora[ce].^a

A LYON
M.DCC.XLII.

^a Voir Fr.-V.Toussaint, *Les Mœurs*, Nouvelle édition corrigée & à laquelle on a joint les "Pensées philosophiques" [de Diderot], où est le vers: "Piscis hic non est omnium". Ouvrage du même genre rare et très-bien écrit. Le tout divisé en quatre parties. Aux Indes, Bedihuldgemale, 1749. 4 vols en 2 t. [Cat. A.Gerits et fils, n°32] = anagramme de Delaube ?

Préface

L'homme est à lui-même une énigme impenetrable, c'est un paradoxe qui m'a frappé tout le tems de mes études, et dont l'eclaircissement m'a porté a entreprendre cet ouvrage.

Je me suis occupé dès ma jeunesse à la Philosophie que j'ai eu soin de cultiver jusqu'a un age mur et avancé; de là j'ai passé à l'etude de la theologie, et de quelques autres sciences, et j'ai eu le bonheur pendant tout ce tems de ne jamais acquiescer à aucune opinion par complaisance ou par foiblesse; j'ai toujours voulu aprofondir, & avoir une idée claire de toute chose; j'avais coutume alors de considerer sérieusement les passions des hommes, & leurs prétenduës connoissances, je faisois effort de pénétrer jusques dans leur cœur, et pour en découvrir même les plis & les replis les plus cachés je n'oubliais rien pour trouver le principe de nos pensées & de nos mouvemens : à la fin je n'ai vû parmi les hommes que fourberie, qu'ignorance, que contradiction, que tenebre; cette varieté prodigieuse de vices & d'imperfections me rebute, & m'inspire insensiblement du dégout pour la vanité des sciences humaines; enfin je suis obligé de me retirer dans la solitude l'esprit occupé de mille idées; & là, repassant avec ordre / [2] / sur toutes les reflexions confuses que j'ai faites en divers tems dans le monde, je decouvre des choses egaleement utiles et etonnantes.

On ne raisonne point dans cet ouvrage à la façon des scolastiques, je sai par experience quele raisonnement sillogistique est trop captieux, et qu'il suppose toujours des principes qu'il ne prouve pas : on envisage ici les choses naturellement, et d'une maniere qui est presque à la portée de tout le monde, avec un coup d'œil on penetre mieux le fond des difficultés, et l'on fait infiniment plus de chemin, qu'on ne fera jamais avec tout le raisonnement chicaneux et dogmatique dont les ecoles mugissent de toute part depuis tant de siècles : il est vrai que pour attraper cet heureux coup d'œil il en coute beaucoup, il faut avoir étudié plusieurs années, avoir souvent reflechi sans passion et sans préjugé ou du moins faut-il être capable de le faire en faisant cet ouvrage.

Je ne me contredis point dans le fonds essentiel des choses, une même idée regne partout & me sert de guide dans tout mon raisonnement; quoique exterieurement je paroisse me contredire quelque fois, cette contradiction aparante provient d'une disette de termes dont j'aurois besoin pour exprimer certaines idées nouvelles & extraordinaires.

Dans le 1. chapitre je fais voir que les attributs de sagesse, d'intelligence, de puissance, de bonté, d'infinité, de justice et plusieurs autres qu'on / [3] / donne à Dieu sont de pures chimeres, cependant je ne puis m'empecher de me servir de ces termes mais dans un sens fort, et qu'un esprit vif peut saisir aisement : Je détruis encor invinciblement la liberté humaine que je paraois pourtant retablir dans le 8e chapitre de la seconde partie par les conseils salutaires que je donne à suivre : je n'ai pu faire autrement, on en comprendra les raisons dans la suite. Dans le 3e chap. je parois detruire le fondement de toutes les sciences humaines qui regardent la science de

l'univers, & de tous les animaux sans que j'ai dessein de donner dans le Pirrhoneisme qui fait profession de douter de tout.

Je suis convaincu de mon existence, et de celle d'un Dieu, d'un Dieu infiniment plus grand et plus majestueux que celui que les religions respectent, sans connoître pour tant la Nature de ce dieu ni ma propre substance; on auroit tort d'exiger une certaine literalité scolastique et scrupuleuse qui semble tout définir & n'explique jamais rien, n'allant point à la source des choses; ce n'est point ici un ouvrage dogmatique, je ne fais simplement que réfléchir, et je donne encor plus à penser.

Pour entrer parfaitement dans ces réflexions il faut être d'un esprit vif, pénétrant, libre, et parfaitement désintéressé; rien n'est si difficile que de combattre les préjugés, et rien encor n'est plus / [4] / difficile que d'en secouer le joug; il faut dans l'une et l'autre entreprise beaucoup de courage et de force d'esprit, une grande élévation d'âme : Le commun des hommes n'a pas ces qualités, aussi sont-ils par ce défaut incapables de recevoir jamais aucun éclaircissement de leurs doutes; il n'y a que certains esprits privilégiés, & d'un ordre supérieur qui soient en état de goûter ces nouvelles réflexions, et d'en tirer tout l'avantage qu'on se propose.

Le vice ordinaire des faux savans est de s'attacher scrupuleusement aux qualités de l'élocution, et d'oublier sans cesse le fonds essentiel des choses : il en est souvent d'un livre comme d'une prédication, à l'issue du sermon l'on voit une partie de l'auditoire applaudir au prédicateur suivant la beauté de son langage, il prêche bien dit-on ! il a beaucoup de vivacité et de politesse, & l'on ne dit point qu'il persuade, on ne se met guères en peine de la conviction qu'on devroit uniquement rechercher; cela vient de ce qu'on n'assiste pas au sermon dans le dessein de se convertir, & qu'on ne lit pas toujours dans la vue de perfectionner son esprit par l'acquisition de quelque nouvelle connoissance.

La curiosité, la coutume, un sujet d'amusement, ou d'intérêt particulier nous conduit dans les églises, ou nous porte à feuilleter un livre, l'on écoute, on lit, & on se retire aussi vuide qu'on étoit auparavant : / [5] / Ce défaut d'attention et de zèle est la cause universelle de l'ignorance où sont plongés la plus part des hommes, car il n'est pas possible que s'ils méditoient profondément surtout ce qu'ils ont d'occasion d'apprendre, ils ne portassent leur esprit au point de perfection qui les rendroit certainement heureux; c'est pourquoi on prie le lecteur d'apporter à la lecture de cet ouvrage toute l'attention et le désintéressement possibles : l'attention est absolument nécessaire pour ne pas perdre de vue l'auteur dans le cours de ses réflexions, & l'on ne sauroit avoir cette attention sans être auparavant dans une préoccupation entière de ses propres sentimens, dont la présence nous jette sans cesse dans des distractions fatigantes qui nous éloignent du sujet inmançablement. Nous avons tous dans le cerveau des traces profondes que nos sentimens favoris ont fortifiés par le cours ordinaire des esprits animaux qui ont coutume d'y couler sans cesse, et d'affecter notre esprit par nos propres opinions à l'occasion des mouvemens du cerveau : Entrons nous en dispute, ou lisons nous un ouvrage, l'adversaire ou l'auteur nous plaisent ou nous choquent selon que leurs opinions sont conformes ou contraires à ces traces qui entretiennent nos sentimens; la difficulté qu'il y a d'effacer ces vestiges jointe à la honte que nous avons de reconnoître nos erreurs nous / [6] / rebute, & nous revolte contre l'auteur ou l'adversaire.

Un peintre, un musicien, un poete semportera contre ceux qui meprisent leur art : ces gens, a les entendre parlent le langage des Dieux, les productions de leur genie sont tout autant pour ainsi dire de nouvelles creations qui charment les sens.

Un juge est rempli de son code, rien autre presque ne le touche, parce qu'il trouve qu'il n'est rien de necessaire & d'important au dela de ce digeste; un officier & un marchand ne pensent qu'a leurs differents projets de fortune, un certain air de bravoure, et de galanterie occupe l'esprit de l'un, & la vuë d'un coffre fort ou d'une grande fortune saisit toute la capacité de l'autre.

Un homme voluptueux a l'esprit trop mou, & effeminé, l'idée de ses plaisirs le rend aisement distrait, & afoiblit son attention.

Les Philosophes et les theologiens ne gardent pas une conduite plus mesurée, ils croient de posseder la connoissance de Dieu et des creatures, les differents raports, & les proprietés de l'etenduë, qui oseroit les contredire la dessus, non seulement ne seroit point ecouté mais il passeroit sans doute pour un fou dans leur esprit.

Niez l'existence des corps en presence d'un Phisicien, ou d'un Medecin vous serz regardé comme un homme qui n'a pas le sens commun, ce n'est pas qu'ils soient parfaitement convaincus de /^[7]/ l'existence de la matiere, car il faut de puissantes preuves pour former cette conviction entiere, je puis meme avancer qu'il n'en est point, mais c'est qu'ils ne peuvent souffrir qu'on leur ote un prejugué si puissant et si grossier qui denote en eux une grande stupidité : ils ne peuvent suporter qu'on leur retranche un sujet sur lequel ils croient travailler solidement, & par le moien du quel ils font encore valoir leur vision, & subsister leur metier : que deviendrait la Phisique sans corps ? que deviendrait la Medecine ? il semble qu'une terreur panique les saisit la dessus, & les oblige a prendre la defense de la matiere à quelque prix que ce soit.

Niez la certitude des sciences humaines en presence des pretendus scavans du siecle, vous recevrez d'eux le même traitement; que deviendraient ces gens sans le secours de leur jargon ? Les uns en ont besoin pour gagner de quoi vivre, & les autres pour soutenir un vain honneur par lequel ils croient se distinguer du comun des hommes, cette necessité ou cet orgüeil les rend des animaux indomptables.

Niez la superiorité des hommes sur les animaux, c'est le moien de vous attirer la reputation d'une brute destituée d'esprit et de raison, sans qu'on se mette en peine de prouver cette pretendue superiorité que par les prejugués d'une fole education; nous nous /^[8]/ formons des l'enfance une idée favorable et sublime de notre nature, et cette idée grossit tellement qu'après nous etre cru le plus excellent des animaux nous avons encor la folie de penser que tout l'univers ne subsiste qu'a notre occasion : touchez le caractaire des Religions, niez les attributs ordinaires qu'on donne a la divinité, on devient un athé digne de feu, & de l'execration publique, on est condamné par coutume et par passion, & toutes les raisons qu'on apporteroit pour se justifier ne servent qu'a aggraver le pretendu crime, enfin on donne dans l'atheisme des qu'on veut montrer qu'on ne fait pas nombre parmi les sots.

On ne peut disconvenir de l'ignorance et de l'injustice des hommes, elles paroissent visiblement par les passions qui les agitent les uns contre les autres avec tant de fureur, & par les cpntradictions universelles qui les divisent sans cesse : les

carthesiens se moquent des sectateurs d'aristote, ils regardent le peripatetisme comme un tissu de toutes les reveries des philosophes païens; c'est le paganisme ressuscité disent ils ! & revetu a la honte des fidelles des ornemens du christianisme; les aristoliciens [*sic*] traitent les sectateurs de Descartes de novateurs dangereux, & sujets de donner atteinte aux Misteres de la Religion. /[9]/

Les theologiens s'entrechoquent de même, et ne suivent que les preoccupations de leurs auteurs particuliers, & de quelques auteurs avec qui ils simpatisent, & qu'ils regardent comme le fondement de leur ordre, & de leur doctrine. Les Juifs maudissent sans cesse les Cretiens, et ceux ci ont pitié des Juifs; les Mahometans meprisent les uns et les autres, & les indiens ne peuvent souffrir les Mahometans; les chinois blament l'irreligion des tartares, & les tartares se moquent de toutes les religions de la terre : ils rejettent l'usage des sciences, vivant dans une pureté de mœurs exemplaire, & dans l'exercice de toute sorte de travaux; ils ont un grand mepris pour la vie sedentaire des autres peuples qui ont la folie, disent ils, de se renfermer entre des murailles, de vivre toujours sous un même climat, et dans une indolence continuelle qui les fait passer de cet etat d'oisiveté a la pratique de tous les vices; ils regardent avec indignation tous les gens de lettres qu'ils appellent les fardeaux de la République, des gens fainéants, & sans vigueur, des animaux stupides, orgueilleux qui ne sont bons que pour etre vendus pour esclaves.

Enfin toutes les Nations ont du mepris les unes pour les autres, on voit même des Provinces, des villes, des maisons /[10]/ particulieres se contredire sur le gout de certaines coutumes, de quelque croïance, ou sur la pratique de quelque Religion; tous les Peuples de la terre sont divises en une infinité de sectes dont chacune excommunie, damne, et anathematise l'autre, toutes pourtant croient d'avoir raison, et esperent de se sauver.

Chacun dans le monde a ses affaires particulieres dont il est tout occupé, chacun a ses prejugués favoris qui crient sans cesse contre ceux qui leur sont contraires, & le bruit confus les empeche de mediter tranquillement sur leur propre Nature, & sur les opinions d'autrui; il seroit a souhaiter de voir toutes ces personnes renoncer pour un tems a leur titre & a leur occupation, se depouiller des prejugués de l'enfance et de leur virilité & mettre leur esprit dans une attitude nouvelle ou il ne parut aucun vestige des opinions que les hommes y ont imprimées, car un homme qui se met a lire, & qui suppose deja pour vrai but ce qu'il croit de sçavoir, est egalement indigne de lire, incapable de rien apprendre, & de porter sur aucun ouvrage un jugement decisif, aulieu que par le depouillement entier de ses propres sentimens il acquiert assés de /[11]/ liberté pour entrer dans l'esprit de l'auteur, & pour juger de ce juste milieu que je pretens trouver parmi tant de contrarietés qui regnent entre les hommes.

Ce n'est pas ici une bagatelle peut etre n'a-t-on jamais vu un ecrit plus serieux que celui ci, il s'agit de nous mêmes, c'est notre bonheur ou notre malheur qui est en jeu, nous sommes environnés d'une infinité de religions qui promettent des recompenses, & menacent de punitions eternelles : chaque peuple se fait un devoir de croire sa religion, & l'on est assés aveugle et assés malheureux pour n'en pas accomplir les preceptes, voila un renversement d'esprit epouvantable, car apres tout si les religions sont veritables pourquoi ne pas les suivre de point en point : ils n'est aucun interest qui nous doive toucher de si prés, il s'agit de notre perte absoluë, ou de notre salut, Cette alternative de deux extremités si opposée n'est elle pas digne de toute notre attention ?

Si au contraire elles sont fausses Pourquoi n'en pas convaincre l'esprit; il s'agit de notre repos pendant cette vie, & d'une parfaite securité touchant l'autre monde; cette tranquillité n'est elle pas assés precieuse pour meriter la dessus tous nos soins, & une serieuse Meditation ? / [12] /

Cet eclarcissement est de trop grande importance, Principalement a ceux qui savent deja douter; une personne qui suit bonnement le torrent des religions retireroit un mauvais fruit de la lecture de cet ecrit; son esprit timide et superficiel n etant pas capable de secouer tout d'un coup le Fardeau de ses prejugsés, de penetrer les ressorts qui animent les hommes, & l'esprit de Religion, tomberoit dans un doute cruel qui le rendroit malheureux toute sa vie; c'est ici un pas glissant et dangereux pour cette espece de genie, on doit l'eviter soigneusement quand on ne se sent pas capable de le franchir, je conseille a ces gens au cas que ce manuscrit leur tombe entre les mains de lire cette preface sans passer outre, s'ils ne veulent etre la victime de leur trop grande curiosité.

La vuë principale de l'auteur est de se faire un sisteme de vie heureuse malgré cette diversité de sentimens, & cette varieté prodigieuse de mœurs, & d'interest qui divisent les hommes, la Nature nous portant a nous assurer dans cette vie de quelque beatitude : je fais consister cette pretendue Felicité dans la santé du corps, dans une abondance raisonnable des choses qui sont necessaires a la vie, dans la reputation d'un parfait honnette homme, & dans une tranquillité d'esprit eloignée d'inquiétude, & de tout remord de conscience; l'acquisition de la santé demande une moderation generale / [13] / dans le travail, & dans la jouissance des plaisirs; la conservation d'une fortune convenable n exige du possesseur que des desirs proportionnés à son etat; la reputation d'un honnete homme, & la tranquillité d'esprit suposent dans l'homme un parfait aneantissement de tous les prejugsés qui l'inquietent sur sa destinée future, & une connoissance claire et certaine des moiens qui le peuvent tranquiliser sur les accidents de cette vie, & lui attirer l'estime & l'affection de tout le monde.

Généralement on a du bien et de la santé, et le comun des hommes en est asseés logé la, mais cette tranquillité d'esprit ne se trouve presque dans personne; d'ou vient qu'il est si peu d'hommes qui vivent heureusement ? Cette paix interieure, cette pretieuse securité de l'autre monde ne se peut acquerir que par la destruction generale de tous les prejugsés qui concernent l'idée ordinaire qu'on a de la divinité, & des religions, & qui regardent la Nature de ce monde, & du coeur humain; pour reussir dans ce dessein importan je ne me suis pas avisé de consulter les hommes, je sai que leurs reponses sont toujours conformes aux preoccupations qu'ils ont reçu de leurs parens, & de leurs superieurs; que toutes les nations different en prejugsés, qu'il n'est point de communauté ou de parti que la diversité d'opinions ne divise, / [14] / qu'il n'est même point d'hommes dont la tete ne porte un sentiment, & souvent une religion differente : ce ne sont donc point les hommes qui me doivent apprendre la verité, je tache de la trouver dans le resultat de toutes les reflexions que les lumieres de la Pure Nature me fourniront interieurement; la Nature, ou la raison est unique & est la meme chez toutes les nations, partout elle parle un même langage et ne se contredit jamais sur les choses qui sont necessaires a la vie, nous avons tous une connoissance infuse, et infaillible, ou une revelation naturelle & generale des mets qui conviennent a la substance de notre corps, & cependant les opinions des hommes sont entierement differentes sur la religion dont la pratique est essentielle, dit on, au bien de l'esprit, d'ou il paroît que les opinionshumaines sur la religion ne partent point de la raison, ou dumoins ne le paroît il

pas d'abord, car d'où vient que la raison éclaire si diversement les hommes sur les choix des Religions, ou que les révélations que l'on en a sont si différentes ? il ne s'agit donc ici que de consulter attentivement cette raison ou cette Nature universelle / [15] / et pour le faire avec succès il faut se mettre auparavant dans cette situation indifférente dont je viens de parler.

On ne sauroit trop prévenir le lecteur contre les préjugés, on connoît par expérience leur pouvoir, & leur autorité, les résolutions que nous prenons de nous tenir en garde contre eux ont rarement leur effet, il nous paroît plus doux de céder à leur force que de leur résister, ainsi nous sommes contrains de nous laisser entraîner au penchant de nos opinions ordinaires; il est aisé de se convaincre des préventions en considérant leur origine.

Tous les hommes ont été dès leur naissance comme des sauvages grossiers, & susceptibles de toute sorte d'erreurs, depuis ce tems d'imbecilité jusqu'à un âge mur ils n'ont fait que passer d'erreurs en erreurs & vivre dans une succession perpétuelle de préjugés. Pour nous ressouvenir de ce tems de grossièreté & de ténèbres, nous n'avons qu'à rappeler l'état de notre enfance, & examiner la conduite que nous y avons tenue : n'est-ce pas là une espèce de désert où nous avons tous vécu en qualité de sauvages, ignorants, et stupides, le plaisir de vivre comme machinalement faisoit notre seule occupation; nous ignorions entièrement toute sorte de / [16] / langage & de science humaine; le ressort des intrigues et des affaires du monde, le secret de la Nature, la connoissance du cœur humain, toutes ces choses étoient au-delà de notre capacité. Dans la jeunesse nous avons rencontré des pères et des maîtres qui ont commencé à nous introduire dans leur monde, c'est-à-dire à nous faire part de leurs préjugés qu'ils avoient déjà reçus de leur père : nous avons reçu à notre tour ces préjugés sans les examiner et sans être même capables de faire un pareil examen; nous nous sommes comme paitris de toutes sortes d'erreurs, & ne faisons toute la vie que rouler dans un cercle perpétuel de préjugés et d'opinions étrangères, où nous avons soin d'envelopper notre postérité. Le moyen infailible de juger sainement de toutes ces opinions est d'en faire l'examen dans un juste point de vue exempt de tumulte et de prévention; il n'est pas possible de trouver cet heureux point de vue qu'en rentrant dans une espèce d'enfance où l'imagination est comme neuve, et privée de toutes les traces dont la présence gêne et captive l'esprit; il est assez difficile de se mettre dans cette heureuse situation, il faut pour y parvenir comme j'ai déjà dit beaucoup de courage et de présence d'esprit dont peu de gens sont capables.

Tachons cependant de dépouiller notre cerveau de toutes ces vestiges importunes, supposons que nous sommes des ignorants, & que nous / [17] / avons pourtant une raison capable de discernement, repassons tranquillement sur tous les préjugés du monde, approfondissons la Nature, & rompant tout commerce avec les hommes, trouvons moyen de converser avec tout l'univers : l'homme sensé & raisonnable n'a besoin de consulter que sa propre raison pour s'instruire de la Nature des choses, & pour devenir un Philosophe Heureux.

* * * * *
* * *
*

PREMIERE PARTIE

Chapitre 1er

De la Concupiscence de l'Homme

Qu'est-ce que l'homme ? Je n'en sai rien; mais cet etre tout inconnu qu'il est d'abord n'a-t-il pas quelque endroit accessible, & propre a nous procurer peu a peu l'intelligence de sa nature ? N'a-t-il pas des passions sensibles des sciences évidentes qui nous aident a le connaître ? N'a-t-il pas des definitions qui soient capables de nous donner de cet etre une idée claire et intelligible ? Je ne vois rien en lui qui puisse me developper cette enigme naturelle et misterieuse.

Les definitions ne donnent point de l'homme une idée differente de celle que les sens et l'imagination nous representent confusement, Je ne vois point d'ailleurs qu'il ait d'autre science que celle qui m'apprend tous les jours qu'il ne sait rien, & je sens seulement des passions dont je ne connois point la Nature.

Voila le fruit de tant d'années d'etude, & des reflexions que j'ai faites parmi les hommes, encore est-il considerable; si j'ai appris cette unique science qui apprend qu'il n'en est aucune, et / [19] / que tout n'est que vanité : on peut faire dire a un homme ordinaire & a une horloge qu'ils ne savent rien, mais ils ne savent pas qu'ils ne savent rien, & qu'ils ne peuventrien savoir de tout ce qui regarde leur substance & celle de cet univers : cette connoissance de soi meme suppose dans l'homme de grandes lumieres qu'il a acquises par un grand travail et de frequentes meditations, au lieu que dans les hommes ordinaires on ne voit que leur organe & leurs prejugués qui parlent; mettons a part ce malheureux prejugué, faisons taire notre organe, & ne permettons qu'a l'esprit seul de raisonner.

Je me tate, j'entre en moi même, je sens que j'ai des passions qui m'agitent sans cesse, & dont les mouvements differens rendent ma vie tantot heureuse, & tantot malheureuse; je m'aperçois que ces inclinations m'accompagnent par tout, & qu'elles sont inseparables de ma Nature : Je dis alors ces penchans sont nés sans doute avec moi, je sens qu'ils sont independans de ma volonté qu'ils font partie meme de ma substance, l'auteur de mon etre, est donc aussi l'auteur de ces inclinations, il m'est donc permis de les suivre, bien plus je me sens forcé de m'y assujettir.

Cependant il paroît une Loi qui defend sous des peines / [20] / tres rigoureuses & eternelles l'usage de ces sortes de penchans, & surtout d'une passion appelée concupiscence; la crainte d'une pareille punition m'epouvante d'abord, & me porte a obeir : j'entre en moi une seconde fois, je declare la guerre a la concupiscence, et je tache de la detruire, ou de prendre sur elle un empire absolu pour n'avoir plus lieu de craindre les menaces de la Loi : quel est alors mon etonnement ! cette passion subsiste toujours malgré mes efforts, & je vois que je ne saurois la detruire entierement sans me

destruire moi même; cette resistance invincible me rebute & me donne occasion de raisonner naturellement de cette sorte.

Où ma Nature est gâtée, ou corrompue, ou la Loi qui combat mon inclination est une Loi injuste; il n'est point de milieu : je cherche cette Loi je la trouve entre les mains des hommes, et je la recois d'eux immédiatement, je fais une pareille recherche de ma Nature, & je vois que les etres d'ici bas ne m'ont point donné a moi même, & que c'est dieu seul qui m'a formé tel que je suis : comment dis-je encore alors peut on concevoir qu'un ouvrage qui sort immédiatement des mains divines soit plutôt susceptible de corruption qu'une Loi qui vient immédiatement des mains humaines; n'est-il pas plus naturel de penser au contraire que les hommes qui sont des animaux si aveugles en comparaison de la / [21] / Divinité soient les inventeurs de cette Loi bizarre, que de croire que Dieu qui est un etre infiniment sage soit le fabricant d'un ouvrage capable de tomber en corruption : d'ailleurs quest ce que cette corruption ? en est-il seulement quelque une en nous ? Est elle une realite ? ou n'est ce point une chimere qu'on invente pour servir de pretexte a l'etablissement d'une Loi ridicule : il ne peut y avoir que deux sortes de corruptions, l'une qui consiste dans un changement de combinaison, l'autre dans l'abaissement de l'esprit : il ne paroît pas que l'esprit ait changé de Nature puisqu'il est indivisible ; le corps ne peut avoir changé de combinaison puisqu'il a toujours eu une même configuration; il faut donc que cette pretendue corruption consiste dans un abaissement de l'esprit. il me semble que cette corruption doit supposer une chute d'un etre élevé en un inferieur, je ne me souviens pas d'etre dechu d'une condition superieure a celle ou je suis; je consulte la dessus ma memoire, & ma raison, elles ne me disent mot : appellerai je corruption ce pencahnt que nous avons pour toute sorte de plaisirs ? J'ai tort, tandis que je ne me souviens pas d'avoir eu des penchans plus nobles & plus relevés; donnerai je le nom de corruption a la dependance ou l'esprit se trouve a l'egard du corps, j'aurois raison si je pouvois me ressouvenir d'avoir eté dans une / [22] / parfaite independance : jusque la il n'est aucune chute de ma part, & par consequent il n'est aucune corruption; tous les hommes sont dans cette misere depuis leur enfance jusques a la mort : l'immuabilité de cet etat universel me fait conclure qu'il est naturel a l'homme, & qu'il est de sa Nature d'avoir toutes ces imperfections apparantes.

Cette reflexion suffit ce me semble pour me rendre la Loi suspecte & pour me mettre en droit d'examiner cette Loi qui me paroît si injuste, & si severe : Ecoutons la.

Elle m'apprend que le 1er homme a eté de tous les ouvrages de Dieu le plus parfait & le plus sublime, qu'il etoit immortel de sa Nature, independant de son corps, & de tous les objets exterieurs, que de ce haut rang de grandeur il est tombé par sa desobeissance dans un etat de bassesse, de dependance, de corruption, & de mort; que toute sa posterité a participée au même crime, & a la même punition, que ce premier homme de Lumiere avec une partie de ses descendans en consequence de la perfection et de l'excellence de leur etre, ont eté rendus dignes par la mort de leur Dieu d'une destinée absolument heureuse, & que l'homme ne peut parvenir a cette heureuse destinée que par l'accomplissement de cette même Loi. / [23] /

Que de matieres de reflexion en peu de mots ! Participer a un crime dont il nous a eté impossible d'etre l'auteur ni temoin, a une punition qu'on na merité par aucun crime, a une perfection dont il ne paroît aucun reste visible, a la severité d'une

Loi contraire a celle de la Nature, au merite d'une mort soufferte par un dieu immortel, a une destinée dont nous n'avons pas la moindre idée, & ou seulement un petit nombre a droit de pretendre; quoique nous partions tous de ce premier homme pretendu de Lumiere, voila bien de misteres dont nous aurons peut etre eclaircissement dans la suite.

La Loi ajoute pour prouver la chute qu'elle vient d'avancer qu'on voit encor dans l'homme de beaux restes de son ancienne origine, qui sont ces principes interieurs et spirituels capables de pensée et de raisonnement : cette capacité de sublime connoissance, & d'erudition profonde, ce don admirable de prevoiance & de discernement, cette forme de corps si belle, & si propre a seconder tous les desseins du principe qui l'anime, & enfin cet empire absolu, & ce droit universel qu'il a sur tous animaux & les fruits de la terre, toutes ces choses ne sont elles pas des traits visibles de son ancienne grandeur, & ne rendent elles pas l'homme superieur à / [24] / toutes les autres creatures, & digne d'une destinée infiniment plus noble dont la possession ne peut s'acquérir que par la pratique d'une religion pure et simple. La Loi fait ici une description magnifique de l'homme, elle suppose en lui pour preuve de son ancienne grandeur des qualités sublimes et admirables, & n'en preouve point la realité; elle nous donne de Dieu une idée confuse & subordonnée à celle de l'homme, sans en prouver encor l'existence, de sorte que cette existence pretenduë de l'homme, & cette idée ordinaire qu'on a de Dieu ne consistent que dans une pure suposition.

Si l'homme a ces caracteres de grandeur et de superiorité preferablement a tous les autres animaux, si Dieu a tous ces attributs qui font tant de bruit dans le monde, & qui servent de fondement a toutes les loix divines, on doit croire a la Loi, & suivre exactement toutes ses maximes, mais si l'homme n'est qu'ignorance, que bassesse, que misere, & qu'imperfection; si Dieu est infiniment plus grand plus majestueux, & plus parfait qu'on ne nous le represente, n'aurai je pas une juste raison de me defier de cette Loi qui me donne en même tems une idée si haute et si fausse de l'homme, & une idée si basse, & si captieuse de Dieu ? / [25] / Ne sera-t-il pas juste de regarder cette Loi comme une pure invention des hommes qui n'oblige en aucune maniere, il n'est rien au monde de si necessaire, rien de si important que cet examen, c'est de cet eclaircissement que depnd ma felicité, si la Loi est veritable, & qu'elle coule immediatement de la divinité, sur le champ je renonce au monde, & je mets en usage toutes les puissances de mon ame pour me rendre capable de mener une vie conforme au precepte de la Loi, & si elle est fausse me voila degagé d'un pesant fardau des prejugués qui tyrannisent mon esprit, & l'accablent sous le poid de mille inquietudes; cet examen ne peut tourner qu'a mon avantage : ou je verrai mon bien, ou mon mal, j'éviterai l'un, & je suivrai l'autre.

Ne suis je pas un grand insensé d'avoir demeuré si longtems dans ce doute, & d'avoir suivi les traces de certains esprits qui se font gloire de mepriser les plus importantes choses, sans examen, & sans consideration : c'est une folie & une temerité de se conduire par la raison d'autrui, & de condamner une chose sans en comprendre le caractère. Je veux employer tout mon tems, toutes les lumieres de l'esprit & de la raison pour me tirer d'une si cruelle situation, je vais donc / [26] / l'entreprendre puisque mon entreprise ne peut avoir qu'une fin heureuse; mais la difficulté est de le faire avec un ordre si juste, & si suivi que rien d'important ne puisse echapper à mes reflexions : pour garder cet ordre je n'ai qu'a suivre la description que la Loi nous fait de l'homme, & de son createur; elle me represente l'homme comme le plus parfait des animaux, & fait consister sa superiorité dans les sublimes connoissances qu'il a de la Nature, de lui

même, dans l'art de raisonner, & dans son industrie : la Loi nous represente encore Dieu comme un Etre infiniment parfait, & elle fait consister ses perfections dans la bonté, dans la misericorde, dans la force dans la prevoiance, dans l'infinité, dans la puissance, dans l'intelligence, dans l'indépendance, dans l'éternité, &c; il faut examiner toutes ces qualités humaines et divines, ensuite nous passerons a l'examen de la Loi dont l'eclaircissement est le but principal de cet ouvrage. Nous commencerons donc par la consideration de l'homme mais comme il est impossible de penetrer la Nature interieure de cet etre, nous tacherons d'en juger par ses perfections qui se manifestent a l'exterieur, & qui tiennent le premier / [27] / rang. Le raisonnement doit l'emporter sur toutes les autres qualités & nous ne pouvons juger du raisonnement que par les sublimes connoissances qu'il possede : la connoissance des cieux, & des plantes paroît relevée, & la plus favorable a la grandeur de l'homme : elle sera le sujet de mes premieres reflexions; de la nous passerons a la consideration des animaux en general, a la contemplation de Dieu, a l'examen de la religion, & a la description d'un parfait honnete homme, & nous finirons par une courte meditation qui servira de quelque eclarcissement a l'ouvrage de reponse a quelques objections, & de preservatif assuré contre les chagrins de cette vie, & les horreurs de la mort.

* * * * *

* * *

*

Chapitre 2e

Des Cieux

La presence de tant d'objets lumineux qui frappent ma vûë est d'abord si confuse que je ne sai par ou commencer, tantôt /[28]/ un soleil eclatant eblouit mes yeux, tantôt une espece de voute d'un bleu enchanté, & qui semble se perdre aux extremités de la terre m'est un sujet d'admiration, & surtout lorsque je la vois enrichie d'une infinité de ces astres etincelans dont la petitesse aparante ne provient sans doute que d'un trop grand éloignement.

Tous ces astres qui me paroissent d'une même Nature ne seroient ils point quelque metal fondu, & ou trouver la cause de toutes ces parties metalliques; si ce n'est dans le feu meme : si c'est le feu il est plus a propos de regarder ces astres comme une espece de feu particulier; cette espece de feu n'est pas comme celle d'ici bas qui a besoin d'alimens pour subsister, peut etre n'est elle qu'un amas de matiere naturellement agitée & renfermée dans le centre de l'univers ou elle est contrainte de tourner en tourbillon par la rencontre de la nature etherée dont elle est environnée de toute part, & qui poussant continuellement cette matiere celeste jusques à nos yeux produit en nous ces sentimens de lumiere & de couleur suivant la varieté des mouvemens que cette matiere souffre dans ces differentes reflexions.

Je m'appercois que tous ces astres ne sont pas egalement lumineux quoiqu'ils paroissent d'une meme Nature, quelques uns ne sont eclairés /[29]/ souvent qu'à moitié plus ou moins, & quelque fois point du tout. aparamment que tous ces astres sujets a seclipser n'ont pas la lumiere en propre, ce ne sont peut etre que des corps opaques, ou terrestres qui empruntant leur lumiere de l'astre voisinla reflechissent a nous, laquelle doit paroître variable suivant le sens ou se trouvent les planettes à l'egar de leur soleil.

Tous ces astres, & ces planettes me paroissent se mouvoir par leurs differentes apparitions : la vision est toujours veritable, la difficulté est de savoir si ces astres se meuvent veritablement. d'abord je suis porté a croire le temoignage de mes yeux, & si je consulte les lumieres de l'esprit elles m'apprennent qu'il est plus juste de penser tout le contraire. quelle aparence y a-t-il disent elles que tout l'univers se mette en mouvement & s'interesse si fort pour un objet qui disparoit a ses yeux, il est bien plus naturel de penser que la terre qui n'est qu'un atome a l'egar du monde se donne elle meme la peine de tourner autour du soleil pour en etre eclairée, dailleurs cet astre etant placé au milieu de l'univers est bien mieux a porté d'aclairer toutes les planettes. voila le langage de mon esprit ou /[30]/ d'une certaine raison interieure que je ne connois pas bien; cependant le raport de mes sens contredit les lumieres de l'esprit, ou plutôt mon esprit se contredit lui même puisqu'il est tout ensemble composé de la raison & des sens; les sens sont des proprietés essentielles a l'esprit, le corps est sourd de lui même, aveugle, & insensible; c'est l'esprit uniquement qui entend, voit & sent, par l'entremise des organes corporelles, comme nous voions un ciron par le moïen d'un microscope, on ne s'est jamais avisé de dire que cet instrument eut la faculté de voir, quoique sans son

secours on [ne] puisse voir un petit objet; si l'esprit consulte le temoignage des sens, c'est a dire une partie de lui même il se declare pour le mouvement diurne du soleil, s'il rentre au contraire en lui & qu'il n'ecoute que certaines reponses interieures de la raison, il donne a la terre un mouvement propre & circulaire autour de cet astre : comment porter un jugement decisif sur ces contradictions ? Je ne sai; car je ne veux determiner une chose pour vrai qu'autant que ma raison et mes sens seront dacords, la moindre division que je verrai entre elle et mes sens aportera toujours quelque doute dans mes opinions : les sens ont leurs fonctions /[31]/ particulieres, dans leurs fonctions ils ne se trompent jamais, la representation des objets est de leur ressort, & cest à l'entendement de juger : les sens me representent le soleil et les astres en mouvement, cette representation est reelle; a cette vûë que fera mon entendement, jugera-t-il que les astres sont en repos; ce jugement me paroît bien hardi puisqu'il n'est fondé que sur des conjectures de vraisemblance, & qu'il contredit une representation causée par les sens qui font partie de l'esprit.

Un bâton plongé dans l'eau paroît courbe, & dans l'air il paroît droit, voila deux representations opposées; est ce l'air ou l'eau qui represente le bâton dans sa forme naturelle [?] cela n'est pas facile a decider : je me laisse entrainer au courant d'une riviere, le rivage me paroît en mouvement, & quand je suis sur le rivage la riviere me paroît se mouvoir; si j'etois dans les astres la terre peut etre me paroîtroit mobile, & tandis que je suis sur la terre j'appercois du mouvement dans les astres : voila de grandes obscurités qui proviennent des contradictions de notre esprit; cela me donne occasion de penser que toutes /[32]/ verités qui dependent de l'esprit, & des sens tout ensemble sont toujours pour nous des enigmes incomprehensibles. il n'y a qu'a approfondir un peu plus la chose pour etre convaincu de notre ignorance; nous avons dit que c'est l'esprit qui sent, voit & entend, on n'en peut pas douter : cela etant tous les objets visibles & sensibles sont dans l'esprit; il n'est dans l'ame que deux sortes d'operations qui sont la pensée et le sentiment, tout se reduit la quoiqu'elle fasse; il est visible que toutes les facultés des sens sont comprises dans la seconde operation, voir, gouter, entendre, toucher, &ca; il s'en suit donc dela que quand elle voit, ou entend, elle le sent; elle ne sauroit sentir que dans elle meme; donc elle voit, et entend dans elle même, puisque voir et entendre n'est que sentir; donc tous les objets sensibles & visibles sont dans l'ame, attendu qu'ils en sont des sensations.

Nous voila encore jettés dans un gouffre de tenebres car je conclus de tout cela qu'il n'est point de mouvement dans la Nature, qu'il n'est aucune ligne droite ni courbe; le bâton courbé ou droit, la riviere, le rivage, la terre, les astres, les cieux tout le monde visible netant que l'ame diversement modifiée; on ne sauroit suposer aucun mouvement local, ni aucune figure, puisqu'il est impossible de concevoir /[33]/ un pareil mouvement, & des figures dans un pur esprit. Si l'on dit au contraire que tous les objets visibles sont des etres entierement distincts de notre esprit, qu'on m'apprenne la maniere avec laquelle notre esprit le[s] voit, je defie tous les Philosophes de la terre d'aporter la dessus une raison claire & solide. tout ceci prouve assés que l'esprit de l'homme est bien peu de chose, & qu'il voit bien obscur dans la Nature de ce monde; ses connoissances ne sont que fumée et vanité; quitons pour un tems la juridiction des sens puisqu'elle nous aporte partout de la confusion, et ne sortons point de la sphere de la raison; j'ai tort pourtant d'en user de la sorte : raisonner sans le secours des sens ce n'est raisonner qu'a moitié, les sens etant une partie essentielle de l'ame, n'importe il faut voir ce que la raison seule produira. Je demande qu'ell est la fonction des ces astres brillans qu'on appelle etoiles ? Si je les suppose en mouvement je ne vois plus l'usage au quel ils

sont destinés, leur fonction ne sera pas de nous éclairer, on se passe assés de leur foible lumiere; si je les suppose en repos je suis également embarrassé; pourquoi seroient ils la immobiles ? Seroit ce pour servir d'ornement dans la / [34] / Nature, cette vuë est trop generale, elle est commune a toutes choses; tout etre doit avoir un usage particulier, & c'est ce que je cherche dans ces astres etincelans.

Ne seroient ils point tout autant de nouveaux soleils destinés a éclairer d'autres terres habitées ? qui aura-t-il donc au dela de tous ces nouveaux soleils ? Suivons notre idée, & disons hardiment encore d'autres soleils, & d'autres terres habitées jusques a l'infini, chaque soleil occupant le centre d'un tourbillon formé de matiere fluide; je suppose ces astres en repos, plutôt pour donner cariere a mon imagination que pour suivre le jugement incertain de l'esprit.

Cet espace immense qu'on voit comme environné d'etoiles et qu'on appelle tourbillons quel usage peut il avoir encore ? Est il seulement pour servir de lieu au soleil, & a quelque planete qui voltige sans cesse dedans, il me semble qu'il ne seroit pas necessaire d'une si vaste etendue de matiere pour cela, attendu que le soleil joint aux planetes a peine fait il un point en comparaison de cette immensité de matiere eterée.

Un vaisseau qui vogue en pleine mer, & qui n'auroit jamais vu nager de poissons dans cet element liquide, auroit il raison de conclure que cet element n'est fait que pour lui / [35] / servir de passage, & pour faciliter son commerce ? il se tromperoit fort cette masse d'eau sert encore de demeure a une infinité d'habitans qui ont tous leur differente maniere de vivre & de se conduire. demême cet espace immense de matiere eterée outre l'usage qu'elle a de renfermer les planettes, et de transmettre la lumiere des unes aux autres, est peut etre encore la demeure d'une infinité de creatures anciennes; l'existence de pareils habitans me paroît aussi naturelle que celle des animaux terrestres.

Que cet univers alors me paroît beau ! qu'il est digne de louanges & d'admiration ! que de mondes ! que de soleils ! que de terres ! & combien de creatures ! cette vue m'efraie Je me pers entierement dans son immensité, l'impossibilité ou je suis de l'embrasser m'aigrit & me revolte contre la foiblesse de mes sens, je voudrois la comprendre, et croïant d'y reussir je rebrousse chemin, je ne suis que l'impression des tems [=sens], je borne cet univers infini au firmament, je crois alors de le contenir en quelque façon, j'en vois les bornes, mais hélas ce n'est plus le même; la petitesse de celui ci me paroît meprisable a un point que la vuë ne peut souffrir aucunement. Comment accorder les contradictions de mes sens et de mon esprit, ou plutôt comment accorder mon esprit avec / [35] / avec lui meme. du côté des sens mon ame ne voit que des bornes, elle semble même s'y plaire; du coté de l'esprit elle ne peut s'y contenir. L'esprit naturellement ambitieux perse les limites resserrées; [*sic* = de] cette voute bleue [,] penetre bien loin au dela, et trouve toujours des voutes bleuës, des espaces si grands & si immenses, que ce monde que je venois de borner aux etoiles ne me paroît plus qu'un point, & la terre que deviendra-t-elle par raport a ce point, que deviendrai je moi même à l'egar de la terre, ce petit point que je suis [?] L'efroïable petitesse, quelle profondeur, je me pers de vuë, cette reflexion m'aneantit; quitons vite la hauteur descendons en terre, & voïons si les onjets qui m'environnent sont moins inaccessibles.

* * * * *
* * *
*

Chapitre 3.

Des Plantes

Je regarde j'apperçois des montagnes, des plaines steriles, & d'autres fertiles en toute sorte de plantes, / [37] / tantôt je vous les arbres couverts d'un feuillage qui rejouit la vuë, tantôt je les vois depouillés de leur ornement, les saisons n'ont elles pas quelque part dans ces changemens réglés [?] L'hiver ravage la campagne, le printemps lui rend toutes ses beautés; aparament que l'hiver tient le suc de la terre dans l'inaction, & que la chaleur le met en mouvement pour former les fruits. Voila tout ce qui se presente a nos yeux de plus remarquable sur la terre ou nous sommes, ce sont des decorations enchantées, des vicissitudes admirables, c'est un enchantement dans le fonds, un éclair qui nous frappe, sans nous donner le tems ni le moien d'en reconnaitre la Nature; comment expliquer la naissance & l'accroissement de tant de fruits & de plantes ? Le suc de la terre seroit il capable de construire des plantes & des fruits, dont les parties sont rengées avec un ordre, & une economie admirable. Quoi cette liqueur terrestre qui n a ni sentiment ni connoissance seroit capable de prosuire de tels chefs d'œuvre, sans jamais se dementir dans ses desseins ! Cela me passe, & je ne puis le croire : cependant ces fruits subsistent, ils ne se sont pas faits euxmême, cette verité est si claire qu'il seroit assés inutile d'en apporter des preuves, ils ont donc un principe qui les a produit[s]; n est ce point qqe / [38] / vertu oculte; une qualité formatrice qui a l'adresse de combiner les parties de telle façon qu'il en doive necessairement resulter un tel fruit. cette vertu oculte ou ces formes substantielles sont des etres superieurs a nous, puisqu'ils produisent des ouvrages qui sont infiniment au dessus de notre industrie, ou bien elles ne sont que des etres materiels dont nous n avons pourtant aucune idée, il est ridicule de regarder la Nature de ces substances egale ou superieure a la notre, il reste donc qu'elles soient des etres corporels capables tout au plus de recevoir de la figure, & du mouvement, & alors comment concevoir que de la matiere puisse se donner a elle même une structure si admirable. Tachons de parler moins obscurément, peut etre que ces fruits se trouvent reellement formés en petit dans leur graine par l'auteur de la Nature, de sorte que le suc qui y survient ne fait que servir de nourriture pour le faire croitre, ainsi dans un arbre il peut y avoir un grand nombre de ces petits fruits que la seve conduit & nourrit en cet endroit ou parait le bourjon, & le suc survenant toujours la dessus penetre ces petits fruits, les enfle, & les conduit enfin au point de maturité ou nous les voions. / [39] /

Les plantes sont destinées a etre les depositaires de ces petits fruits & a servir comme de reservoir, et de canal a la seve; il faut remarquer que la que la graine doit contenir en petit l'arbre tout entier, et que puisque les fruits ne sont pas construits par la seve, cet arbre a son tour doit en petit contenir un grand nombre d'autres fruits qui ont leur graine, ou se trouvent encore d'autres arbres, & d'autres fruits en petit jusqu'a l'infini. Cette idée me paroît en un sens plus juste & plus nette mais je ne m'apperçois pas que je tombe encore dans l'infini : est il possible que de quelque part que je me tourne je ne trouve que des infinités; d'un coté l'immensité des cieux m'engloutit, & de l'autre je me pers dans l'effroiable petitesse de ces etres formés. Il me vient encore une pensée qui ne m'embarasse pas moins, & qui consiste a savoir si les plantes n'ont point un principe sensible, & capable de s'apercevoir de leur existence : je sai bien qu'en

examinant leur structure on aperçoit en elles toutes les parties organiques que peut exiger la presence d'un tel principe; elles ont un cœur destiné a purifier la seve, des vaisseaux circulatoires pour porter dans tout l'arbre la / [40] / nourriture, & rapporter celle qui est superfluë, & moins convenable, pour etre purifiée une seconde fois dans le cœur; elles ont des pores destinées a la transpiration, & d'autres qui sont propres a respirer; pourquoi ne reconnaitrai je pas en elle un ame susceptible de sentiment ? il est vrai qu'elles ne voient & n'entendent ce semble, qu'elles ne parlent ni ne marchent; mais l'ouï & la vuë, le langage & le mouvement local n'etant donnés aux animaux que pour servir aux necessités de la vie, deviendroient aux plantes absolument inutiles, par la situation immobile ou elles se trouvent, les Nature les ayant plongées dans l'abondance de tout ce qui est necessaire à la vie, & a leur accroissement. Cette ame doit tomber dans l'assoupissement a mesure que l'hiver approche, parce que tous les mouvements interieurs de la plante cessent dans cette rigoureuse saison; elle doit s'eveiller, revivre, sentir, ou penser a sa façon des l'arrivé du printemps, et elle doit etre heureuse ou malheureuse suivant la Nature des climats, ou elles sont exposées, & les propriétés des terres qui nourrissent la terre de la plante. Il me paroît encore qu'elles ne doivent pas etre susceptibles de sentimens a la perte de quelques branches, ou d'une partie meme de tronc; en voici la raison; les sentimens que nous avons par l'attouchement de quelque objet sont en parti / [41] / un signal qui nous avertit de l'etat ou est notre machine; la douleur est une marque du desordre, ou d'un derangement considerable arrivé a notre corps, & pour lors nous sommes naturellement determinés par une impression de la Nature a remedier a ce desordre par l'eloignement de l'objet dont la presence nous est nuisible; le plaisir au contraire est un avertissement de la bonne constitution ou se trouve la machine, laquelle est encore naturellement portée a se rapprocher, ou a faire usage de l'objet qui lui cause un agreable sentiment. Sur ce principe les plantes ne doivent point etre sensibles au retranchement de leurs membres, les sentimens leur deviendroient un avertissement inutile parce qu'il leur seroit impossible de s'opposer au desordre de leur machine, a cause de l'etat immobile ou elles se trouvent : il paroît donc que toutes les sensations des plantes sont renfermées au cœur, elles sont diversifiées par le passage de la seve, suivant qu'elle est plus ou moins en mouvement ou conforme a la structure de la plante.

Si cela est ainsi voilà encore de nouveaux habitans, & de nouveaux sujets d'admiration, & si au contraire cela n'est pas je ne vois pas les raisons qui refusent l'existance de pareils habitans. Les plantes seroient elles faites uniquement pour servir de nourriture aux autres creatures [?] cette vuë est trop generale / [42] / pour etre une veritable raison, elle est encore trop souvent dementie par un usage tout contraire quelles ont : combien de plantes tombent elles sur leur pied accablées de vieillesse, ou de maladie ? On voit bien par la qu'elles ne sont point destinées precisement a servir de nourriture, il faut chercher un usage non seulement general, mais infaillible en particulier; et cet usage est trouvé des que nous destinons chaque plante a servir de corps a un principe sensible. Cette decouverte multiplie merveilleusement le nombre de creatures vivantes, & nous donne de l'univers une idée sublime, & nous fait voir que la pluie qui tombe sur les montagnes, & sur les deserts n'est pas toujours inutile, ne seroit elle qu'a rafraichir une infinité d'etres vivants, & a detremper les sels de la terre pour les rendre plus propres a penetrer, & a nourrir ces corps immobiles. Tout vit dans la Nature, il n'est pas meme jusques a la mouche, & a la plante la plus imperceptible qui n'ait la qualité de creature vivante, il est naturel de conjecturer l'existence de ces sortes d'habitans parce qu'il est juste & bienseant de se former une idée la plus sublime, & la plus relevée d'un ouvrage dont l'auteur est infiniment parfait; / [43] / et quoi de plus beau

que cette infinité de mondes, de soleils, de planètes habitées, & de créatures de toute espèce; tout cela porte un caractère de Divinité qui nous remplit d'admiration & nous jette dans le ravissement. Qu'il est difficile d'ailleurs d'approfondir la naissance, la Nature, & la destinée de tous ces êtres sensibles, plus je considère ces beautés infinies plus je m'aperçois de mon ignorance, & je tombe dans les ténèbres, ce n'est rien de s'apercevoir de toutes ces ravissantes beautés, le difficile est d'en connaître la Nature, et c'est ce que nous ne savons pas, nous sommes comme des points infiniment petits, et engloutis dans le centre de l'immensité de ce monde, nous sommes environnés d'une infinité de merveilles, nos sens & notre esprit sont frappés de leur présence, & c'est tout. La vue de tous ces objets visibles que j'appelle soleils, terre, planètes, hommes, animaux, fait-elle partie de ma substance, ou est-elle distincte de ma personne ? Si j'interroge mon esprit il m'apprend qu'ils ne sont que des sensations de lui-même, les sens me disent le contraire, comment comprendre que tout cet univers sensible ne soit que mon esprit modifié, ou qu'il en soit distinct; l'un et l'autre sentiment sont également incompréhensibles, & font voir que nous portons un fonds d'ignorance incapable de rien nous apprendre de clair sur la Nature de ce monde qui sera toujours pour nous une énigme impenétrable.

Où sont donc ces sublimes connaissances qui nous relèvent si fort au-dessus des autres créatures [?] certainement je n'en vois point, & je ne m'aperçois que de ma petitesse, & de ma profonde ignorance. Evitons ces difficultés qui tournent si peu à notre avantage, fuyons sans pourtant nous rebuter, jettons ailleurs nos faibles vœux; courage mon esprit, & vous mes sens ne tombés point en faiblesse par la rencontre de si grands obstacles; faisons passer en revue le reste de la Nature, peut-être quelle agréera les soins que nous prenons de la connaître; attachons-nous à la connaissance de quelque être qui ait plus de rapport au nôtre; cette ressemblance nous sera sans doute de quelque secours dans la recherche de la vérité que nous souhaitons de voir si ardemment. Jettons les yeux sur les animaux, ils mangent, ils boivent, ils marchent, ils sentent, ils voient comme nous, si nous venons aussi à les connaître nous ne serons guère loin de notre propre connaissance qui fait en partie l'objet de notre entreprise : examinons d'abord la conduite des animaux, ensuite nous nous appliquerons à la recherche du principe qui les anime.

* * * * *
* * *
*

Chapitre 4e

Du Bonheur des Animaux

Je vois errer sur la terre une infinité d'animaux; je remarque d'abord que ceux de meme espece sont naturellement portés a lier société ensemble, & a se joindre en certain tems de l'année pour produire leur semblable; les meres ne ressentent guere les incommodités de la grossesse, ni les douleurs de l'enfantement, elles mettent bas leurs petits sans le secours d'autrui, & se relevent bientot de leur couche.

Quelques uns dès leur naissance sont capables de pourvoir a leur vie, & les autres dont le temperament ne le permet pas d'abord sont élevés par leur mere avec une tendresse & une assiduité si parfaites qu'elles sacrifient souvent leur propre vie pour celle de leurs enfans. A peine ces petis / [46] / animaux ont ils atrapés un age de force, ce qui arrive en peu de tems que la mere qui leur a donné le jour leur donne en meme tems les moïens & l'exemple de se chercher la vie, elle leur interdit tout gîte natal pour les acoutumer a la dure, & aux injures des saisons, apres quoi elle les abandonne entierement a la Providence, laquelle a si sagement prévu [=pourvu] a leur besoin qu'il n'est pas jusqu'au moindre insecte qui ne se trouve de la nourriture conforme a leur temperament; ils ont naturellement une industrie admirable a trouver tout ce qui est necessaire a leur vie : quelques uns ont des magasins qu'ils remplissent de provisions pour leur servir de nourriture dans un tems ou ils n'en trouvent point sur la terre qui leur convienne, leur prevoiance va plus loin; de peur que leurs provisions qui sont d'ordinaire que des grains, ne poussent racine, & ne tombent en pourriture, ils ont la prudence de retrancher le germe de chaque grain, & de le manger ou d'en faire un magasin a part.

Les biens de la terre sont comuns entre eux, & ils en jouissent tels qu'elle les produit; elle est toujours pour eux une vaste & riche boutique qui leur etale presque en tout tems tout ce qui est necessaire a la vie; ils ont un gout / [47] / exquis qui leur fait trouver bon toutes choses, & leur appetit qui ne manque jamais leur tient lieu de tout assaisonnement; ils n'ont pour tout habit que celui qu'ils apportent en naissant qui les garantit parfaitement de toutes les incommodités des saisons sans les rendre sujets aux caprices des modes, ni au changement & a la durée qui ronge et devore tout; cette société independante cette liberté ou ils sont de jouir de tous les biens terrestres, l'usage moderé qu'ils en font, & la simplicité de leur habillement sont une source de delices & d'une parfaite tranquillité : qu'ils sont heureux d'etre delivrés de tant de malheurs, des soucis, des fatigues dou depend la vie de certains animaux a deux piés; ne semble-t-il pas que la terre est faite expressement pour eux puisqu'elle leur ouvre si librement son sein sans qu'ils y contribuent de leur part ? Ne paroissent ils pas les enfans legitimes de la Nature puisqu'elle ne fait gratuitement ses faveurs qu'a eux seuls ? Outre ses bienfaits elle leur fournit des demeures, & sil s'en trouve quelqu'un qui n'ait pas de gîte convenable, celui la a l'adresse de se batir de petites maisons sans peine, sans depece, & sans aide d'autrui; quel país d'abondance et de repos & de felicité ! S'ils sont heureux du coté / [48] / des sens, ils ne le sont pas moins du coté de l'esprit; ils se passent de toute sorte de sciences artificielles, de projets vains & ambitieux, ils ne sont point sujets a

tant de contestations frivoles qui ne tendent qu'a diviser les esprits & a les aigrir les uns contre les autres, ils ne ressentent point ces mouvemens facheux & fatigans qui partent d'une foule de desirs effrenés, & de sentiments superstitieux; ils sont naturellement savans, la science leur est acquise des leur naissance, cela paroît par la conduite sage & uniforme qu'ils observent toute leur vie : l'irregularité de la vie suppose dans l'etre une ignorance grossiere de ses necessités & de ses avantages, ou une impuissance absoluë de les acquerir; on n'aime pas a changer quand on se trouve bien veritablement, ou l'on tâche d'etre heureux quand on en voit la possibilité, cette uniformité de conduite et de vie qui paroît parmi les quadrupedes, & la plupart des autres animaux est une marque visible de la connoissance qu'ils ont de tout ce qui leur convient parfaitement, cest en quoi consiste la veritable science; ils se communiquent leur pensée d'une maniere admirable, & sans le secours d'aucun truchement, cette langue est universelle, ils la /49/ possèdent des leur naissance.

Rarement sont ils atteints de maladie, ce bonheur leur vient de la bonne constitution de leur corps formée par la sobriété de leur vie, & entretenue par le calme interieur dont ils jouissent perpetuellement, & qui les eloigne sans cesse de toute fraieur panique, & des quisants soucis que les erreurs & l'indigence ont coutume d'engendrer dans plusieurs autres animaux; ils savent tout ce qui est necessaire pour conserver la santé, & pour l'acquerir quand ils l'ont une fois perdue : sont ils quelque fois malades ? La terre leur presente des remedes exempts de fraude & de tromperie, ils en usent & ils sont gueris; sont ils blessés ? Leur langue est un onguent universel qui guerit toutes leurs blessures; leur chair d'ailleurs est d'une si bonne constitution quelle guerit assés facilement quand la langue ne peut atteindre leur blessure.

Ont ils faim ? ont ils soif ? ils pensent a satisfaire l'un & l'autre, sans passer jusqu'a l'intemperance, la moderation est leur principal caractere soit dans les plaisirs des sens, soit dans ceux qui resultent de l'union du male avec la femelle; ils prennent c'es derniers plaisirs avec liberté, & une entiere satisfaction, ils ignorent ces mouvemens de crainte & de jalousie qui tourmentent continuellement les hommes /50/ et qui les accablent souvent de maux & de desespoir; comme ils sont d'un naturel doux & sensible, & sans ambition ils se trouvent toujours dans un etat de paix qu'ils aiment fort, & qu'ils conservent même jusqu'au peril de leur vie : la guerre se met rarement parmi eux, elle n'arrive jamais que par une necessité insurmontable, & quand elle eclate elle se fait au moins d'une maniere asses juste, on ne s'avise pas de lever une milice innocente pour servir a l'ambition d'un chef, chacun a coutume de tirer lui même justice de l'affront qu'il a reçu ou de se sacrifier pour la defence de son bien & de sa vie.

Les foibles qui ne sauroient soutenir la violence des plus forts n'ont pas la temerité de se commettre avec eux; ils reconnoissent l'inegalité, & appercevant leur presence ils savent eviter leur rencontre le mieux du monde; tout cela ils le font par eux meme, & independamment de tout espion, leur odorat qui est tres fin, & leur vuë persante en fait la fonction sans jamais les tromper.

Enfin on voit naitre les animaux, & devenir tout a la fois maçons, architectes, medecins, chirurgiens, philosophes, soldats, capitaines, & souverains, chacun d'entre eux aiant /51/ toutes les qualités & tous les avanatges qu'apeine les hommes n'ont que tous ensemble : d'ou leur vient cette connoissance generale ? cette simplicité de vie, si ce n'est de leur lumiere naturelle, ou de la perfection de leur etre. C'est ici encore un abime ou je ne saurois que me perdre. J'ai su remarquer la conduite

des animaux; il ne faut pour cela qu'avoir des yeux : quand il s'agit au contraire de penetrer ce principe de leur conduite je vois des profondeurs infinies, je m'egare dès que je veux passer les bornes de mes sens, j'ai beau percer au dela je ne vois rien de reel qui me frappe sensiblement comme font les objets sensibles; tantôt je me suis perdu dans la connoissance, dans la consideration des cieux & des plantes; me perdrai je moins dans le recherche de ce principe animal [?] outre que la même difficulté de production a l'infini subsiste dans les animaux, il en est encore une plus grande qui est la connoissance de ce principe, & cet instinct cette source de vie de tant de mouvemens réglés est elle un esprit ou simplement de la matiere ? Si ce principe est materiel il n'y a donc que de la matiere en eux; et alors comment concilier des effets si admirables avec une pure machine [?] suivant cette supposition n'aurai je pas sujet de craindre pour moi même ? car après tout je ne vois pas que ma /[52]/ conduite soit plus digne d'admiration que celle des animaux; si au contraire ce principe est un esprit, de quelle Nature et de quel ordre est il donc ? qu'elle en sera la destinée ? L'immortalité lui convient il ? ou la mortalité [?] Je n'en sai rien jusques ici la raison ne m'apprend encore rien de clair la dessus : quelle profondeur ! aurois je cru trouver si peu d'eclaircissement dans la connoissance d'un etre qui me ressemble assés; ce mauvais succès m'epouvante et me fait trembler de pousser plus avant mon entreprise; nimporte que peut il m'en arriver il faut sortir a quelque prix que ce soit de la cariere ou je me suis engagé si naturellement.

* * * * *

* * *

*

Chapitre 5e

De la Misere des Hommes

Voïons je parcours la terre, je trouve grand nombre d'animaux d'une taille aseés haute, & qui ont coutume de marcher sur deux piés seulement, je les appelle pour cela Bipedes.

La parfaire ressemblance que j'ai avec eux m'interesse /[53]/ dabord a leur donner mes plus serieuses reflexions : je les regarde comme d'autres moi même, & je dis en moi, si je viens a les connoitre je ne saurois ignorer ma propre nature : je les aproche, je les considere premierement par l'endroit le plus accessible qui est leur conduite aparente.

De ces Bipedes, ou Hommes, les uns me paroissent blancs, les autres noirs ou basanés : quelques uns habitent dans des cavernes, un grand nombre vit en rase campagne sous des maisons portatives, & le reste de ces Bipedes demeure dans des gites batis de pierre ou de bois, & l'amas de ces demeures s'appelle parmi eux du nom de ville : plusieurs villes forment une province, & plusieurs provinces acquierent le nom de Roïaume : dans les etats monarchiques on voit un seul Bipede qui commande souverainement a tous les autres, & les principaux Bipedes commandent alternativement dans ces Etats republicains.

Je m'atache d'abord a remarquer dans ces creatures leur pèrpetuelle lasciveté, c'est une inclination qui ne les quite jamais, & qui les captive eternellement : cette passion sert a multiplier merueilleusement leur espece, & a former une source inepuisable de chagrins & d'inquietudes par les difficultés qu'il y a de satisfaire a cette passion, & par le danger considerable auquel elle les expose; ils n'ont point une pleine /[54]/ liberte de jouïr des femeles; cette jouïssance depend d'une certaine ceremonie superstitieuse sans la quelle ils ne peuvent se connoitre charnelement, l'engagement qui provient de cette convention mutuelle & publique jette le mâle & la femelle dans un goufre de soins, de soucis & d'affaires epineuses. Si la jouïssance se fait independamment de ce pacte ceremonial, les remors & les reproches du cœur surviennent, & ne manquent jamais d'amener d'amertume; tous ces plaisirs pris a la derobée, la crainte dailleurs qu'on a de certains maux infames, jointe au peu de moderation qu'on garde dans la jouïssance affoiblit le cervau et leur santé par un grand epuisement des esprits animaux qui se fait pendant cette action de chaleur, et entretient leur genie dans une etrange perplexité.

Les femeles ne peuvent mettre bas leurs petis qu'a l'aide d'autrui & apres avoir acouchées elles demeurent dans une foiblesse qui les rend incapables d'agir pendant plusieurs jours; la plus part des meres ensuite, soit par une delicatesse mal entendue, soit faute d'un veritable amour remettent leur petis a des femeles etrangeres qui ne les prennent d'ordinaire que dans la vuë d'un gain sordide, et n'en ont pas toujours

tous les soins qui sont necessaires pour elever ces petis animaux qu'on voit pendant deux ou trois ans dans un etat indigent & pitoïable. /[55]/

Ces jeunes animaux sont assés longtems dans cette situation d'immobilité & d'indigence ou ils ne savent se conduire, ni demander même ce qui leur est necessaire. L'impossibilité ou ils sont de faire connoître leur besoin les fait souvent pleurer amerement. Leurs larmes sonr des signes fort equivoques, tantôt elles sont des marques de la faim, & tantôt d'une vive douleur, & comme ils ne peuvent expliquer la nature de leurs maux, ils sont contrains de souffrir sans espoir d'autre secours.

Quelque tems apres leurs forces augmentent, leurs jambes se fortifient et commencent a marcher; hélas ! ils ne sont sortis d'une misere que pour entrer dans une autre; comme ces petis animaux sont encore foibles, et qu'ils sont naturellement portés par la vivacité de leur age a courir de toute part, il arrive souvent qu'ils se voient plutôt etendus a terre qu'ils n'ont atteints l'objet qui les attire; ils crient ils pleurent, ils demandent secours, & souvent ils sont relevés avec meurtrissure.

C'est ainsi que les petis bipedes passent leurs jeunes années dans un etat d'indigence, de douleur, & de contrainte, ils sont assujetis a tout le monde jusques a l'insolence & a la brutalité des derniers d'entre les Bipedes : ils sont sujets a tous les mouvemens des passions provenant /[56]/ de la vuë d'un tel fruit, ou d'un mets particulier, d'un objet agreable, ou effraiant, ou de la moindre menace, tout cela les intimide et trouble entierement leur foible machine.

Ce tems de misere passe enfin, pour faire place a un autre ou ils commencent a baigaïer, et a expliquer insensiblement leurs necessités par des signes qu'on appelle paroles : ils s'acoutument peu a peu a lier le nom aux choses, & a prononcer ces memes noms a l'exemple de ceux qui les elevent dont ils deviennent les imitateurs soit a cause de la ressemblance des organes, & de la foiblesse des fibres de leur cervau qui sont fort susceptibles de tous les plis qu'il plait aux parens de leur donner, soit a cause de la crainte & de l'imbecilité de leur age, qui les tient en respect en presence de leurs parens qui leur paroissent les plus forts.

La on leur met un livre entre les mains; a la vuë d'une telle figure le maitre prononce un tel mot; le jeune Bipede qui est doté des mêmes organes que son maitre tache d'articuler le même son, & apprend ainsi a lire : ensuite il prend une plume et fait effort pour imiter sur une espece d'ecorce d'arbre certains caracteres qu'on a deja imprimés, & c'est la l'écriture.

Ce jeune enfant passe sa jeunesse dans un apprentissage d'etude ou de quelqu'autre metier ou il est toujours exposé à toute /[57]/ sorte de peines, & de mauvais traitemens; la difficulté qu'il a de bien imiter son maitre le fait souffrir & le rebute, & la contrainte perpetuelle ou l'on met sa liberté le tourmente d'autant plus qu'il ne voit aucun moïen pour se delivrer de cette gene, le voila malheureux pendant la jeunesse, voïons la captivité ou il vit le reste de ses jours.

A peine les hommes ont ils atteints un age de force qu'ils sont obligés de penser a un etablissement, toutes leurs demarches butent la, & souvent les trois quarts de la vie sont ecoulés qu'ils n'ont pas encore le plaisir de voir l'accomplissement de leurs projets & de leur fortune; les peres ne les abandonnent a la bonté infinie de la

Providence; ils sont trop foibles & impuissns pour vivre tous seuls, et independamment des autres : ils s'attachent a une femme, a des enfans, a des amis, dans l'esperance qu'ils seront les soutiens de leur vieillesse, l'amitié qu'ils ont pour eux est la marque du besoin qu'ils en ont, & de l'infirmité de leur Nature.

Ils s'apliquent a differens metiers qui leur coute un penible apprentissage, et qui les accable d'un travail rude, & souvent ingrat, c'est ce nombre de metiers differens qui sont comme autant de chaines qui les lient les uns aux autres, et /58/ commencent leur esclavage : ils ne peuvent user des biens tels que la terre les produit, ni se contenter des habits qu'ils aportent en naissant : cette impuissance les oblige a recourir a mille autres necessités pour trouver une subsistance, et ce sont les Arts : les uns combinent et mettent en vante toute sorte de nourritures qui sont inconües a la terre, & les autres fabriquent & vendent des etoffes pour servir de vetemens. Les ouvriers & les marchands, les vendeurs et les acheteurs ont toius besoin mutuellement les uns des autres, les avocats & les procureurs ont besoin d'avoir des parties, & les parties ont le malheur de ne pouvoir se passer d'avocats; les medecins & les apoticairees & plusiers autres ne sauroient vivre sans avoir des malades, & les malades ne croiroient pas mourir dans les regles s'ils ne passoient dans les mains de mille charlatans; les soldats & les capitaines dependent les uns des autres, les citoïens sont sujets aux magistrats, & les magistrats dependent des citoïens; les sujets sont soumis aux Roix, & les Roix n'auroient pas ces titres sans leurs sujets : chaque Roy est maitre d'un grand nombre d'hommes dont il dispose, et /59/ des biens, & de la vie a sa fantaisie, il leur commande, & ils obeissent; juge-t-il a propos de combattre ses voisins ses sujets lui fournissent des combatans, et tout ce qui est necessaire a une pareille expedition; c'est la ou les mechans & les bons, les pauvres & les riches sont egaleement exposés a la mort, & reduits souvent a toute sorte de calamités : parmi un si grand nombre d'hommes il en est fort peu qui arrivent a une fortune eclatante, de sorte qu'une armée n'est qu'un tas malheureux que la pauvreté et l'ambition animent, qu'un air de brutalité & de desespoir livrent aveuglément a la mort.

La Nature des hommes me paroîtvtelle qu'ils ont necessairement besoin de ce fleau; leur espece qui au nombre des plus lascives se multiplieroit a un tel point dans la suite des tems que la terre ne seroit plus sufisante pour les nourrir, et ils seroient contrains de s'egorger mutuellement, ce qui ne paroît pas si cruel lorsque la guerre ne se fait qu'entre des hommes de differentes contrées; cette necessité indispensable ou ils sont de se detruire quelque fois, les assujetit a des calamités infinies qui sont inconües aux autres /60/ animaux; quel etrange malheur qu'il soit necessaire de sa Nature !

Cette infortune & cet assujetissement des hommes a leur chef acheve entierement leur esclavage, & fait qu'il n'en est pas un qui jouisse d'une parfaite liberté : l'esclavage les suit partout soit dans les dignités, dans les charges, & dans les emplois, soit dans les religions, dans les metiers, et même dans l'indolence ou ils sont esclaves d'eux mêmes, et ne peuvent se souffrir quelque fois : un homme de Robe ou d'Epée est sujet aux formalités qui tiennent sans cesse son esprit dans la gene, & dans la contrainte : un Religieux n'est plus a lui, il a vendu superstitieusement sa pure liberté; un Bourgeois a ses chagrins, un ouvrier n'en est pas exempt, & meurt tous les jours sur son ouvrage; enfin chacun a des inferieurs & des superieurs des quels il depend : l'empire qu'il a sur les uns ne le delivre pas des chagrins qu'il est obligé d'essuier quelque fois de la part de ses superieurs, chacun porte son esclavage; que ces hommes me paroissent grossiers dans la fonction de leur art, ils sont naturelemt foibles & indigents par eux

mêmes, ensorte qu'il n'en est point /[61]/ qui puisse faire son metier independamment de tout secours, ils ont toujours besoin de manœuvres, de compagnons, & de mille instrumens pour parvenir a la fin de leur entreprise. il ne faut pas croire que l'invention de ces instrumens soit une marque de leur genie, c'est au contraire une preuve convaincante de la bassesse de la sterilité & de la dependance de leur esprit qui ne peut rien par lui même, & qui a besoin des etres etrangers pour arriver a ses fins.

Quel objet d'admiration ne seroit pas un homme s'il pouvoit construire son ouvrage seulement par le secours de ses mains, & des materiaux, il passeroit sans doute pour un prodige, aulieu que la necessité ou il est de chercher du secours prouve manifestement la foiblesse de sa Nature qui ne sauroit rien faire par elle même, ni vivre en quelque façon heureuse puisque la disette ou il est souvent des moiens & des instrumens qui sont necessaires pour avoir des vivres et pour finir son ouvrage trouble non seulement son repos, mais fait que son ouvrage atteint rarement ce point de perfection ou il aspire : voici enfin le comble de la calamité des hommes; les biens de la terre ne sont point /[62]/ comuns entre eux, les plus forts se sont emparés d'une partie qu'ils ont grand soin de conserver ordinairement, & de laisser en heritage a leur posterité : ceux qui possèdent des coins de terre s'apliquent a les travailler, car la terre est une maratre qui ne leur donne rien gratuitement, elle repond souvent tres mal a leurs travaux, il ne faut qu'un mauvais tems, une vapeur maligne pour jeter ces pauvres creatures dans une famine deplorable; ceux qui ne retirent rien de la terre sont contrains de troquer une piece de metal pour une telle quantité de nourriture, s'ils veulent s'habiller ils ont recours au même change. de sorte que ce metal est l'ame de l'univers qui anime les bipedes , & les jette dans une infinité de miseres; c'est un Dieu universel pour qui l'on sacrifie tout, dont la presence donne la vie, & l'absence procure la mort : ceux qui ne sont point en possession de ce dieu metallique ni d'aucun coin de terre sont forcés pour vivre de servir les autres, ou de mandier leur pain, & souvent ils ne recoivent que des souhaits froids & insipides qui ne tendent qu'a augmenter leur misere.

La vie des bipedes est tellement dependante de leur semblable, & si attachée a la jouissance de ce metal que qui conque vient a en manquer apres en avoir eu la jouissance manque /[63]/ en même tems de tout, & il souffre d'autant plus qu'il a honte de montrer ses ncessités; sa vanité lui fait mendier le pain en secret, et cette foiblesse a pour lui tant d'amertume qu'il ne peut la digerer tranquillement, il se laisse miner peu a peu par le chagrin, & enfin il sucombe sous le poid de la misere.

Les Bipedes qui possèdent beaucoup de metal sont les plus heureux en aparance, ils usent des mets les plus exquis, & parce qu'ils y sont acoutumés ils n'y trouvent pas plus de gout qu'un pauvre en a en mangeant un morceau de pain : le raffinement de gout va si loin parmi eux, les fruits de la terre sont tellement combinés dans leur cuisine qu'ils ne sont plus connoissables, on diroit que c'est une nouvelle creation, & afin que cette production soit bonne on a coutume de la pousser jusqu'a un point fixe, hors de la elle est fade & insipide, et comme il est difficile d'attraper cette justesse de gout il arrive souvent que ces mets deviennent degoutans & ne sont nullement propres a satisfaire l'apetit emoussé des riches Bipedes : ils se font trainer dans des voitures, aussi n'ont ils pas le plaisir de la promenade a pied qui a bien son agrement, leur trop bonne nourriture jointe a cette inaction remplit tellement leur corps d'humeur qu'ils deviennent sujets a mille incommodités; /[64]/ enfin il semble qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour perdre l'usage des pieds & des mains, ils se font servir par de pauvres gens a qui ils donnent la vie & un modique entretien : s'ils n'ont pas la

peine de se servir eux mêmes, ils ont souvent le chagrin de n'être pas servi à leur fantaisie, cette molesse où ils sont élevés fait qu'ils ne peuvent se passer de domestiques, et qu'ils en ont autant besoin, que ceux-ci à leur tour ne peuvent se passer d'eux; tous les jours ils sont rongés du souci que donne l'entretien d'un ménage, il faut veiller sur des domestiques naturellement indolents, et mercenaires, les redresser à tout moment, être sujet à voir de temps en temps des visages nouveaux & désagréables.

L'avarice, ou la prodigalité la contradiction des humeurs & des naturels, l'austerité & le libertinage, tout cela est souvent cause de grandes inquiétudes. La sujestion où l'on est de faire tant de dépenses, de paier tant de sorte d'impôts, de garder tant de mesures les uns avec les autres, & surtout avec les supérieurs trouble entièrement le peu de douceur qu'ils ont dans l'abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie; leur esprit a encore d'autres peines qui lui sont particulières, il est atteint d'une ambition qu'on appelle ambition et qui les rend très malheureux attendu qu'ils n'ont pas, & qu'ils souhaitent, un point / [65] / d'honneur oublié, une légère médisance, un rang usurpé, une fortune échappée par la concurrence de mille jaloux, une famille à placer, ce sont là des soucis & des chagrins qui les tiennent toute la vie, & les jette quelque fois au désespoir.

Ces riches créatures sont encore dans une illusion digne de pitié. L'idée qu'ils tachent de se former d'une grandeur qu'ils n'ont point réellement corrompt d'abord leur cœur gâté ensuite leur jugement, et les fait enfin regarder eux mêmes comme des êtres supérieurs; de là, que de sottises ! que d'extravagances partent de leur esprit ! cela passe l'imagination; l'âge, l'étude, l'expérience, l'esprit, la vivacité, le travail & plusieurs autres qualités de cette espèce sont de peu de conséquence devant eux, & ne sont nullement dans leur point de vue, enfin elles n'aboissent à rien si elles ne sont accompagnées d'une grande abondance de métal ou d'une considérable possession de terre, toutes ces vertus leur sont même un sujet de mépris, et sont condamnées à demeurer éternellement dans l'obscurité.

Voilà cet être si parfait que la Loi vante tant; ou sont ses grandes connaissances, ou est sa grandeur ? J'ai parcouru les cieux & les plantes avec lui, nous sommes allés aussi loin qu'on puisse pénétrer, & je n'ai découvert du côté des hommes que limites, / [66] / que ténèbres, & que bassesse; j'ai examiné leur conduite & je ne vois que misère & qu'infirmité; est-il possible que ce soit là cet être supérieur, ce héros de la Loi, ou la Loi ne se trompe-t-elle point de nous donner pour héros le pire des créatures.

Il faut pousser plus loin nos réflexions pour être en état de juger irrévocablement du caractère de cette Loi qui est si fameuse entre les hommes : examinons à fond leurs prétendues qualités, & celles des animaux, faisons en un parallèle exact, la comparaison éclaircit les idées & le raisonnement quand elle se fait entre des choses à peu près d'une égale nature, car je ne vois pas une grande différence entre les hommes, & les animaux.

* * * * *
* * *
*

Chapitre VI

De l'égalité des bêtes aux hommes touchant la force, le courage, & l'industrie

Tout bien considéré il n'est point d'animal si aveugle & si vil que les hommes, ils sont toute leur vie / [67] / dans l'illusion, & dans l'erreur, voila leur aveuglement; ils sont eternellement sujets à toute sorte de miseres, & de captivité, voila leur bassesse. cependant cet animal tout stupide tout malheureux qu'il est n'a-t-il pas la folie de se regarder comme le Roi des animaux [?] Sur quoi peut il fonder cette illustre prerogative ? ce n'est pas sur sa force, on trouve des animaux plus forts que lui; ce n'est pàs sur son courage, il tremble & se met a fuir à la vüë de certains quadrupedes : Est ce dans son adresse [?] nous voions des animaux infiniment plus industrieux, peut etre est ce sa finesse qui lmuï acquiert ce titre de Roy : qu'il aille dans un bois attaquer tête à tête un animal de sa grandeur, il verra alors si sa subtilité le rendra victorieux; un coup de fusil peut bien renverser un loup, un lion peut bien tomber dans des filts tendus à propos, mais si la corde vient à casser, ou si le chasseur manque son coup que deviendra en ce moment sa roiauté pretendue ? Son adresse depend de ses instruments, l'homme ne les a pas toujours. Si ces machines etoient incorporées avec lui, quelles portassent surement leur coup comme fait la dent d'un loup afamé ou d'un sanglier irrité j'avoüe que le bipede seroit alors redoutable; d'ailleurs cette finesse, cette adresse ne lui doit pas / [68] / tenir lieu d'un grand avantage puisqu'il est sujet a tomber dans le même peril qu'il prepare quelque fois aux animaux : combien d'hommes voit on donner tous les jours dans des embuscades qu'ils se dressent mutuellement, et dans des pieges que certains quadrupedes fins et rusés ont coutume de leur tendre, soit en contrefaisant la voix humaine, ou en les attendant dans des passages peu frequentés; peut etre voudra t-on faire consister cette adresse dans les ouvrages qui sortent de leurs mains; j'avoüe que ceux qu'ils produisent quelque fois sont des choses bien industrieuses; les meubles pretieux par exemple, les bâtimens magnifiques qui brillent a nos yeux; mais les animaux ne s'apercoivent pas plus de ces magnificences que nous nous apercevons des leurs : Si nous avions des yeux de mouche nous verrions un monde tout different du notre que nous croirions etre fait pour nous uniquement, & ou nous penserions encore voir les plus belles choses de l'univers; ces brillantes beautés que nous remarquerions sur ces petis animaux ou ailleurs effaceroient tout l'eclat de nos palais; l'or les pierreries paroitraient des cailloux raboteux, les glaces de nos miroirs qui paroissent si brillantes, & si unies ne seroient plus que des plaines entrecoupées de mille cavités.

Cet univers que nous voïons n'est peut etre pas si beau que le leur, & sans doute qu'ils tiennent dans leur monde le même langage / [69] / que nous parlons dans le notre; cependant leur univers, & la plupart de leurs ouvrages nous paroissent grossiers, les notres leur doivent paroître monstrueux; toutes ces differences de beauté et d'irregularité aparentes ne proviennent que de la differente structure de nos yeux.

Qui croiroit qu'un fromage qui paroît gaté a nos yeux est peut être une matiere brillante & pretieuse aux insectes qui s'y roulent dedans ? Qui croiroit que la mousse, & la moisissure sont a ces petis animaux ou a la vuë d'un microscope un parterre emailé de mille fleurs eclatantes ? Que sait on ce qu'il y a parmi eux d'admirable ? Tout cela prouve que si ces petis animaux sont forcés ainsi que nous par la necessité de leur Nature de construire des ouvrages, ces productions doivent être d'une beauté & d'une proportion achevées puisqu'on remarque dans leur univers & dans leur personne tant de prodiges merveilleux.

Rien cependant ne montre tant la bessesse des hommes que l'usage de leur propre metier qui sont les causes instrumentales de leur ouvrage, & qui ne servent qu'a marquer leur imperfection & leur calamité : tant de sorte de toiles, d'etofes de soie de laine supposent un esprit industrieux dans les hommes, je veux l'avoüer, car aussi bien que seroient ils sans le secours de ces inventions [?] elles leur sont naturelles & les preservent presque de la mort; mais l'esprit /[/70]/ qu'elles suposent paroît d'un ordre bien inferieur a celui des animaux, puisqu'il ne peut rien par lui même; un nid d'oiseau, une toile d'araignée, une coque de ver a soie ne sont ils pas des ouvrages dignes d'une plus grande admiration, attendu que ces animaux les batissent sans le secours d'aucun outil, ni d'aucun être vivant.

Un carosse, une horloge, bien loin d'être l'invention d'une intelligence sublime, ne peuvent qu'être l'ouvrage d'un esprit grossier & stupide; l'horloge n'est faite que pour supleer a l'ignorance ou sont les hommes de ne savoir discerner mes differentes parties du jour, & si leur tete leur tenoit lieu d'horloge comme celle des animaux qui y auroit il de plus beau, & de plus commode pour eux. Un carosse paroît d'une grande commodité, c'est qu'il est fait pour des etres lourds & pesans, quelle plus grande commodité que celle des animaux qui vont ou ils veulent sans l'aide d'autrui; leur agilité naturelle prevaut bien sur les voitures; ils ne sont point exposés aux caprices d'un cocher, aux salies d'un cheval fougueux & a mille autres accidens qui ne contribuent qu'a augmenter les inquietudes des hommes.

Les habits & les batimens ne marquent ils pas une grande folie dans ceux qui les mettent sur pié [?] quelle comedie de prendre soir & matin des habits, sujets dailleurs /[/71]/ a tant de modes capritieuses; & quel bonheur est celui des animaux de n'être point sujets a toutes ces incommodités ! quelle folie de refaire ou de changer cent fois une maison, de demenager continuellement ! les chenilles des bois ne sont elles pas mieux couvertes dans leurs petites maisons baties d'une soie si subtile, & si toufue qu'elle est impenetrable a la pluie & au vent.

Les animaux dans les cavernes & dans les tanieres ne sont ils pas plus en sureté et en repos que les hommes dans leur gite qui ne sont presque jamais a leur fantaisie : ou ils ont a craindre le feu, la demolition, les vols, et mille autres accidens, ou enfin quelque vent coulis, quelque porte ouverte trompe d'ordinaire les precautions qu'ils prennent de se garantir du mauvais tems.

Je ne vois pas en quoi les hommes font consister leur titre de Roïauté, si ce n'est dans l'imagination : ne me trompai je point L'experience nous fait voir qu'ils sont veritablement les maitres; c'est aparament en cela qu'ils mettent toute leur industrie & leur adresse; combien voit on parmi eux de sorte d'animaux si dociles, & si soumis, & qui leur sont d'une si grande utilité; ne semble t-il pas que les animaux sont destinés a

porter le joug des hommes, si cela est ne peut on pas dire qu'ils en sont véritablement sujets ? c'est sans doute à l'occasion /72/ de l'empire que les hommes ont usurpé sur les animaux qu'ils prétendent établir leur droit de Roïauté, si cela n'est point je ne vois pas en quoi ils peuvent se fonder, & si cela est je ne vois pas qu'ils raisonnent conséquemment. Les hommes ne font pas attention qu'ils ont à faire à des animaux domestiques, qu'ils ne sont devenus souples que par l'acoutumance au joug, ces animaux sont comme des esclaves enchaînés sans courage et sans force, ils n'ont pu se garantir de cet esclavage parce qu'ils ont été pris dans un âge de faiblesse, ou que le nombre des hommes a prévalu sur eux lorsqu'ils étoient dans leur force, & leur liberté : je ne disconviens pas que cinquante chasseurs plus ou moins ne forcent quelque fois un sanglier, ou ne se rendent maître d'un torau, ou d'un cheval sauvage, mais cinquante contre un la partie n'est pas égale, & quelque succès qu'aie le combat il ne peut tourner qu'à la honte des hommes.

Je ne trouve rien de si ridicule, & de si injuste que de voir que de voir une armée de chiens & d'hommes courir enragés toute une journée et souvent plusieurs jours une bête craintive & innocente dont ils deviennent quelque fois les dupes & les victimes de leur cruel divertissement; il y a là un fonds de lacheté & de bassesse /73/ insupportable, d'autant plus qu'on a coutume de traiter d'amusement cette barbare cruauté.

S'ils ont quelque pouvoir sur les animaux domestiques ils ne le doivent qu'à leur plus grand nombre, & non point à leur propre valeur, ils ne peuvent étendre despotiquement ce pouvoir sur le reste des animaux qui sont libres & indépendans. Je crois même que cet empire qu'ils ont pris sur les animaux domestiques est plutôt pour eux un sujet de blâme que de louange, ce pouvoir n'est point le fait de leur bravoure ni de leur courage, ils l'ont usurpé sur eux dans un temps de faiblesse ou par une attaque inégale, & d'où vient qu'ils l'ont usurpé ? ou c'est par une espèce de brutalité et alors ils méritent le dernier mépris, ou c'est par un besoin indispensable qu'ils ont d'eux, & alors il faut bien avouer que les hommes sont bien peu de chose puisqu'ils ne peuvent se passer des animaux, dont la moindre mortalité est capable de les jeter dans l'alarme & dans la misère. Ne semble-t-il pas qu'il soit les esclaves de ce monde ? il n'y a aucun animal qui ne se passe d'eux, la terre ne leur produit des fruits que malgré elle, quelques animaux ne les servent que par force, la nature paroît /74/ partout révoltée contre eux, & ces misérables créatures osent encore presumer de leur prétendue perfection, qu'il se persuadent sotement que cet univers n'est fait que pour leur beaux yeux, & que tous les animaux sont destinés à leur usage; ils se confirment dans cette prévention par l'exemple de quelques animaux qu'ils sacrifient tous les jours à leur sensualité : cette raison est pitoïable; si les animaux domestiques sont exposés à la cruauté des hommes, les animaux libres ne sont pas si sujets aux mêmes malheurs; ceux-ci ne font pas plus de difficulté de manger des hommes quand ils en trouvent l'occasion, & qu'ils sont pressés de la faim, que les hommes en font de manger des moutons; & comme l'on ne doit pas dire que les hommes sont faits précisément pour servir de nourriture aux animaux quoiqu'ils en soient quelque fois dévorés, de même on ne peut pas dire que ces animaux sont destinés à servir de pâture aux hommes parce que ceux-ci ne se nourrissent que de quelques uns; autrement si l'on pousse la chose à l'extrémité je pourrois fort bien penser ce me semble que l'usage des hommes est de servir aussi de pâture non seulement à quelques quadrupèdes, mais encore à un million de petits animaux qui roulent entre cuir & chair, à un grand nombre de vers qui rampent dans le /75/ reste du corps, & à une infinité d'autres petits animaux extérieurs qui ne laissent pas de les inquiéter malgré

toute leur precaution; tous ces petis animaux cependant se nourrissent de la substance des hommes, doit on conclure que ce dernier est fait pour eux, il me semble qu'on ne doit tirer aucune conclusion de part & d'autre, ou plutôt qu'on doit conclure generalement qu'il n'est ni premier ni dernier dans la Nature, que la terre est faite pour tous les animaux, et que tous les animaux sont faits en quelque façon generalement les uns pour les autres puisqu'ils vivent tout a leur propre depend, & s'entretiennent mutuellement.

Cette fin paroît leur convenir par la necessité de leur destruction reciproque qui contribue fort bien a entretenir en equilibre la race particuliere des animaux; s'ils ne perissoient tous que par la mort naturelle, ils periroient trop tard, la terre s'en trouveroit a la fin surchargée, & alors il seroit a craindre que le nombre etant parvenu a son comble ne se detruisit absolument par une guerre universelle, & intestine.

Tel est le sort de cette terre, que la vie des uns depend de la mort des autres, les premiers font place aux derniers, & ainsi successivement : mais je m'ecarte un peu trop de / [76] / mon sujet, il faut rejoindre les hommes & les relancer jusques dans leurs retranchemens ou ils paroissent se revetir d'autres pretendues qualités dont ils se vantent avec beaucoup d'ostentation.

* * * * *
* * *
*

Chapitre VII

du langage, & de la nature des homme inferieure a celle des animaux

Les animaux ont ils un langage comme nous disent les hommes ? cette commodité que nous avons de nous communiquer mutuellement nos pensées ne prevaut elle pas sur tout : y a t-il rien encore de pareil a cette satisfaction consolante que nous goutons dans la communication de nos desirs avec même des personnes absentes; cette invention est sans doute un prodige; nous souhaitons de parler a des amis absens, la distance qui nous separe rend inutile le son de nos paroles, que faisons nous pour remedier a cet inconvenient ? Nous etablissons d'autres signes de nos pensées, nous leur donnons /[/77]/ pour ainsi dire du corps & de la solidité, et apres les avoir envelopé dans la matière nous les envoïons a nos amis, ils developent le mistere, ils regardent, & la les yeux font la fonction de loüi : je conviens que ce langage muet est commode pour les hommes absens, & je tiens en meme tems qu'il n'est rien de plus naturel aux animaux que de se faire entendre; il ne s'agit ici que de la maniere de le faire, il faut examiner si celle des hommes est plus facile que celle des animaux : que les hommes y fassent bien attention, rien dans le fonds ne paroît plus éloigné de la perfection & de la simplicité que leur langage; quels soins quelle peine ne faut il pas se donner pour apprendre cette langue, pour la bien articuler, pour la parler & pour l'ecrire avec justesse : cette langue dis je dont l'etendue ne passe guere les bornes du país ou elle est vivante, hors de la ils deviennent muets, et inintelligibles : les voila retranchés de toute société, & reduits a vivre dans la solitude au milieu même d'une grande ville.

Les animaux sont bien plus heureux, & plus parfaits sur ce point, leur langage approche beaucoup plus de la perfection, ils ne sont pas obligés de passer leur jeunesse a charger leur memoire d'une infinité de mots, & a errer le quart de leur vie dans des colleges : le monde est une academie universelle ou ils n'ecoutent pour tout /[/78]/ maitre que la nature dont ils profitent des enseignemens avec promptitude & sagacité : tous les objets qui se rencontrent dans cette academie naturelle leur sont autant de livres ou ils aprenent toute la science & le langage qui leur est necessaire pour vivre heureux sur la terre, leur science est infinie & infaillible, leur langage est sans limite & sans artifice; ils n'ont pas besoin de passer par un alphabet & de retenir un million de mots pour se représenter l'idée des choses; cela est trp long et trop penible, les signes de leur pensée sont plus courts & plus precis, ils consistent dans leur simple regard, & dans les differens mouvemens de leur corps; des leur naissance ils possèdent cette langue qui n'a d'autre limite que celle de la terre : qu'une troupe de cerfs africains vienne a rencontrer quelque biche en Europe, ils ne se sont jamais vu, ils s'aprochent, ils se regardent, ils paissent ensemble, ils badinent, ils vont de compagnie, le plus experimenté sert de guide, prend soin d'eviter les lieux suspects, & de conduire sa troupe dans des lieux surs & paisibles. cette rencontre éloignée de toute rusticité, cette société formée tout d'un coup, cette prudence de se conduire, tout cela ne suppose t-il pas dans les animaux une connoissance mutuelle & generale de leurs desirs puisqu'ils ont

/[79]/ l'avantage de se fair entendre de part et d'autre, et de quelque païs qu'ils soient. il est vrai ce me semble qu'ils n'ont pas le secret de se communiquer leur pensée en leur absence; quoique ce ne fut pas pour eux un avantage, ce langage muet suppose une relation de commerce ou d'affaires particulieres entre les hommes, aulieu que les animaux etant exempts des soucis que donne le negoce, & la subordination ne sauroient avoir besoin de pareils secours : chacun d'eux est tout a lui même, il ne tient a aucune société, ni a parens, ni a amis, et quand il marche tout marche avec lui, quelle independance, quelle liberté ! de quelle invention ne sont pas capables les animaux quand il s'agit de leur interest propre ? peut on voir plus de finesse, & plus d'industrie que chacun d'eux met en usage pour faire prendre le change a ceux qui les suivent ; y a t-il animal au monde plus industrieux, & plus adroit que le singe, le castor, le formicale, le renard, la fourmi, & une infinité d'autres : quand il s'agit de pourvoir aux necessités de la vie, de se mettre a couvert du mauvais tems, ou d'éviter la persecution de quelques animaux : jamais les hommes ne s'aviseroient de semblables inventions, ou s'ils le faisoient ce ne seroit qu'apres un grand nombre d'experiences aulieu que les autres animaux savent naturellement tous les tours d'adresse, & d'industrie qui peuvent leur etre avantageux. /[80]/

Le langage des hommes ne me paroît plus un si grand prodige, c'est bien plutôt un fardeau pesant qui etouffe toutes leurs pensées, & les empeche de mediter serieusement sur leur propre connoissance, ils ne sont remplis que de maux, et ils ne se paient que de mots dans toutes les recherches qu'ils font de leur pretenduë verité : qu'ils donneroient une grande idée de leur nature s'ils avoient le secret d'exprimer leurs desirs par des simples regards, par quelques mouvemens de corps, ou par le moïen d'une voix articulée simplemt; ils ne seroient pas sujets au dur apprentissage de leur langue, ou il regne tant de varieté & de confusion, l'eloignement ou ils sont de cette perfection montre assurément la bassesse de leur etre

Les hommes relevent encore beaucoup l'avantage qu'ils ont de chanter si diversement, ils regardent cette science qu'ils appellent musique comme une perfection inconue aux autres animaux, ce nombre presque infini de chansons differentes si vives & si spirituelles, ces airs variés de tant de façons, & avec une justesse qui charme les oreilles passe parmi eux pour une qualité qui leur est particuliere, le chant des oiseaux leur paroît trop simple & trop uniforme pour le souffrir en parallele avec le leur, ils meprisent cette articulation machinalle disent ils, & le [=ne] /[81]/ son[t] sensible[s] qu'a leur propre gosier.

La musique des hommes ne consiste que dans huit tons differens, & c'est la differente combinaison de ces tons qui forme toute la varieté de leur voix, cette varieté n'est donc pas infinie, on en peut faire le denombrement, elle paroîtroit fort uniforme si l'on n'avoit coutume d'attacher une idée presque toujours differente a chaque articulation. c'est la difference des idée qui nous fait paroître variable la voix des hommes, & nous ne la trouvons uniforme dans les animaux que par l'ignorance de ces mêmes idées : Cela est evident quand on entend chanter un homme dans une langue etrangere & inconuë, il semble qu'il ne repete jamais que les mêmes mots, sa voix nous paroît un son enrouté d'une machine demontée; voila dou vien on attribue aux oiseaux une voix toujours uniforme : on a tort car si l'on comprenoit ce qu'ils chantent on changeroit bientôt de sentiment, & l'on verroit tout a coup disparoitre cette pretenduë uniformité. Pour faire la comparaison juste il faut juger de la voix des animaux par celle des hommes etrangers, quelle difference de sons, & d'articulations, ceux ci

montrent une langue dont le mouvement lent ne produit au dehors qu'un son d'une / [82] /
horloge detraquée, encore faut il faire un apprentissage de dix ans pour articuler selon
eux toutes ces especes de sons.

N'est ce pas un veritable objet de folie de voir une troupe d'hommes
musiciens tenans d'une main quelques papiers marqués d'une figure bizarre, & de l'autre
un papier roulé avec quoi ils batent l'air par poid & mesure; ce mouvement de leurs
mains de leur corps, ce grimoire attaché a leurs yeux, leur differente voix entrecoupée,
& ensevelie dans le tintamarre des instrumens, enfin toutes leurs grimaces rendent un
effet le plus grotesque du monde.

Les autres animaux qui ont le don de chanter ne cherchent pas tant de
façons, & n'agissent pas avec tant d'art et de contrainte, cependant leur voix est
beaucoup plus admirable, c'est une souplesse de gossier, une rapidité de langue, un
roulement de voix une varieté presque infinie d'articulations agreables; quelle
comparaison de ce chant harmonieux a celui des bipedes; ces animaux fiers & si remplis
d'eux mêmes, me paroissent jusques ici egaux aux quadrupedes, pour ne pas dire
inferieurs; aparamment que je ne les ai vu que par leur mauvais endroit car il n'est pas
possible que les hommes n'aient quelque degré de superiorité; n'ont ils pas une structure
admirable & la plus commode de toutes [?] / [83] /

Les animaux ont ils une religion qui les mette en commerce avec la
divinité [?] c'est la un caractere incontestable de l'excelence de notre Nature, lequel
nous donne un rang bien superieur a celui des animaux par les qualités & les perfections
qu'il suppose en nous, & par l'esperance qu'il nous donne de jouir d'un bien infiniment au
dessus de la portée des animaux, dont le penchant est de ramper toujours parmi les
creatures de ce monde, & la destinée de mourir eternellement sans espoir d'aucune
resurrection.

Les animaux ont ils des societés dont l'usage est si necessaire, si
commode, & si propre a nous instruire les uns les autres sur la Nature de ce monde, & a
nous faciliter les moiens capables de mettre notre vie en surteé, & de la rendre en
quelque façon heureuse [?]

Voila sans doute des privileges merveilleux dont j'aurai lieu dans la suite
d'examiner les avantages, & de voir si la pratique d'une religion est un veritable signe
de leur grandeur & de leur excellence. Passons la dessus a present, & voions si la
structure des hommes, & l'usage de leur société sont dignes de notre admiration.

Comme le gout en fait de beauté est tres different en toute sorte de païs
on ne sauroit rien determiner la dessus, amoins / [84] / que de faire consister cette beauté
pretendue dans la bonté même du corps, la structure des quadrupedes est si forte et si
heureuse qu'elle contribue en parti a leur bonheur et a leur perfection, aulieu que celle
des hommes ne sert qua les rendre plus malheureux, la foiblesse de leur construction les
rend tres sensibles aux injures du tems, aux besoins de la vie, & surtout fort susceptibles
de toute sorte de passions, & de maladies : cette longue & foible masse de corps
combien est elle sujette aux fatigues, et quelque fois même aux chutes, les animaux ne
sont pas sujets a tant d'incommodités; la force de leur temperament les met a couvert
des injures du tems, & des pressantes necessités de la vie, ils passent les uns des
semaines, & d'autres des mois entiers sans boire ni manger, ils couchent sur la dure

exposés ordinairement a toutes les rigueurs des saisons, de sorte que la soif la faim le froid et la chaleur ne les incommode que legerement. Les hommes au contraire ne sauroient passer un jour sans faire deux repas, s'ils mangent moins ou plus que l'ordinaire les voila reduits a une chaleur d'estomac qui les devore, ou a une plénitude qui leur sufoque le coeur, veulent ils boire au dela du necessaire, les voila sans vie & sans mouvement, /[85]/ ce sont des cadavres vivans; la chaleur augmente t-elle ils transpirent trop, ils sont dans le degout & tombent en foiblesse; fait il froid on les voit renfermés dans leur gite, et plantés auprès d'un trou illuminé comme des statues immobiles, ils ne sortent & ne s'exposent a l'air qu'a regret; leur machine est comme constipée, et incapable presque d'aucun mouvement; elle devient sujette a des rumes, a des fluxions, & plusieurs autres maladies dont on remet la guerison a certains hommes qu'on appelle medecins, qui font profession de prolonger les maladies, ou de tuer les malades par ignorance.

Comment peuvent ils ces hommes ignorans connoitre la veritable origine des maladies dans un sujet dont ils ignorent absolument la Nature, l'experience apprend bien quelque fois la vertu d'un remede mais ces animaux empiriques font ils attention que les remedes qu'ils emploient une seconde fois n'est plus le même absolument, que le malade sur lequel ils travaillent est differemment disposé, que le climat & la saison changent, et qu'il y a enfin une infinité de circonstances capables de detourner l'effet d'un remede qu'on se propose, ce sont des aveugles qui marchent a taton ils risquent au depend du malade, & la reussite decide de leur capacité. il est bon cependant qu'il y ait des medecins /[86]/ dans l'etat d'ignorance & de foiblesse ou sont les hommes, quand ils ne serviroient qu'a rafermir le cervau du malade par les promesses qu'ils font d'apporter une propmte et infaillible guerison, cest encore beaucoup, les maladies prennent souvent leur source dans le cerveau, on est toujours malade en partie d'imagination, il s'agit de guerir cette derniere partie, et ce que font les medecins par leurs promesses, & leur presence agreable, ils sont regardés comme des liberateurs, cette idée seule frappe le cerveau & le redresse tres souvent, au contraire le malade degenerate s'il manque deconfiance, et il va droit au tombau.

Que de foiblesses, que d'infirmités dans les hommes, le miserable animal ! La pitoïable creature ! Elle est d'autant plus meprisable qu'elle ne veut point avouer sa bassesse, et qu'elle est soigneuse de la cacher par un raisonnement qui ne tend dans le fonds qu'a la decouvrir. ils disent que leur esprit & l'avantage de leur societé civile doivent supleer a la foiblesse & a la dependance de leur Nature en vertu d'une prevoïance de plusieurs secours qui les rendent capables de mille inventions, par les moïens des quelles ils se defendent des objets extérieurs, et trouvent le secret de jouir de mille plaisirs qui sont inconnus /[87]/ aux animaux, aulieu que la Nature semble n'avoir donné a ceux ci une structure avantageuse, & une liberté aparante que parce que les aiant privés de tout esprit, & les aiant rendus par consequent incapables de pourvoir par eux mêmes a leurs necessités, elle les a jettés dans une espece d'insensibilité, et mis dans une abondance generale de tout ce qui est necessaire a leur vie.

J'avoüe que les hommes ont une prevoïance & des inventions qui leur procurent la jouissance de bien de plaisirs que les autres animaux ignorent entierement, mais il faut avoüer en même tems que ceux ci ont des avantages inconnus aux hommes, et c'est dommage que ce dernier goutte des plaisirs qui ne sont ni purs ni durables, comme ceux des autres animaux; qu'ils eloignent ces amertumes, ces contrecoups, ces contradictions facheuses, ces degouts qui precedent ou qui suivent toujours de prés

leurs parties de plaisir, ils pourront alors se vanter de leur invention sensuelle, jusques ici ils n'ont eu aucun pouvoir de le faire, & ils ne le feront jamais; j'aime sans doute mieux une vie unie, privée de remords & toujours abrevée de plaisirs constamment mediocres comme est celle des betes que de vivre dans une vicissitude turbulente de delices, & de douleurs alternatives, comme font /[88]/ les hommes dont la prevoiance, les dons d'invention, & la conservation de leur société ne servent qu'a multiplier a l'infini ce nombre de leurs necessités, a augmenter leur esclavage, de plus en plus jusqu'a la mort : fatale prevoiance, malheureuse invention, miserable société !

Mais a propos je voudrais bien savoir d'ou les hommes ont appris que les betes sont destituées d'esprit et de connoissance, est ce parce que leur genie n'est pas visible ou qu'il est incapable de former aucune société avec eux sur le chapitre des sciences [?] celui des hommes est dans le meme cas par raport aux animaux. L'homme orgueilleux ajoutera qu'il se sent raisonner, & ne sent rien dans les animaux, & que sur ce doute il ne doit reconnoitre en eux aucun principe pensant, c'est aussi sur ce doute qu'il ne doit pas absolument le desavoüer; uil ne faut jamais decider positivement sur ce qu'on ne voit pas avec evidence, en ce cas on doit garder la neutralité jusques a ce que une nouvelle lumiere nous determine : s'il ne doute cependant de ce principe dans les animaux que parce qu'il ne le sent pas, il doit aussi en douter dans les hommes ne le sentant pas mieux dans ceux ci; leur figure & leur langage ne doivent pas determiner a reconnoitre en eux un principe /[89]/ raisonnable plutot que dans les animaux : la figure et le langage ne sont pas essentiels a ce principe; un muet de naissance & d'une figure presque monstrueuse n'en est pas exempt selon eux, on connoit en lui ce principe pensant, ce n'est pas par sa figure & par son langage ni par aucun signe, il n'a ni l'un ni l'autre; ce ne peut etre donc que par sa conduite reglée & uniforme; cela est si constant que si ce muet ou quelqu'autre homme venoit a changer de conduite, et qu'il vecut en fou on diroit qu'il a perdu l'esprit; tant il est vrai que c'est la conduite et les effets qui manifestent la realité de ce principe; ce n'est donc point par la vuë par les sentimens ni par aucune prevention qu'on doit juger de ce principe interieur & invisible qui semble animer tous les animaux, ce sont les effets qu'il produit qui doivent regler notre jugement, car quand on ne peut pas juger d'un principe par lui même il faut recourir aux actions qu'il produit, et plus les effets sont simples & admirables, plus on doit presumer du principe qui les enfante; hors on trouve dans la conduite des animaux plus de simplicité plus de perfection plus de bonheur que dans celle des hommes, je puis donc conclure que ce principe qui agit en eux est bien /[90]/ plus noble que celui qui anime tous les hommes de la terre; non diront les hommes la consequence n'est pas tout a fait evidente, nous avoüons que la conduite des animaux a quelque chose de simple & de regulier, & meme d'heureux en aparance, mais nous ne sommes point convaincus de leur tranquillité interieure, suposé qu'ils aient une ame sensée & raisonnable ce qui n'est pas encor parfaitement prouvé, il y a lieu de croire qu'ils ont aussi des soucis & des chagrins en qualité de creatures, & comme ils ne s'apercoivent pas de nos inquietudes interieures, il peut arriver aussi que nous ignorions les peines secretes qui rendent leur condition peut etre inferieure à la notre. admirez la force de ce raisonnement ! il est fondé sur un peut etre, les hommes ne raisonnent guere autrement, l'incertitude & l'obscurité sont leur partage, quand on les attaque ils presentent ce fantome dont ils se couvrent, le moïen alors de les atteindre dans un retranchement qui n'a point de prise, il est moralement impossible de les convaincre; l'experience me fait sentir notre misere, la raison me fait apercevoir le bonheur des animaux, rien d'autre ne m'apprend leur pretendue calamité particuliere, on conjecture dans eux une /[91]/ secrete misere; & dou vient cela ? cest parce que nous sommes miserables, plaisante conjecture ! nous

impliquons par une espece de vanité & de consolation imaginaire les creatures dans notre malheur, c'est tres mal raisonner; pour donner a cette conjecture un air de vraisemblance, il faut en trouver le sujet dans les animaux mêmes, & non dans nous; je ne vois point dans les animaux aucune cause qui les[=me] porte a les croire sujets a des soucis particuliers, donc je ne dois tenir aucune conjecture contre eux, je sai que toutes les creatures ont des inquietudes generales qui proviennent des necessités de la vie, mais il ne s'agit pas precisement de ces inquietudes : qu'ils voient dailleurs qu'il y a de la difference dans cette sujction de miseres, & que la plus grande partie est pour les hommes.

Il n'est pas sur encore que les animaux ne s'apercoivent pas de notre calamité, nous avons tout lieu de penser le contraire, nous nous apercevons du bonheur des animaux & de l'excelence de leur Nature parce que la cause en est visible; c'est leur independance qui leur derobe le sentiment facheux d'une infinité de soucis cuisans, c'est la sagesse, & la regularité de leur conduite qui nous fait conjecturer la noblesse du principe qui les anime, nous jugeons de leur bonheur, & de leur excelence /[92]/ par des sujets reels de conjecture, & ils doivent juger de notre calamité & de notre bassesse par la dependance visible ou nous sommes de toute chose, & par l'irregularité de notre conduite capritieuse : les hommes doievnt ils dire en eux mêmes sont couverts d'une peau qui ne sauroit faire partie de leur corps puisqu'elle n'est point charnelle, & que la terre ne la produit pas telle que nous la voïons, ils sont contrains de la fabriquer; vopila un sujet visible qui leur fait tirer mille conjectures de nos soucis particuliers : les cavernes ou ils habitent ne sont point l'ouvrage de la Nature, nous sentons la difference qu'il y a de nos gites aux leurs; les notres sont toujours les mêmes, & les leurs sont sujets au changement; autre sujet de conjectures contre nous; les viandes dont ils se nourrissent ne sortent point aussi de la terre, c'est par un effet de leur foiblesse & de leurs necessités qu'ils donnent a leur nourriture tant de formes differentes; troisieme sujet de conjectures : ils vivent assemblés, cette societé ne sauroit se maintenir sans une domination superieure, & une dependance reciproque qui regne parmi eux, sans des loix, & une politique superstitieuse qui tendent à /[94]/ captiver leur corps & leur esprit, quatrieme sujet de conjecture.

Chaque sujet leur en fournit une infinité d'autres qui doivent leur faire entrevoir les difficultés que nous avons d'avoir des habits, des maisons, des mets pour nous preserver des necessités de la vie. Les inquietudes qui precedent les etablissemens d'une famille, la peine que nous avons de la maintenir, & de nous contenir dans la possession de notre propre bien, ces considerations sont un abime de conjectures contre nous : voila sans doute le raisonnement qu'ils doivent tenir sur notre compte, il est vrai que l'on ne s'aperçoit pas qu'ils raisonnent ainsi de nous, de même qu'ils ne s'apercoivent pas des discours injustes que nous tenons sur leur chapitre, cependant nous avons lieu de croire qu'ils pensent ainsi de nous puisque nous leur fournissons des sujets reels de conjecture; & qu'eux ne nous en fournissent aucun de cette espece; c'est donc injustement que nous suposons dans les animaux une misere particuliere, nous sommes malheureux par sentiment, & par experience, et nous voulons par un air d'orgüeil englober les animaux dans la sphere de notre condition; mais comment les y reconnoître, la raison ne nous montre dans eux aucun sujet /[94]/ de conjecture, n'importe il faut les croire malheureux fusse [=fût-ce] même par un peut etre [...] qui ne preferera pas ce malheur imaginaire a la calamité sensible des hommes [...] une conduite simple, uniforme, exempte de soucis, constante a une conduite incertaine, variable, et traversée d'un milion de chagrins, une ame privée d'inquietudes, & d'erreur

a l'esprit des hommes tourmenté par des chagrins continuels, & enseveli dans un abîme de ténèbres, le choix ce me semble n'est pas difficile à faire.

Je sais qu'on trouve des esprits superficiels, et fausement prevenus en leur faveur, qui nieront encore ce principe dans les animaux, parce que pour en concevoir disent ils une machine capable des mêmes opérations indépendamment de tout principe distinct, ils trouvent qu'il seroit assés inutile de leur en reconnoître un suivant cette Loi de simplicité qui defend de multiplier les êtres sans nécessité, il suit de là disent ils que les animaux sont de pures machines puisqu'on peut les concevoir exempts de tout principe distinct, & qu'ils sont par conséquent infiniment inférieurs aux hommes. / [95] /

Il n'y a qu'à retorquer cet argument contre les hommes mêmes, et dire si les animaux dans leur conduite admirable n'agissent que machinalement, pourquoi les hommes n'agissent ils pas de même [?] les pensées, & les sentiments qu'ils croient avoir sont-ils différents du corps ? ils assurent l'affirmative, mais ils disent cela gratis, qu'en savent ils dans le fond, ne sait-on pas que tous les efforts qu'ils produisent pour le prouver ne font que blanchir la dessus. peut être que leurs opérations prétendues spirituelles ne sont autre chose que des parties subtiles du cerveau ainsi qu'on le veut dans les animaux, car puisque ce principe prétendu spirituel est dans le fond inconnu et qu'on peut d'ailleurs concevoir encore plus aisément la machine bipédique capable des mêmes opérations; indépendamment de ce principe pourquoi ne dirons nous pas aussi qu'ils sont avec le reste des animaux des pures machines; voilà où conduit le raisonnement des hommes qui veulent ôter aux animaux tout principe distinct & doué de connoissance.

Cependant il est absolument faux qu'on puisse concevoir une machine capable de choix & de discernement sans un principe intérieur & distinct qui lui serve de guide : la machine d'une montre quelque grossière qu'elle soit en / [96] / comparaison de celle des animaux, & des hommes n'est point sans principe distinct, le quel néanmoins est aussi invisible, & incompréhensible que celui des animaux, sans ce principe invisible quel qu'il soit nul n'est point de machine, ses parties sont sans vie & sans mouvement & dans une [in?] action continuelle; tâchons de rencontrer cette source de vie & de tant de mouvemens différents pour voir si nous aurons lieu de conjecturer son existence.

Les roues d'une montre sont tellement engrenées les unes dans les autres que la fusée ne peut se mouvoir sans communiquer son mouvement à la roue voisine, & par celle ci à toutes les autres jusques même au balancier qui sert à tempérer ce mouvement, la fusée emprunte ce mouvement d'un ressort caché dans le tambour, ce ressort d'où peut il tirer la force qu'il a de se mouvoir ? ce n'est pas immédiatement de l'homme, celui ci en montant la roue ne fait que presser le ressort, & le ressort courbé a actuellement la force de se mouvoir; qu'est ce qui l'agite alors pendant plusieurs jours, d'où vient qu'il est continuellement poussé en un certain sens, jusqu'à ce qu'il aie rétrappé la situation naturelle [?] dira t'on que c'est une vertu élastique / [97] / qui est aussi ridicule que ceux qui l'admettent ? dira t'on que c'est une matière extrêmement subtile qui pénétrant dans les pores du fer du côté qu'il est élargi l'écarte les une des autres pour se faire un passage libre, & remettre enfin la lame d'acier dans son assiette ordinaire; cette vertu élastique ou cette matière subtile sont l'une & l'autre invisibles & insensibles, dou sait on qu'il y en a ? Le système qu'on fait là dessus n'a pour tout

fondement qu'un jeu d'imagination, ce sont des hipoteses, & des supositions faites a plaisir, ou l'esprit rencontre quelque fois un certain ordre aparant qui le flate, lui plait par sa nouveauté, & l'arrete tout court, je veus bien cependant suposer pour un temps l'existance de cette vertu elastique & de cette matiere subtile, cette vertu cette matiere d'ou tire t-elle sa force mouvante quelle communique au ressort ? ce n'est pas d'elle meme, il faut recourir a un 1er principe general independant qui anime tout, qui forme lui même tous les astres & toutes les machines mouvantes : hors si l'on ne peut concevoir une machine artificielle sans un principe interieur & distinc comment peut on regarder les animaux dont les operations sont admirables comme de pures machines destituées de tout principe raisonnable [?] /98/

Les hommes qui traitent si mal & sans raison les autres animaux, ne font ils pas voir qu'ils sont eux mêmes de pures machines puisqu'il font un mauvais usage de leur principe pretendu raisonnable, les animaux ne leur cedent en rien soit en ouvrage, soit en conduite, soit en diversité de mouvemens, pourquoi ne pas reconnoitre en eux le même principe, ils ont les mêmes inclinations; ils produisent des effets pareils & même superieurs, si lon ne doit admettre que ce qu'on concoit clairement, il s'en suit que l'on ne doit pas seulement reconnoitre dans les animaux un principe semblable a celui des montres, mais encore pareil & même superieur a celui des hommes, puisqu'il est impossible de concevoir seulement un principe impulsif capable de tant de mouvemens réglés & variables.

On ne concoit dans le monde que deux principes de mouvemens l'un de matiere ou d'impulsion, c'est celui qu'on appelle machinal, l'autre de sensation & de raison, c'est celui qu'on appelle sensible & raisonnable; le premier principe se trouve dans toute sorte de plantes, de machines, & d'animaux, la circulation de seve dans les plantes, du sang dans les animaux, le mouvement du coeur des poumons & de plusieurs autres parties sont /99/ les effets de ce premier principe impulsif, mais la determination d'une infinité d'autres mouvemens que je remarque dans les animaux, ne peuvent provenir de ce principe seul, il faut ce me semble avoir recours aux principes sensibles & raisonnables, un exemple eclaircira mon idée.

Un oiselier tend ses filets & les voyant vuides il demeure dans l'inaction, le moment les apercevant remplis d'oiseaux il tire promptement la corde a lui, et envelope ces petites betes, le mouvement de la main est bien un effet de ce principe impulsif mais qui determine ce principe a agir si ce n'est le jugement et la volonté que forme l'oiselier a la presence des oiseaux qui sont tombés dans le piege; & ce jugement dou peut il provenir si ce n'est du principe sensible et raisonnable : j'en dis autant de l'aragnée & de plusieurs autres animaux la quelle fait encore plus que l'oiselier, elle bâtit elle même sa toile sans aide, sans outils & sans materiaux etrangers, elle a coutume de l'etendre en certains endroits qui servent de passage aux moucheron, la finde bete se cache dans l'attente d'en voir tomber quelqu'un dans le panneau, un insecte vole, survient, & se jette etourdiment dans les filets, la rusée aragnée qui est aux aguets court rapidement se /100/ preceipiter sur ce moucheron, & en fait sa proie, le mouvement des jambes est sans doute un effet du principe impulsif; & qui determine ce principe a l'action ? n'est ce pas ce jugement qu'elle forme en la presence du moucheron captif, dira t'on que cette nouvelle determination de mouvement provient seulement des corpuscules que renvoie le moucheron ? J'en dis autant de l'homme; la presence des oiseaux a determiné les esprits animaux de l'oiselier a couler du cerveau dans les muscles des bras & des jambes, les quels souffrant differentes contractions par

leur gonflement ont été obligés de se retirer en arrière & d'entraîner par conséquent la main de la corde avec eux, la parité me paroît parfaitement juste, je sais non obstant tout cela que les hommes ces animaux presomptueux n'en conviendront pas encore, ils sont trop remplis d'eux mêmes trop entetés de leurs opinions, & de leur prétendue connoissance pour le céder à des animaux qu'ils traitent cavalierement de bêtes, de brutes, & de pures machines, ils croiroient diminuer leur propre substance par un aveu sincère de leur bassesse. Les hommes vivent en société, ils raisonnent entre eux à leur façon ils se croient capables de poser des principes, & d'en savoir tirer des / [101] / conséquences; ils se califient pour cela raisonnables, ils taxent sans façon d'irraisonnable les animaux parmi lesquels ils ne remarquent point de société civile, & ou ils ne voient point ces sortes de raisonnemens semblables aux leurs : Pitoiable raison ! conséquence ridicule; les animaux à leur tour n'entendent point le jargon des hommes, & les voyant dans une société esclave sont en droit ce me semble de prononcer contre eux le même jugement, & de les regarder comme des stupides qui n'ayant pas l'esprit de se gouverner eux mêmes sont réduits à se réfugier dans des tanières ou des petites maisons renfermées de toute part, & auxquels on donne comme à des fols des gardiateurs vigilans dans la personne des magistrats destinés à les punir quand ils veulent prendre quelque liberté, ou secouer quelque peu le joug de leur esclavage, chacun ainsi dans son opinion peut avoir tort ou droit en même tems, ce n'est point par ce phantôme encore un coup qu'il faut envisager la chose, ce sont les faits qui nous doivent déterminer. dans l'état de la Nature les animaux jouissent d'une liberté entière qui donne aux uns le privilège de faire tout ce qu'ils veulent, & aux autres de résister aux obstacles autant qu'il leur est possible, au lieu que / [102] / dans la société civile chaque homme n'a qu'autant de liberté qu'il lui en est donné par les loix, & les supérieurs, ce qui les retient dans une contrainte perpétuelle; dans l'état de la Nature chacun a droit sur toutes choses sans être obligé aux peines, & aux soucis cuisans de la possession ou de la conservation, au lieu que dans la société civile personne ne se rejouit de son droit particulier avec paix & une entière liberté : dans l'état de la Nature la vie des gens est assurée, & ne court de danger que dans quelque piège tendu par d'autres animaux, et dans certaines occasions de famine qui sont très rares; au lieu que dans l'état de la vie civile outre des maux qui nous sont communs, il n'y a encore que des pillages, & des meurtres, de la méchanceté, de la misère, & une guerre presque continuelle; dans l'état de la Nature les animaux n'ont besoin que de leur propre force, de leur adresse, et de leur adresse particulière pour se défendre des objets extérieurs, & pour éviter la plupart des perils; dans la société des hommes, on manque presque de tout, & l'on ne reçoit souvent de leurs forces, & de leurs secours mutuels que le mal que l'on a dessein d'éviter, effet de leur / [103] / trahison, & de leur ambition démesurée.

La Nature a donné aux hommes des moyens étrangers et difficiles, pour les rendre capables de veiller à leur conservation, et cette même Nature a renfermé dans les animaux ces mêmes moyens; ceux-ci agissent donc par eux-mêmes, et indépendamment de tout secours, ceux-là n'ont rien en propre, & sont contraints d'implorer le secours auprès de tous les êtres vivans & inanimés, quelle différence d'une creature riche intérieurement à une creature pauvre & dénuée de tout, d'une creature qui dès sa naissance est pourvue de toutes les richesses qui lui conviennent, à une creature qui naît dans la misère, et la pauvreté; d'une creature qui a assez d'esprit pour mener une vie sociable quand il lui plaît, toujours indépendante, exempte d'erreurs & de soucis, à une creature qui est assez stupide pour vivre toujours dans l'inquiétude, et dans une dépendance générale de tous les objets qui l'environnent, cette différence met sans

doute une distance considerable entre ces deux etres, & nous donne assés a connoitre lequel des deux renferme plus de perfection & de superiorité.

Les animaux qui connoissent les Loix Natureles sont / [104] / portés par la noblesse de leur Nature a les observer exactement; cette copnnoissance les conduit necessairement a la paix & a la jouissance tranquille de toute chose, mais les hommes ou ignorent ces mêmes loix ou s'ils les connoissent ils ne peuvent les observer acause de la foiblesse ou de l inferiorité de leur Nature qui les porte a s'unir ensemble pour s'entraider, & se soutenir dans leur esclavage, & leurs infirmités par le moïen des Loix humaines & divines.

Voïons enfin il faut pousser les hommes a bout, je leur en veus acause de leur sote & obstinée presumption, il s'agit ici de forcer leur dernier retranchement, je pretends prouver qu'ils ne possèdent aucune veritable science qu'ils regardent comme le fruit de leur societé, & comme un moïen sufisant pour se croire superieurs aux autres animaux; si je trouve cette preuve que deviendra leur qualité d'animal raisonnable ? ou elle sera commune a tous les animaux, ou elle sera reconnuë pour un phantome dont on ne peut toucher aucunement la realité, que deviendront les avantages de leur societé si je prouve quelles sont une source intarissable d'erreurs & dillusions ? cherchons cette preuve dans les principes mêmes de leurs connoissances.

* * * * *
* * *
*

Chapitre VIII

Des contradictions des hommes savans ou de l'obscurité impenetrable de leurs pretendues connoissances.

La science des hommes a essentiellement pour objet l'esprit & le corps connus dans leurs differens rapports; si l'on ne peut pas prouver l'existence & la Nature de ces deux etres sur quel principe de Lumieres pourront ils apuier leur connoissances [?] il faut approfondir ces difficultés.

Les hommes de la terre sont partagés en un milion de sectes differentes, chaque secte est composée de sectateurs qui ont chacun des sentiments encore differens, et chaque homme croit avoir de son côté le bon sens & la verité; qui decidera parmi eux ? seront ce des hommes sans etude; ils ne sont pas capables de porter la dessus aucun jugement decisif; faut il recourir a ceux qui composent une secte particuliere ? ils sont /[106]/ suspects, et quand ils ne le seroient pas les autres ne se croient pas obligés de passer condamnation, ils on[t] leurs lumieres particulieres qu'ils suivent toujours preferablement, dans cette extremite il n'est aucun parti a prendre, si ce n'est celui d'examiner les sentimens d'un chacun, & de suivre celui qui renfermera plus de lumieres; encore est il la un inconvenient; le sentiment qui me paroitra le plus juste & le plus clair sera peut etre le plus obscur aux yeux des autres, & le plus eloigné de la verité. je crois que le parti le plus sage est de n'aderer a aucune opinion, de laisser les philosophes se debattre en eux, & se repaître toute leur vie de leurs disputes vaines & frivoles, ces contradictions perpetuelles qui les divisent tous & qui les acharnent les uns contre les autres ne prouve[nt] que trop leur profonde ignorance sans avoir besoin de recourir a des preuves plus sensibles; cependant pour n'avoir rien a nous reprocher faute d'examen il ne faut rien laisser en arriere. Examinons les principes de ces differentes sectes, cet examen sera la veritable pierre de touche de l'esprit humain.

La metaphysique est le fondement de toutes les sciences qui regnent parmi les hommes, elles ne passent /[107]/ pour vraies au dehors qu'autant quelles paroissent veritables interieurement à l'esprit; desorte que pour faire une juste consideration des sentimens humains il faut necessairement donner un peu dans la metaphysique des philosophes anciens & modernes, sans quoi il est impossible d'avoir une parfaite intelligence de leurs vaines opinions, & de toutes les consequences presumptueuses qu'ils en tirent avec tant de temerité.

Tous les philosophes anciens & modernes pretendent que les corps sont invisibles en eux mêmes, & si cela est d'ou savent ils qu'il y en a ? quelques uns veulent que tous les objets visibles soient des etres materiels émanés des corps sans etre eux mêmes matiere; quelle obscurité ! d'autres de la même secte disent que les objets sont des especes inpregnées dans le cerveau, & representatives des etres extérieurs dou se detachant sans discontinuation & en nombvre presque infini, elles passent par les airs & par les yeux, & se joignent a l'imagination, voila encore du cahos & du ridicule.

Un grand nombre soutient que tous les objets visibles ne sont autre chose que des sentimens & des sensations de l'ame, c'est a dire que ce n'est que l'ame mise ou modifiée de telle façon en consequence des Loix generales qui sont etablies pour cela, lesquelles consistent dans differens mouvemens d'une certaine matiere / [108]/ globuleuse qu'il suposent etendue dans un espace de chaque tourbillon, desorte qu'a l'occasion des mouvemens differens qui arrivent dans le cerveau causés par l'impulsion de cette matiere glob[ul]euse sur le nerf optique de l'œil, l'ame est affectée d'une telle sensation, ceux la veulent des corps.

On en trouve encore qui pretendent que puisque tout ce que l'on voit n'est que l'esprit modifié de differentes manieres, on ne peut pas prouver qu'il y ait des corps, il n'est pas necessaire de recourir a la matiere ajoutent ils pour etabliir des causes occasionnelles ou exemplaires de nos sensations; quelle aparance y a t-il ? quelle bienveillance de donner une si belle une si noble fonction a un etre le plus vil de tous, qui est de sa Nature incapable de sentir, d'apercevoir son existence, ni celle d'aucun etre, le neant et cette matiere n'ont ils pas un grand raport ensemble, ou plutôt n'est ce pas la même chose sous differens noms [?]

Dailleurs qu'y a t-il de plus bizarre & de plus imparfait que la conduite qu'on attribue au maitre souverain de cet univers par raport a cette matiere, on avoüe que la substance corporelle ne peut se mouvoir d'elle même, que c'est son auteur qui la met en mouvement, l'on veut donc que toutes les fois qu'il a / [109]/ dessein de produire dans l'ame une telle sensation, il ait coutume de mouvoir auparavant la matiere, & de former ensuite des sentimens dans l'ame; pourquoi ce contour c'est un circuit ridicule & tout a fait inutile, il paroît n'avoir été inventé que pour suposer l'existence des corps, pour justifier la conduite aparente de l'auteur de la Nature, & pour supleer a l'impuissance ou sont les hommes d'expliquer le principe de leurs operations. S'il est necesaire d'etabliir un principe permanent, & des causes occasionnelles de nos sensations, ne seroit il pas mieux d'avoir recours a l'immensité de cet etre universel qui nous affecte tous, qu'a l'etendue materielle qui ne peut rien aus desirs de l'esprit & aux modifications, mais seulement au mouvement particulier de cette etendue corporelle; pourquoi les desirs & les sentimens ne seroient ils pas reciproquement causes occasionnelles les unes des autres [?] cela paroît plus simple & plus net.

Quelques autres enfin assurent que l'etablissement de causes occasionnelles ou secondes est dans le fond tout a fait inutile, & que c'est outrager l'auteur de la Nature (si cela se peut) que de le faire agir de la sorte, cet etre universel a t'il besoin de la matiere pour se determiner, d'une matiere dont il determine lui même le mouvement [?] / [110]/

On pourroit en quelque façon donner cette noble fonction a la matiere si elle se mouvoit d'elle même, & independamment de tout etre superieur; c'est alors qu'a l'occasion de ces mouvemens Dieu pourroit affecter notre esprit de differentes manieres, & regler sur ces mouvemens independans l'ordre de nos sensations, cette operation seroit de sa part sans detour, & sans circuit, mais cette independance de la matiere suposeroit entre elle & Dieu une parfaite egalité, ce qui est ridicule, & il ne l'est pas moins encore de rendre cette matiere dependante de la divinité dans la vuë de l'etabliir cause occasionnelle, ou exemplaire de nos modifications,, parce que cette conduite qu'on donne a Dieu devient trop composée et ne respire de toute part que les

imperfections des hommes qui ont coutume d'agir toujours dependamment & d'une maniere confuse & embarrassée. Ce qui jette les hommes dans cette erreur est une vanité secrete qui les porte a vouloir apprendre des choses qui qui sont infiniment au dessus de leur capacité, la veritable science est de savoir discerner ce qui est de notre portée d'avec ce qui n'en est pas, quand on a faitce discernement on choisit le sujet qui est de notre ressort, & alors on peut l'aprofondir; quand on veut /[111]/ au contraire passer les bornes reserrées de notre Nature et prendre un essort qui ne nous convient pas, on ne fait que s'egarer, et s'enveloper dans des tenebres sans fin. Les hommes veulent connoitre la maniere avec la quelle Dieu agit sur nous, et pour cela ils suposent de la matiere, & des causes accasionelles, sans faire attention au ridicule etrange que cette suposition renferme; que cette connoissance est au dessus de leurs forces ! qu'il est inutile et même pernicieux de travailler a l'acquerir ! nous connoitrons Dieu parfaitement, nous serions egaus a la divinité si nous connoissions ses manieres d'agir; qu'ils avouent donc leur ignorance la dessus, & qu'ils n'aient point honte de reconnoitre leur aveuglement, & leurs foiblesses infinies.

L'idée pretenduë que nous avons de la matiere ne provient que d'un jugement faus & precipité qui nous a fait prendre le change dans les differentes representations de notre cerveau; aulieu donc d'appeller corps cette idée visible de l'etendue, ou l'objet invisible & materiel qu'on lui fait suposer, nous pouvons la reconnoitre sous le nom d'esprit simplement, car il y a bien plutôt aparence que ce monde visible n'est que cet esprit universel qui nous affecte tous, & qui se manifeste diversement à nous du côté seulement de son immensité. /[112]/

Voila a peu près les sentimens des philosophes, c'est sur de pareils fondemens que leurs sciences sont apuiées, tous les hommes savans se font un sisteme a part, quelle science ont ils donc qui soit incontestable ? Je n'en trouve point jusqu'ici, & comment en trouverai je, ils ignorent absolument la connoissance de leur etre propre, ils ne savent de quoi ils sont composés, cette incertitude, cette basse ignorance ne doit elle pas les faire marcher a taton dans toutes les autres connoissances qu'ils recherchent, voions encore il faut les suivre pas a pas, et pousser a bout leur opiniatreté.

La science des nombres & les axiomes ne renferment ils pas des connoissances evidentes ? Non sand doute, outre que ces pretendues connoissances consistent dans les divisions, & le raport d'un etre dont on ne peut prouver ni la Nature ni l'existence, c'est que les verités quelles contiennent sont dans le fond plus aparantes que reelles; il faudroit etablir auparavant ce que c'est que la verité, et ensuite on pourroit examiner si l'on en peut trouver quelqu'une dans ce qu'on appelle science.

La verité dit on n'est que la conforimité qui se trouve entre les objets & la connoissance que l'on a; si cette conformité n'est que les objets, & leurs connoissances on ne peut /[113]/ des lors la connoitre, puisque l'on ignore la nature des objets & des esprits, & si elle tient lieu d'un troisieme etre, qu'on en donne une idee car elle n'est pas visible comme celle des objets qui lui servent de base, & quand meme on en trouveroit une idée, ce qui n'est pas possible, on avanceroit encore bien peu : nignore t'on pas la force des idées ? un exemple eclaircira ma pensée; fut iljamais rien de plus evident en aparance que les axiomes ? ils sont le principe & le fondement de toutes les sciences, leur ruine doit sans doute entrainer celle de toutes les connoissances que nous avons de ce monde.

Tout etre subsiste ou non; le tout est plus grand que sa partie; deux fois deux font quatre.

Quoi d'abord de plus evident que ces axiomes ? qu'on vienne a dissequer chaque proposition, & l'on verra bientôt cette lumiere degenerer en tenebres.

La premiere proposition n'est rien moins qu'un axiome, c'est une sentence emphatique qui ne signifie dans le fond rien de clair renfermant surtout une contradiction manifeste; dans la seconde partie qui est la disjonction ou non, on ne peut pas alier ensemble la negation & l'affirmation, l'une est necessairement expulsive de l'autre, des qu'on dit etre, on suppose son existence, / [114] / et on ne peut plus y joindre la disjonctive sans faire une chimere, tout etre est & subsiste reellement, l'on ne peut pas dire ou n'est pas, le nom est, est inalienable, ainsi cet axiome est faux dans son dernier nombre, et ne merite rien moins que ce nom, mais cette proposition n'est elle pas veritable; Confucius est ou n'est pas, si par ce nom on entend un etre reel il est ridicule d'ajouter cette queüe ou n'est pas, si l'on n'entend rien du tout cette proposition est extravagante, enfin toutes les fois qu'on prononce etre on suppose deja une existence qui ne peut souffrir aucune negation, on ne peut pas etre ou n'etre pas.

Le tout est plus grand que sa partie : fixons le tout afin de raisonner plus sensiblement, & disons qu'un batiment est plus grand que sa fenetre, voila une verité dit on; consiste t-elle dans le batiment ou dans la fenetre, ou dans l'un & l'autre, ou dans le raisonnement, ou fait elle quelque chose d'apart de tout cela ? c'est ce qu'on n'a pas pu encore decider, & qu'on ne decidera jamais clairement : ou git donc cette pretieuse verité, & si souvent recherchée, ou que veut on dire par le tout plus grand que sa partie [?] Fait on attention qu'on ignore l'existence des corps, qu'il est impossible / [115] / même de la prouver, & que sur ce doute on ne peut supposer de tout ni de partie, parce que l'esprit n'est ni un tout ni il n'a pas de parties a cause de son indivisibilité : si lon dit au contraire qu'il n'i a que des corps comme quelques uns pretendent, que notre Ame (Mens) n'est qu'un mouvement subtil dans quelques parties du corps organique, qu'en pourra t'on conclure ? que les objets materiels sont eux mêmes la verité, & sait on ce que c'est que matiere [?] d'ailleurs la verité ne sera plus simple, indivisible eternelle comme on le pretend, elle sera capable de fausseté et de destruction, puisque les corps dont elle seroit composée sont susceptibles de tout changement, il faut donc conclure qu'on ne sait ce qu'on entend quand on prononce cet axiome, si ce n'est que l'existence de cet objet visible qu'on appelle tout & partie, & que la comparaison que nous faisons de la grandeur a la petitesse, & de la petitesse a la grandeur sera toujours obscure jusqu'a ce que nous comprenions la Nature des objets entre les quels se fait la comparaison, car peut etre ce que nous appelons grand est petit, & que ce que nous apelons petit est grand; ou qu'il n'est ni grand ni petit dans la Nature, selon le sentiment de ceux qui tiennent que les objets visibles ne / [116] / sont que des sensations de l'ame, on ne peut pas dire que la maison est plus grande que la porte, attendu que la maison & la porte ne sont que des sensations de l'Ame, & que les sensations ne sauroient etre plus etendues les unes que les autres, puisqu'elles ne sont que l'Ame même qui est indivisible, & toujours egale a elle meme.

Peu m'importe dira quelqu'un de connoitre l'essence des objets visibles, il suffit que je sois affecté de leur presence, & que je m'appercoive de leur inegalité aparante, pour etre convaincu de leur aparante grandeur.

Je n'en veux pas davantage, & cela suffit pour prouver que les hommes malgré leur avantage prétendu de leur société n'en savent pas plus que le reste des Animaux; un chat ne s'aviserait pas d'entrer dans une maison par le trou d'une serrure, la chatière paroissant plus favorable à son dessein, il en use sans connoître pourtant le fond de ces objets différens grands en apparence; un homme entre dans son gîte par la porte sans jamais s'aviser de passer par la chatière, la porte lui paroissant plus grande, il en use aiant le même discernement que le chat, & étant dans la même ignorance du fond. / [117] /

Les hommes géomètres & mathématiciens ne savent pas même d'avanatge que le chat, ils ont beau tracer des figures, des cercles, & des lignes, fouiller dans la science des équations & des problèmes, tout bien approfondi ils ne savent comment ils agissent ni comment ils sont conduits dans toutes leurs opérations. Les productions qui partent de leur cerveau souffrent des difficultés insurmontables par les réflexions que nous venons de faire.

On dira que les mathématiciens produisent des effets infaillibles, que tous les ouvrages des métiers, & de toute sorte de machines sont de leur ressort, cela est vrai, mais j'en dis autant des autres animaux, leurs ouvrages sont dans une justesse, & une proportion achevée & supposent dans leur auteur une géométrie exacte & parfaite, le moindre animal est aussi bon géomètre que le plus habile homme, cependant cette science est pour les uns & les autres un abîme de misères : on raisonne sans se connoître, sans connoître le sujet sur lequel on travaille, ni la manière avec laquelle tout cela se fait, nous sommes une énigme à nous mêmes sensible, vivante & incompréhensible; aveuglement sans pareil ! qui auroit cru trouver tant d'obscurité dans des axiomes qui reglent les plus sublimes connoissances des hommes ? il faut voir encore si ces ténèbres nous suivront dans l'examen de quelque autre vérité prétendue. / [118] /

Deux fois deux font quatre; cette vérité souffre-t-elle quelque contestation ? ne doit-on pas regarder pour vrai ce dont tous les hommes conviennent, & qui sont ces hommes qui douteront jamais d'une pareille proposition ? ces hommes sont ceux qui sont plus accoutumés à penser qu'à parler machinalement; ceux-là en doutent disant que le raisonnement n'est qu'un assemblage & enchaînement des noms, par ce mot est, dou il s'en suit que par le raisonnement on ne peut rien conclure touchant la Nature des choses, mais seulement touchant leur appellation, c'est à dire que nous voyons seulement si nous assemblons les noms des choses selon les conventions que nous avons faites à notre fantaisie, touchant leur signification apparente : par exemple deux fois deux font quatre, rien n'est plus obscur que cette proposition; tâchons d'anatomiser cette vérité prétendue, & nous serons surpris de ne trouver rien de ce qu'on pense : deux fois deux font quatre, dit-on : ce mot quatre n'est qu'un synonyme qui veut dire deux fois deux, desorte que quand on dit que 2 fois 2 font 4 c'est demême que si l'on disoit que 2 fois 2 font 2 fois 2, & l'on veut assurer par là que l'unité est répétée tant de fois un, un, un, un, car il faut faire attention que les nombres ne sont qu'une unité répétée plusieurs fois, / [119] / Ainsi les hommes sont convenus de se servir de ce seul mot quatre au lieu de ceux-ci un, un, un, un, soit pour faciliter & abréger la prononciation, soit pour aider à la faiblesse de leur mémoire. quand on dit donc que 2 fois 2 font 4 c'est comme si l'on répétoit ces mots un, un, un, un, c'est affirmer un certain nombre de fois qu'une unité subsiste, & quest ce que l'unité c'est l'objet même qui est, dont il s'agit, ou qui est en question, & dont la nature nous est dans le fond entièrement inconnue, ou peut être enfin

que cette unité n'est que Dieu lui même parce qu'il est seul veritablement un, c'est l'unité par excellence; l'on manifeste ici sans y penser l'existence d'un Dieu, il est un, un, un, un repeté a l'infini, ce n'est jamais que le même un, 2 fois 2 font 4 cest dire Dieu est, dieu est, dieu est, mais qu'est ce que Dieu ? c'est ce que je ne sai pas.

Voila l'anatomie de cette proposition reduite a un point incomprehensible, tout cela nous doit faire sentir la profondeur infinie des choses, & la bassesse infinie de notre Nature : nous ne sommes que de simples roseaux qui rampons sur la surface des etres, Nous nous brisons si nous voulons nous enfoncer dans la Nature, le parti le plus sage est de demeurer sur la superficie, c'est le sort qui nous est destiné & tout notre /[120]/ bonheur consiste a savoir nous y contenir.

Il paroît evident par l'examen de toutes ces propositions que le raisonnement des hommes n'est qu'un assemblage de noms formés a leur fantesie, & qui ne signifie dans le fond rien de clair puisque les noms otés il ne reste rien; hors si les axiomes & la science des nombres qui passe pour la plus evidente enferme tant d'obscurités, que doit on penser des autres connoissances arbitraires si souvent disputées & contredites parmi eux [?] il me semble que cette reflexion doit bien rabatre de la presumption ridicule des hommes; voila ou sont reduites toutes leurs sciences, & leur raison, ce nest qu'une espece de fumée qui plait a la vuë, qu'un son qui chatoüille en passant l'oüi, & qui se dissipent l'un & l'autre au moindre atouchement, ce n'est qu'un artifice qu'un jeu de mots que notre machine a coutume de faire en presence de quelque objet, ou de quelque idée pour reveiller dans nos semblables ces mêmes idées incomprehensibles que nous avons, ou pour avoir le plaisir de les renouveler dans nous même, & ce jeu cet artifice se demontrent des qu'on les touche au dedans ou qu'on les veut approfondir serieusement.

La Nature des objets visibles, & des idées est inconue /[121]/ aux hommes; qu'ont ils donc plus que les animaux ? ils n'ont qu'un langage un embarras de noms qui ne servent qu'a fatiguer leur memoire, & a les repaitre toute leur vie de mille phantomes, mais par mon propre raisonnement ne prouvai je pas le contraire de ce que j'avance ? ou je sai ce que je dis ou non, si c'est le premier j'ai donc une science, & pour lors je me contredis, & si je ne sai ce que je dis pourquoi me melai je de raisonner [?]

J'ai bien quelque connoissance de ce que je dis car je n'aime a suivre ni la superstition qui croit tout, ni le pirronisme qui ne croit rien, croire tout est au dessus de la raison, & ne croire rien est au dessous; la superstition rend un homme fou, & le Pirronisme en fait un furieux, je cherche un juste milieu.

Je sens que je suis, je sai que j'existe, mais ce n'est que par sentiment, & c'est ce qui prouve que cette sorte de connoissance n'est pas veritablement une science; toute science selon les hommes est fondée sur des principes evidens, ma connoissance n'est point apuiée sur de pareils principes qui nous sont inconnus, elle les exclut tous & me fait dire que je ne sai qu'une chose, qui est que je ne sai rien de tout ce qui concern,e la Nature de ce monde, cette science n'est donc point une veritable science, ce n'est qu'un aveu de mon ignorance universelle, une perception que j'ai de /[122]/ l'aveuglement des hommes, je sens interieurement que je ne vois rien de clair, ce sentiment ne fut jamais une science puisque j'en ignore entierement la Nature, je suis seulement affecté de sa presence voila tout.

Un aveugle de naissance avoüe qu'il ne voit rien de clair, son aveu n'est pas une science, & surtout de la façon que l'entendent les hommes, il n'est point fondé sur des principes evidens, il sent qu'il ne voit rien, il ignore même ce que c'est que voir, il est frappé continuellement de ce sentiment tenebreux dont la Nature lui est aussi inconuë : tous les hommes sont comme cet aveugle, & tout ce qu'ils ont par dessus lui c'est un sens qui ne sert qu'a leur faciliter l'usage des objets sensibles, & qui les laisse dans le même aveuglement sur la connoissance de leur Nature : ils sentent assés dans le fond du cœur un certain vuide qui les efraïeroit s'ils y faisoient attention, mais ils n'osent faire cette epreuve, ils trouvent qu'il est plus aisé de s'etourdir la dessus, & de suivre le torrent des prejugués qu'une mauvaise education leur a formé des l'enfance, de la nait une secrete vanité par la quelle ils sont portés a croire qu'ils ont des connoissances fondées sur des principes evidens, & raisonnables, dans la vuë / [123] / de se distinguer par la des autres animaux, de se croire plus nobles qu'eux & dignes d'une destinée superieure a la leur qu'ils croient mortelle; cependant nous venons de voir que toutes leurs pretendus connoissances ne consistent qu'en des mots, puisque les mots otés il ne reste rien de leur science, mon raisonnement n'est aussi qu'un assemblage des noms comme celui des hommes, incapable de rien apprendre touchant la Nature des choses, il n'est seulement propre qu'a nous faire apercevoir notre ignorance & nos erreurs, c'est tout ce que je pretens.

Un exemple encore achevera d'eclaircir parfaitement la chose, c'est a dire qu'on ne sait rien d'evident touchant notre Nature, & celle de cet univers, l'homme n'a qu'a se depouïller un moment de son langage, & jeter les yeux au ciel en plein midi, il voit le soleil, cet astre lui paroît eclatant & de figure ronde, placé au milieu d'un grand espace bleu, il voit cet objet sans prononcer aucun mot, je le suppose muet, un animal est a son coté apliqué a la même vuë, cet objet lui paroît dans la même situation, la vision est egale de part & d'autre, jusques la chien en sait autant que son maitre, celui ci vient a prononcer quelques mots sur le soleil parce que la machine est montée a cet usage, l'autre garde le silence, c'est donc une bete / [124] / destituée d'esprit & de raison : que sait de plus l'homme pour rabesser tant son chien ? les parolles qu'il vient de prononcer a la vue du soleil lui ont elles appris quelque chose de nouveau, voit il par la quelque nouveauté dans le soleil ? point du tout la vision est toujours egale de part & d'autre, c'est qu'il a l'embarras de prononcer des mots, & c'est par ce defect qu'il pretend s'elever dans la contemplation du soleil; il y a quelque chose de plus ajoute l'homme; je reflechis sur l'objet sur sa Nature, sur sa grandeur, & sur son mouvement, aulieu que les animaux n'ont tout au plus que la vision.

Voions quelles sont ces sublimes reflexions, dira t-il que ce soleil est de metal fondu, ou de matiere subtile, ou quelque espece de feu particulier; le voila bien avancé, ces mots qu'ils viennent de prononcer changent ils sa vision, la rendent ils plus lumineuse, n'est elle paqs toujours la même independamment de ces parolles [?] ces mots n'expliquent jamais la Nature du soleil, ils ne le representent point different de ce qu'il paroît aux animaux, il suppose des etres materiels dont il ne peut prouver l'existence, il a beau y reflechir, tout le fruit de ses reflexions n'aboutira qu'a battre l'air & les oreilles par ses parolles vuides de lumiere, ou a obscurcir son esprit par les salies d'une imagination prevenuë, et / [125] / aguerrie à la dispute : il a beau dire que le diametre de la terre est presque quadruplé de celui de la lune, que la moindre distance de la lune a la terre est d'environ vingt trois diametres de la terre, & que sa plus grande est de trente deux; que la moindre distance de la lune a la terre est presque la quatrecentieme partie

de la moindre distance du soleil à la terre; que le diametre du soleil est cent fois plus grand que celui de notre globe; que la terre demeure un an a faire sa revolution autour du soleil, ou que le soleil est un jour a finir sa revolution autour de la terre, & ainsi de la lune & des autres planettes : de bonne foi que sait l'homme de tout cela, comment a t-il fait toutes ces decouvertes ? est ce par le secours de ses yeux & des autres sens [?] les facultés de l'ame ne nous aprenent rien la dessus; est ce a l'aide des lunettes & des telescopes, & d'ou savent ils que ces instrumens leur aprenent la veritable grandeur, & la juste distance des corps celestes, tandis que leurs sens ne disent rien la dessus, les lunettes dans le fond ne sont que des yeux fabriqués un peu differemment des notres, les yeux de quelque maniere qu'on les suppose sont absolument incapables de nous apprendre la nature, la grandeur, & la distance des objets, dailleurs l'homme est il /[126]/ bien sur qu'il y ait de la grandeur, de la petitesse, du mouvement dans l'univers, a t-il oublié que suivant la suposition de ceux qui nient l'existence des corps on ne peut pas dire qu'il y ait du mouvement & de la grandeur [?] desorte que toutes ces belles reflexions que les hommes font sur la nature des objets, bien loin de les elever au dessus des animaux ne servent qu'a les rabaisser davantage par l'illusion continuelle ou elles les tiennent, etrange fruit de leur societé ! il est vrai que les hommes ont le talent de predire les eclipses, pauvre & inutile talent, il ne faut pour cela qu'avoir des yeux & de la memoire, il suffit d'observer un certain nombre de jours qui passent d'une eclipse a l'autre, cette observation sert pour toutes les autres eclipses de même espece, & ne demandent que des yeux & de la memoire : voila pourtant un travail d'autant plus fou et extravagant que l'objet en est relevé; de quelle utilité est il aux hommes ? quel profit quelle lumiere apporte t-il ? il faut avouer qu'il y a une espece de fatalité affectée a leur prevoiance, ou elle leur tourne à mal, ou elle devient absolument inutile : les animaux ne s'attachent point a toutes ces inutilités, ils ne s'elevent point sur des tours pour planter leurs yeux au bout d'une machine, examiner les differens /[127]/ mouvemens des astres, peut etre savent ils mieux toutes ces choses par le moien de leur vue, aux quelles pourtant ils ne doivent pas faire grande attention parce qu'ils ont coutume de ne s'apliquer qu'a des choses necessaires; la plupart des animaux savent fort bien predire le bon & le mauvais tems, & profiter de ces predictions, leur prevoiance la dessus est infailible; cette astrologie est bien differente de celle des hommes qui ne savent tirer de leur cerveau que des reveries & des almanacs, toutes ces fameuses bibliothèques, ces ouvrages immenses, ces livres, ces ecrits ne sont que des pures imaginations; ce ne sont que des parolles vaines & vuides de tout sens, ou il ne parut jamais aucune veritable decouverte, ni aucune solide consolation.

L'algebre a beau se vanter de resoudre toute sorte de problemes, les mathematiciens de ne donner de toute part que des demonstrations; ces decouvertes ne consistent que dans des divisions & des rapports de figure qui suposent une etenduë materielle qu'on ne peut pas prouver, c'est un jeu de l'imagination qui semble plaire a la vuë acause d'un certain ordre aparent, cet ordre a certainement moins de solidité que la fumée & le vent, il s'evanouit & disparoit des qu'on quite le papier; c'est une curiosité imaginaire qui ne sert ni a perfectionner l'esprit ni a le rendre plus heureux, /[128]/ elle contribue même a le faire fortifier dans ses erreurs, et dans ses prejugués ou il se croit superieurs aux autres animaux, & capable de decouvrir les secrets de la Nature. il y a plus de gloire & de satisfaction de savoir jouir de cet univers comme font les animaux que de s'apliquer a en connoitre les ressorts, de savoir faire un bon usage des ouvrages macaniques, que d'en rechercher le principe; pourquoi cela; parce qu'il est impossible de jamais decouvrir les secrets de la Nature, et qu'il est au contraire naturel & même avantageux de nous apliquer a user de cette Nature avec discretion, & avec sagesse :

tous les animaux sont naturellement mathématiciens, leurs nécessités jointes à leurs petites lumières leur découvrent assez d'instrumens & de machines naturelles sans qu'ils aient besoin pour cela de passer une partie de leur vie dans des creuses spéculations : cependant mon dessein ici n'est pas de crier contre l'usage des sciences, on fait bien de s'y appliquer, mais on fait mal de les étudier avec présomption, & d'employer pour elles tout le tems de la vie : on ne doit les apprendre que pour en reconnoître la vanité, et pour voir l'état d'égarement & de bassesse où elles nous entretiennent, nous tirerions de là des conséquences très avantageuses qui nous mettroient dans un état de perfection / [129] / et de repos, & nous conduirai[en]t à cette béatitude dont les seuls animaux sont en possession, au lieu que les hommes passent toute leur vie dans des recherches vaines, confuses, et contradictoires; il ne faut pas croire que les mathématiques soient infaillibles, & beaucoup évidentes, elles souffrent dans le fond les mêmes difficultés que les trois axiomes que nous venons d'examiner ci dessus, elles en dépendent en partie, & sont beaucoup moins évidentes : que doit on penser de cette science qui tient le premier rang si ses principes sont sujets à tant de confusions [?] tout n'est que vanité dans le monde, & les prétendus savans sont tout ce qu'il y a de plus vain[s]; ils sont plus abondans en paroles que les autres hommes, ils ont dressé leur langue à ce jargon, & ils le destinent pour des choses où il devient inutile & même pernissieux, c'est en quoi paroît leur sottise et leur grossièreté; l'usage des paroles est une marque visible de la misère & des imperfections des hommes, en voici la raison, comme cette creature est plus sujet aux objets sensibles & qu'il se trouve par la stérilité de sa Nature dans une disette générale de toutes choses il a besoin de certains signes variables & nombreux pour exprimer ses nécessités qui sont en fort grand nombre; le mouvement des yeux ou du corps, ou un / [130] / simple cri ne lui suffiroit pas comme aux animaux, pour donner à connoître tout ce dont il ne peut se passer, il a besoin de trop de choses pour pouvoir les demander par un son de voix simple & presque uniforme, il faut des signes particuliers variables et sensibles pour désigner chaque chose dont il souhaite la possession; l'auteur de la nature ne pouvoit établir des signes plus propres & plus courts que celui des paroles dans la situation misérable où sont les hommes, mais ces creatures ont l'imprudence d'en faire souvent un usage fort contraire & d'employer ces signes dans les recherches des vérités qui concernent leur nature & celle de ce monde; je ne suis pas surpris s'ils n'y font aucune découverte, les paroles ne sont pas données pour découvrir la Nature des choses, mais seulement pour nous en procurer l'image, & la présence, & nous avertir des nécessités que nous en avons, cela paroît évident par la conduite des hommes, & par le succès de toutes les entreprises qu'ils forment pour avoir connoissance de toute chose, ou après un long raisonnement sur la nature du soleil, des cieux, des animaux, des plantes, & de tout autre objet, ils ne sont pas plus avancés que leur chien qui na extérieurement que l'usage de la vue, & d'un cri très uniforme.

L'étrange animal que l'homme, & qu'il est plein d'erreurs & de vanité ! c'est un aveugle orgueilleux, qui ne fait que tatonner dans un pays de ténèbres, il bronche à tous ses pas & malgré toutes ses recherches perpétuelles il ne veut point avouer son aveuglement, c'est justement ce desaveu qui le rend le plus malheureux & le plus sot des animaux.

Que l'on est à plaindre quand on laisse maîtriser son esprit par les passions & les préjugés d'autrui, on n'a ni assez de lumières, ni assez de force pour résister au torrent; la foule nous séduit, & nous rassure fausement, on se laisse aller au courant des opinions ordinaires, & pour comble de malheur on tombe enfin dans le

precipice en ajoutant a un aveuglement grossier la sotte presumption de n'etre point aveugle.

Voila enfin cette creature qui a une si haute idee de sa nature reduite a aller du pair pour ne pas dire pire, avec tous les animaux; ce Roi des betes est devenu egal a tous ses sujets, ce sçavant personnage n'est plus qu'au rang des betes, sa conduite, sa raison, ses actions, & ses connoissances m'en ont convaincu parfaitement, il n'est donc plus cet animal si parfait, ce chef d'œuvre de la Nature, & la Loi qui le donne pour tel depuis même sa prétenduë chute, n'est elle point une /^[132]/ fausse Loi qui favorise tant les hommes, n'est elle point leur ouvrage, n'auroient ils pas fait eux mêmes leur panegirique; cet eclaircissement est fait en partie & nous ne sommes pas loin de la decision; la Loi ment par rapport aux qualitez qu'elle suppose dans les hommes ou l'on ne voit aucune realité, ni aucun reste de leur ancienne & prétenduë grandeur, voyons si elle ne ment point dans l'idée quelle nous donne de Dieu, & de notre esprit; perdons un moment de vuë les animaux, & tout l'univers, rentrons en nous mêmes, tachons de deterrer ce principe inferieur [=interieur] qui nous fournit tant de reflexions differentes, & qui anime tous les animaux & toutes les plantes de la terre : si je le trouve il me sera facile par la connoissance que j'en aurai de juger de la preeminence des uns & des autres animaux, & s'il n'est pas possible de trouver cette idée confuse & ordinaire que la Loi nous donne de Dieu il faudra avoüer que les hommes n'ont plus aucune ressource pour pretendre a un rang superieur a celui des animaux, & que la Loi est une invention qui part immediatement de leur cerveau.

Fin de la Premiere Partie

* * * * *
* * *
*

REFLECTIONS
MORALES ET METAPHISIQUES
SUR LES RELIGIONS
ET SUR LES CONNOISSANCES
DE L'HOMME.

SECONDE PARTIE

Piscis hic non est omnium.
Hora[ce]

A LYON
M.DCC.XLII

Avertissement

On a déjà prevenu le lecteur dans la preface de la Premiere partie de cet ouvrage, que s'il paroissoit y avoir quelques contradictions, ce n'etoit que par une disette de termes à pouvoir rendre certaines pensées; il faut pour entrer dans les idées de l'auteur redoubler son attention a la lecture du 8e chapitre de cette seconde partie; il paroît contradictoire avec le 3e chapitre de la Liberté & il ne l'est point dans le fond.

Dans ce 8e chap. du Philosophe heureux, on expose plutôt les vertus qui caracterisent le philosophe honnête homme, qu'on ne pretend donner des maximes sures pour le devenir; tout homme un peu meditatif, sent qu'on ne peut le devenir, qu'autant que l'auteur de la Nature a mis en nous un germe propre à eclorre à la lecture de cet ouvrage; il est assés reconnu que les remonstrances les plus fortes & les preceptes les plus sages ne reforment pas les mechans, la severité des Loix en fait tout au plus des hypocrites; il suit de la que chacun n'agissant qu'en vertu des sentimens et des facultés que le Createur lui a donné[s], on ne peut faire ni mieux ni plus mal; desorte que celui qui aura l'heureuse disposition sera emporté a la lecture de cet ouvrage par un doux charme a la pratique des vertus & qu'un autre qui en sera privé, restera insensible; tous les deux accomplissent neanmoins les decrets du tout puissant et c'est ce que l'on a prouvé dans le 3e chap. de la Liberté, 2e partie.

* * * * *

Chapitre 1er

De l'Ame et de l'Existence d'un seul Dieu

Que suis je ? ce Moi qui pense qui raisonne quest il ? ne suis je qu'un etre simple ou un composé de plusieurs ? J'aperçois des parties aparantes, des membres qui ont chacub leur fonction particuliere, mais je ne m'aperçois pas que ces parties visibles pensent ou raisonnent, elles ne constituent donc point ce moi qui pense, elles sont donc quelque chose de different, puisque je puis retrancher quelque membre sans oter, & même sans diminuer la force de ce principe pensant.

J'appelle corps l'assemblage de ces membres aparants, je pourrais également l'appeler Blitri, le nom ne fait rien a la chose comme j'ai dit ailleurs, il n'en explique pas la Nature, et nous ne sommes remplis que de noms; comment donc pourrai je parvenir a la connoissance de mon etre ? N'importe il faut poursuivre j'en serai quite pour le nom.

Qu'est ce donc que je vois en tournant les yeux sur ma personne ? Ce que j'aperçois est cela même que je vois... voila une belle /[2]/ decouverte, & qui sans doute donneroit bien prise a la rallerie des hommes savans; quand j'avancerai comme eux que ce que je vois est un corps formé de matieres, un assemblage de plusieurs muscles, d'une infinité de nerfs, de tendons, de veines, & de plusieurs autres ressorts, dont la combinaison forme ma personne visible, cette definition ou cette description aboutiroit encore a bien peu de chose, je ne lache la que des mots, & les mots n'expliqueront jamais la nature des choses; ils m'avertissent seulement de leur presence, quand j'ai prononcé ces mots je ne suis pas plus avancé qu'un boucher qui prononce les parties d'un bœuf, ou qu'un Païsan qui sait les parties d'une charruë dont il ne connoit ni le sujet ni la Nature : je viens donc a ma premiere definition qui consiste a dire que ce que je vois, est ce que je vois, je ne saurai tenir un langage plus juste plus infaillible, & moins obscur.

Cet etre pensant qui parle par ma bouche, qui raisonne quest il enfin ? Je dis qu'il n'est point visible, c'est a dire qu'il n'est point ce que je vois, belle definition encore ! mais quand je dirai que c'est un etre indivisible, spirituel & immortel tel que la Loi nous le represente, tout cela je le dirai gratis. Je n'ai point d'idée de cet etre, il ne se presente nullement a moi, tout ce dont j'ai idée me paroît divisible & passager; je ne puis donc mieux parler /[3]/ en faveur de ce principe invisible qu'on appelle esprit que de dire qu'il est ce qu'il est, et qu'il n'est rien de tout ce que je vois en ma personne visible; je ne puis concevoir que les membres exterieurs forment l'etre pensant; peut etre consiste t-il dans l'ordre & l'arrangement de certaines parties du cerveau dont la destruction est toujours suivie de la mort, voila un grand prejudé en faveur du cerveau, mais comment concevoir que des fibres qu'un sang spiritueux, que tous ces etres visibles de quelque maniere qu'on les suppose rangés constituent ou deviennent eux mêmes cet etre pensant, je ne vois point de liaison entre eux & lui quelque effort que je fasse pour en trouver.

Je suis bien sur de l'existence de ce principe interieur, & de cet etre pensant, mais je ne puis le trouver ni le connoître, comment en juger donc ? je ne saurois le faire par sonnidée qui m'est inconue, il ne me reste donc que les effets qui me donnent moien de juger de cet etre pensant; ce jugement est deja prononcé il me paroît sans apel, la raison a été son juge & je ne vois point de tribunal parmi nous qui soit au dessus de la raison, puisqu'il n'est pas possible de connoître la Nature interieure de ce principe pensant, il en faut au moins chercher l'origine, & la destinée. /[4]/

Suis je eternel ou ai je commencé d'etre ? ma demande n'est pas claire; quest ce que l'eternité, quest ce que le commencement ? Je sens bien le commencement, mais je ne sens en aucune façon l'eternité, je puis dire ce qu'elle n'est pas, mais je ne puis dire ce qu'elle est, quelque explication que j'apporte je ne saurois répondre clairement a ma demande.

Je sai que je suis sorti du ventre de ma mere, et que sai je si je n'ai point quelque origine plus reculée que cela ? n'etois je pas en petit dans mon pere, & dans ma mere avant l'union de l'un & de l'autre ? Peut etre vivois je dans l'un des deux a ma façon, dans mon grand pere ou dans ma grande mere, ainsi successivement dans les uns et dans les autres jusqu'a l'infini; je parle par raport a mon corps aparent, & je fais cette conjecture pour montrer seulement l'incertitude ou nous sommes de notre origine : dailleurs mon etre exterieur que j'appelle corps, et qui paroît avoir pris l'essence dans ma mere, & etre descendu d'une suite incomprehensible de parens, & tous differens de ce moi qui pense; et qui sait si cet etre pensant n'a jamais commencé d'etre, ou s'il a passé dans une succession eternelle de demeures differentes; peut on decider sur ce qu'on ne sait pas encore positivement [?] il est certain que de la destruction du cerveau suit /[5]/ la ruine entiere de la machine; mais la machine cet etre visible n'est pas ce moi qui pense, dumoins selon qu'il me paroît, car je ne veus admettre pour sur que ce que je verrai clairement; que devient il donc ce principe de sentiment, de pensée de raisonnement que je sens en moi & qui doit sans doute exister encore dans tous les etres vivans; il est certain que ce principe pensant qui est dans les animaux est semblable, & ne subsiste plus par raport a moi apres la destruction de leur machine : il ni a entre eux & moi aucune societé; les sens de l'oüi de la vuë, de l'atouchement ne sont plus propres a former un commerce rciproque; cette espece d'absence ne doit pourtant pas nous porter a reconnoître ce principe aneanti, le neant est une chimere qu'on ne peut comprendre, c'est une illusion de croire les etres capables d'y tomber; que savons nous si cet etre pensant n'est point reuni a quelqu'autre substance, ou mis dans quelqu'autre vie passagere ou eternelle, ou toute societé est necessairement interdite avec nous, jusqu'ici je n'en sai rien, & l'on ne doit jamais decider sur ce qu'on ne sait pas avec evidence, c'est un principe qui nous éloignera surement de l'erreur si nous le suivons toujours exactement, & qui nous empechera de ne jamais sentir aucun reproche ni aucun retour d'inquietude sur /[6]/ l'emploi de notre tems, & l'usage de nos reflexions : ne desesperons pas encore de trouver ces decouvertes importantes, peut etre que nous rencontrerons dans la suite des moïens & des facilités propres a nous procurer cet eclaircissement; ma Nature, mon origine, ma destinée me sont egalement jusqu'a present inconus.

Je consulte la dessus la Loi elle dit que l'Ame tire son origine du Neant, & qu'elle est immortelle de sa Nature; Pitoïable Loi que tu es tenebreuse ! dans toutes les opinons que tu avances tu porte[s] partout un caractaire parfait des hommes, il n'y a

pas une ligne, il n'y a pas une expression qui ne soit marquée à leur coin, ce n'est jamais qu'ignorance, que tenebres, & que presumption : la Loi ne se met pas seulement en peine de prouver cette origine, & cette immortalité qu'elle attribue à nos Âmes, elle suppose ces prétendues vérités à l'exemple des fables & des romans, on ne voit dans elle ni lumière ni raison, ni preuve ni solidité, production ridicule des hommes, mauvais reste de leur ancienne & prétendue grandeur.

C'est là toute la découverte que je puis faire de ce principe intérieur dont les hommes prétendent tirer un si grand avantage; je ne vois pas qu'il y ait rien jusqu'ici qui justifie leur sottise [7] / presumption; qu'ils avouent donc une fois pour toute, leur bassesse & leur profonde ignorance & leur parfaite égalité avec la dernière même des brutes, autrement leur desaveu ne servira qu'à les rendre les plus vils & les plus méprisables des animaux par l'illusion malheureuse dont ils se repaissent avec la dernière opiniâtreté : la raison, les hommes, & la Loi ne m'ont rien appris de sur touchant mon origine, & ma destinée, je vois bien qu'il faut recourir à une autre substance pour avoir quelque éclaircissement de mes doutes; tâchons de trouver cet être de lumières, & de tourner à notre avantage l'ignorance même ou nous sommes.

Cette ignorance prouve manifestement que je ne me suis pas fait; si j'étais l'auteur de moi-même je verrois clairement ma Nature; la conviction ou je suis de ma faiblesse & de ma profonde ignorance me persuadent clairement que je ne suis pas l'auteur de mon être; que dis-je ? il faut être insensé pour être entré dans ce doute, car pour me produire il faudroit exister auparavant, & si j'étais alors je ne m'étais donc pas fait, il n'étoit pas même nécessaire de me produire, cette demande est ridicule & chimérique; cependant je me sens, je raisonne, je ne saurois sentir ni penser sans être, je [8] / pense donc je suis, & sans me mettre plus en peine de savoir ce que je suis, ce qui est impossible, il suffit que je sois convaincu de mon existence pour être obligé d'en rechercher l'auteur; je vois bien qu'il faut sortir de chez moi pour être en état de faire cette découverte.

Qui sera donc l'auteur de mon être, il me vient une pensée, n'est-ce point le hasard qui m'a formé ? La rencontre fortuite d'une infinité d'atomes ne peut-elle pas avoir rangé ces parties de telle façon qu'il en soit résulté un être tel que le mien, & dans les organes quelques parties subtilisées, & propres à produire toute sorte de pensées & de sentimens; mais je remarque que cette rencontre d'atomes devoit se faire une infinité de fois chaque instant de durée, puisque à chaque instant il naît une infinité de plantes et d'animaux, & comment les atomes peuvent-ils par leur rencontre former constamment tant d'espèces différentes d'êtres, sans être eux-mêmes quelque chose de supérieur à leur ouvrage; ils ont donc la force de se mouvoir en tout sens, & le discernement de se choisir des places convenables, si cela est chacun d'eux doit être encore indépendant, car la dépendance est la marque d'une subordination inférieure et [9] / aveugle; je remarque qu'ils n'ont point cette dépendance qui est le caractère d'un être infiniment supérieur & clairvoyant puisqu'ils dépendent les uns des autres dans la formation de toutes les substances. Ce défaut de dépendance que je remarque en eux me déçut les yeux, et me fait apercevoir qu'ils ne peuvent être l'auteur de mon être, ni avoir même la vertu de se mouvoir ni de faire aucun discernement, mon être extérieur n'est que l'assemblage de ces mêmes atomes, il reste encore à chercher l'auteur de cet être pensant, de cet assemblage, de cet arrangement, de cet ordre admirable qui paroît parmi les parties de cet être apparent; pour cela il faut recourir à quelque autre substance absolument indépendante, il y a longtemps que je la cherche, je ne fais que tâtonner

autour de tous ces atomes insensibles sans aucun succès, apparemment quelle n'est rien de tout cela, ni du hazard que nous venons de parler; car ce neant ou le hazard n'est pas capable d'agir, ou s'il est quelque chose, & qu'il forme tous les etres, c'est donc lui qui est cette substance independante que je cherche, ou s'il ne l'est pas c'est donc quelque'autre principe universel independantegalement incomprehensible, & infiniment au dessus de mes sens et de ma /[10]/ capacite, cet etre est necessaire puisque je ne me suis pas fait, & qu'il faut que quelqu'un m'aie fait; quoique je ne connoisse pas mon auteur je ne laisse pas d'etre parfaitement convaincu de son existence, si je ne puis pas dire ce qu'il est positivement je dirai au moins ce qu'il n'est pas. Cet etre sublime n'est pas dependant, s'il dependoit de quelque'autre substance superieure a lui ce seroit cette premiere substance que je cherche de qui tout depend & a qui nulle autre nest egale, ce caractere d'independance comprend celui d'unité, si deux Dieux pouvoient subsister ensemble pourquoi ne pourroit il pas arriver qu'il y en eut un nombre infini [?] en ce cas ils ne seroient plus superieurs & independans les uns des autres, il me paroît toujours que la superiorité l'independance & l'unité sont un seul & indivisible caractere essentiel au Maitre universel & souverain de toutes choses.

C'est donc cet etre que je regarde comme l'auteur de ma substance, & que j'appelle Dieu le maitre souverain de toutes les creatures : cet etre ne tient rien du hazard ni de l'aveuglement, l'ordre permanent & admirable qui regne dans cet univers & dans toutes ses parties ne sauroit etre l'effet du hazard, ni d'un etre inferieur & aveugle.

Grand Dieu sous quelle idée dois je vous envisager ? ce n'est pas sous la figure d'un homme; cet etre est borné dependant, aveugle, & vous n'etes rien de tout cela; ce n'est pas sous la figure des etres materiels, ils sont sans vie & sans connoissance, ils sont sujets au changement, aux vicissitudes, & vous etes immuable, vous vivez eternellement dans une parfaite connoissance de vos infinies perfections, je ne trouve aucune idée qui vous représente, Grand Dieu, si ce n'est celle de vos attributs, & si je connois vos attributs qui ne sont que vous même pourquoi ne vous connoitrai je point ? c'est qu'aparemment je ne connois pas même vos attributs.

Tous les hommes de la terre ont des loix differentes qu'il assurent mon dieu avoir reçu de vous même, ou par la voie de vos ambassadeurs, j'ai consulté ces animaux & ces loix sur mon origine & ma destinée, je n'ai rien appris de sur, & de consolant, j'ai cherché partout quelque substance pour m'eclaircir & je n'en trouve point si ce n'est vous mon Dieu, vous etes mon flambeau qui devez dissiper toutes mes tenebres, c'est dans la consideration de vos grandeurs que je trouverai un parfait eclaircissement de mes doutes; ou la Loi des hommes va servir de regle salutare, ou elle va tomber, & etre aneantie pour jamais dans mon esprit.

* * * * *

* * *

*

Chapitre 2e

Des Attributs Divins

Sagesse, Bonté, Justice, Puissance, etes vous les attributs de mon dieu ? La Sagesse est une vertu qui fait pourvoir aux choses futures, & suivant l'immensité de votre vuë grand dieu, il n'est rien de futur rien de possible, tout est reellement, cette Sagesse est donc un nom vain et inutile.

La Bonté est une vertu qui invite a faire du bien, & quel bien pouvez vous faire mon dieu, vous qui etes l'unique & le souverain bien; hors de vous pouvons nous jouir d'aucun bien pur & immuable, vous ne pouvez pas vous donner en possession a vos creatures, elles sont trop bornées pour vous contenir, vous seul vous jouissez de vous même parce qu'il n'est que vous qui puissiez vous comprendre.

La Justice est une qualité qui fait rendre a chacun son propre bien; & vous Seigneur que devez vous a vos creatures ? cette qualité aparente ne vous convient pas, elle ne regarde que la société des hommes.

La Puissance est une qualité de pouvoir produire des effets, des merveilles, & de tirer du neant toute sorte de creatures; qu'elle merveille pouvez vous produire grand Dieu, quel etre pouvez vous creer qui ne soit / [13]/ deja present devant vous [?] vous ne pouvez rien faire parce que vous faites actuellement tout; la puissance suppose un avenir, & suivant l'infinité de votre vision il n'en est point; la Prudence, la temperance, la Force & l'intelligence ne portent elles pas mieux le car[ac]tere des attributs divins ? La Prudence consiste dans le choix des biens, et des maux; quel besoin avez vous mon dieu de ce discernement ? vous etes votre propre bien, & vous etes incapable de tout mal supposé qu'il y en aie.

La temperance contribue a nous moderer dans les fatigues & dans la volupté, & vous n'avez point de peine a souffrir et de passion a combattre.

La Force nous rend capables de supporter les maux, & de surmonter les obstacles qui nous peuvent nuire, & vous n'etes susceptible seigneur ni de douleur ni de travail, vous n'etes exposé a aucun peril, nous ne connoissons point quelle est votre force. L'intelligence sert a decouvrir ce qui est inconnu par ce qui est connu, & a nous conduire par le moyen de cette decouverte d'une maniere qui nous soit avantageuse; pour vous seigneur il ne vous est rien d'inconnu, & votre conduite n'est sujete a aucun changement; a quoi bon cette intelligence [?]

Force, intelligence, justice, Bonté, Prudence, temperance, Puissance, Sagesse, tous ces termes ne signifient rien en Dieu que des qualités imaginaires. / [14]/

Peut etre ne connoit on qu'un seul attribut de dieu; n'est ce pas l'infinité qui fait son principal caractere ? & puis je connoitre un attribut sans les connoitre tous; puis je dire même qu'il y en ait plusieurs ou un seul ? peut etre n'en est il point, & ne

sai je ce que j'entens par attribut. L'infini est ce qui n'a point de bornes, & d'ou vient que je refuse des limites a l'infini, si ce n'est parce que je ne puis le comprendre [?] un champ me paroît borné, c'est que je le comprends, j'embrasse son étenduë par la force de mon imagination, ce n'est que l'impossibilité ou nous sommes de comprendre Dieu qui nous porte a lui refuser des bornes, c'est a dire a le croire infini. Dieu n'a point de bornes c'est a dire je ne le comprends pas, si je le comprenois tout a coup il cesseroit d'etre infini, dieu ne paroît donc infini que parce que je ne le comprends pas puisque l'incompréhensibilité precede cette d[en]omination d'infini.

L'on n'a point d'idée positive de Dieu, et l'on ne peut raisonner a fond que suivant l'idée qu'il a Lui seul de son essence; cette idée parfaite nous est entierement inconnuë, & c'est cette ignorance qui nous le fait appeler infini; l'infinité n'est pas proprement un attribut de Dieu, cest un terme negatif qui veut dire un etre sans borne, je ne puis pas / [15] / savoir positivement ce que Dieu est, je puis dire seulement ce qu'il n'est pas; qu'il n'est point cet objet visible & particulier que je comprends dans l'étenduë de mon imagination, des que je l'exclue de ce nombre je l'appelle pour lors infini, ou non fini, ou incompréhensible, pour le distinguer des objets finis ou compréhensibles; l'infini ou ce qui n'a point de fin est donc ce qu'on ne peut comprendre dans l'étenduë de l'imagination, car encore un coup je ne puis raisonner de Dieu que sur des idées negatives, c'est ce qui m'empêche de savoir ce qu'il est positivement; Dieu n'est point seulement un certain etre, le soleil, cette planete, une montagne, un homme, ces astres, & leurs semblables, je les comprends, je les contiens dans l'étenduë de mon imagination, ou du moins je crois de les comprendre, car dans le fond je ne sais pas trop bien ce que c'est qu'imagination; le contenant en quelque façon est plus grand que le contenu, en ce sens je suis plus grand que tous ces etres visibles s'il est vrai que je les contienne, & c'est toujours en ce sens que j'entens les comprendre.

Je sens interieurement par les propres foiblesses que je suis infiniment moins que Dieu, cela me porte a dire qu'il n'est precisement aucun de ces objets sensibles, & comme tous / [16] / les objets visibles sont finis avec ce que je les comprends, il s'en suit que Dieu est infini en ce que je ne le comprends pas, ce mot d'infini n'est qu'une denomination extérieure & negative, qui signifie seulement que Dieu n'est aucun de ces etres finis bornés & compréhensibles : l'infini étant donc ce qu'on ne peut comprendre, il paroît visiblement Grand dieu que vous n'etes pas infini, vous vous comprenez entierement, rien de vous n'échape a vous même, vous vous voyez dans toute la plenitude de vos grandeurs, & de vos perfections; votre infinité ou incompréhensibilité n'est envisagée que par vos creatures, vous n'etes infini que par raport a nous, & par cette raison les creatures sont en quelque façon infinies a elles memes, elles ne peuvent se comprendre se représenter a elles memes ce principe interieur de pensées & de sentimens, mais je ne suis pas infini a vous même, vous me connoissez parfaitement, vous savez ma Nature, mon origine, & ma destinée.

Tous ces attributs que je califiois divins ne vous conviennent donc pas Grand dieu ! ce ne sont que des imaginations des hommes : etre incompréhensible quand dessillerez vous les yeux de votre creature ? quand dissiperez vous cette foule de tenebres qui nous environnent de toute part. J'entrevois ce semble une legere lumiere qui / [17] / m'assure interieurement de trois choses de mon existence; de celle de Dieu & de ma parfaite dependance, sans savoir pourtant ce que je suis, ce que c'est que Dieu, et en quoi consiste ma dependance : cette lumiere m'apprend encore que puisque vous etes seul mon Dieu, tout doit vous etre reellement present et parfaitement connu; s'il etoit

quelque être qui put échapper à votre présence, ou à votre connaissance, sans doute qu'il seroit indépendant de vous, alors il pourroit subsister par lui même ou par quelque substance supérieure à vous, l'un des deux seroit un Dieu nécessairement, & cette lumière qui m'éclaire toujours m'apprend qu'il ne peut y avoir plusieurs Dieux; vous êtes certainement seul & par cette raison rien de tout ce qui existe ne peut vous échapper, & comment vous échapperoit il tout ne subsiste que par vous même ? vous voyez également passer le futur & le présent, tout subsiste en présence de votre infinie majesté, vous voyez toutes nos pensées, nos desirs, nos sentimens, nos actions, toute l'étendue de notre être vous est présente, & nous ne la voyons qu'en partie; je me suis vu jeune; dans cette jeunesse j'ai senti mille accidens; j'ai été adolescent, dans cette adolescence j'ai vu arriver divers evenemens qui m'ont été / [18] / fort sensibles, enfin je suis homme fait, dans cette virilité j'ai des pensées, des sentimens, des desirs, des momens agréables & douloureux, tout cela successivement, & tout cela cependant fait moi même, je suis moi même tous ces différens états, d'où vient donc que je ne vois pas tout à la fois [?] c'est que si cela étoit l'avenir disparaîtroit à mes yeux, toutes les choses qui me regardent me seroient présentes, & je serois en cela égal à Dieu, il est de ma Nature d'être nécessairement borné de ne me voir qu'en partie & successivement.

Vous me voyez sujet au changement mon Dieu, vous me voyez lisant actuellement, devant avoir une telle pensée, devant m'apercevoir un tel sentiment, devant faire une telle action, ou ayant fait tout cela; n'est ce pas là une espèce de futur & de passé pour vous ? Oüi sans doute mais le défaut de ce futur & de ce passé ne regarde que moi, il ne tombe que sur moi seul, & toute la perfection en retombe sur vous; puisque tout ce dont je me suis aperçu ou que je dois apercevoir est réellement connu et présent à vous, il implique que vous me voyiez autrement, car si vous me voyiez moi voyant toutes choses, vous me verriez égal à vous, c'est cette espèce de futur qui manifeste la bassesse de la creature, & l'unité de ce Dieu parfait. / [19] /

L'avenir vous est absolument présent, & tout ce qui vous est présent doit être nécessairement distinct de vous; car si les choses futures que vous voyez en votre immensité n'étoient pas distinctes de vous, vous seriez nécessairement sujet au futur : présent je suis distinct de vous, si vous ne m'avez pas vu tel de toute éternité, vous deviez donc me voir tel puisque vous me voyez ainsi maintenant, vous étiez donc sujet à ce futur, & à des infinités de futurs : de la que de défauts que de contrariétés dans votre ouvrage ! mais cette lumière ce flambeau qui m'éclaire toujours me convainc intérieurement que cela ne peut pas être, que tout vous est réellement présent de toute éternité & que vous ne voyez pas seulement les êtres en vous même comme modèle ou archétype de toute[s] choses mais encore en eux même[s] & en leur propre substance : cette manière de voir par idée seulement que les hommes vous attribuent ne convient qu'à eux mêmes; ces animaux ont besoin d'une imagination pour se représenter l'image des choses dont ils ne peuvent retenir la réalité, mais vous grand dieu vous vous passez de pareils secours, parce que la réalité des choses vous est toujours présente, & que vous les voyez en elles mêmes et dans toute l'étendue de leur perfection : la supposition qu'on fait des êtres possibles, & dont l'existence vous est invisible, / [20] / porte coup à la divinité, & rend la vision d'un Dieu susceptible de toute sorte d'imperfections : d'où savez vous grand dieu que votre idée est conforme aux objets qu'on suppose dans le néant, comment rendrez vous des choses dont l'existence vous est cachée conformes à votre idée [?] il y a là un fond d'obscurité & contradiction qui revolte le bon sens, & la pure raison : votre idée ne souffre t'elle point quelque augmentation à la création de l'objet, ou quelque diminution à l'aneantissement d'un être, votre vision ne devient elle

pas plus lumineuse dans ce premier cas, & plus obscur dans le second ? La presence réelle des objets touche plus, frappe davantage que l'idée que l'on en a, & si votre vision est sujette a voir les objets reels, & a les perdre de vuë, elle doit etre susceptible de tout changement; mais ce ridicule disparoit des que nous suposons vôtre vision immuable a tous les objets dans une existence éternelle; il ne doit pas vous etre plus difficile de connoître l'éternité des objets que l'éternité de votre Nature, ils subsistent depuis que vous etes, ils sont pour ainsi dire éternels avec vous, parce que vous etes toujours egal a vous même, & que votre vision est éternellement immuable : tout doit encore subsister éternellement, pouvez vous aneantir ce que vous voiez, pouvez vous diminuer l'immensité de votre vuë, en un mot pouvez vous / [21] / cesser de voir reellement ce que vous voiez ? L'aneantissement suppose une diminution de votre vue, suppose un futur, un passé reel, & il n'arrive rien de tel en votre presence mon dieu, l'objet de votre vuë ne peut donc perir; je suis parfaitement convaincu de la durée éternelle des etres, parce qu'elle est fondée sur l'immuabilité des la vision divine; c'est en vous encore Grand Dieu que vous devez voir toutes choses; est il quelque part ou vous ne soiez, votre immensité n'embrasse t'elle pas tous les etres, & ce que vous voiez doit etre different de vous; si en vous voiant vous ne voiez que vous même, ou une portion de votre divinité, nous ne serions donc qu'une meme chose avec vous, je sens invinciblement le contraire par les sentiments variables des plaisirs & des douleurs que je sens quelque fois, & qui vous rendroient malheureux si vous y etiez sujet.

Que pouvez vous voir qui soit different de vous si cen'est votre ouvrage ? N'est ce point ce monde visible ? ne suis je pas moi même votre ouvrage ? votre ouvrage est donc immortel, il ne sauroit echaper a votre vuë qui est immuable, il est aussi éternel, je ne saurois donc tomber dans le neant : ce moi qui pense qui raisonne vous est éternellement visible, il vous est parfaitement connu, dou vient qu'il ne se connoit pas lui même, & qu'il n'a aucune / [22] / idée de son éternité ? est ce de la Nature de l'ouvrage de ne pas se connoître [?] je sai bien qu'une horloge ne se connoit pas, et que si elle pouvoit parvenir a cette connoissance, elle seroit en cela egal a son ouvrier, parce qu'elle auroit un même principe de raisonnement; est ce par cette raison mon Dieu que vous nous cachez a nous même, vous ne sauriez nous decouvrir la Nature de notre etre sans nous manifester en même tems les ressorts de votre puissance, & ne saurions nous voir les secrets de votre sagesse sans y participer, ou sans aller de pair avec vous [?] Je sai que la capacité de l'ouvrier surpasse infiniment celle de l'ouvrage, & que pour faire un ouvrage sensible & raisonnable, il fait la capacité infinie de l'ouvrier, la creature ne peut se connoître sans avoir l'etenduë de cette capacité qui l'a formé, sans avoir ce principe universel, cette voie cachée qui forme et qui unit tant de prodiges, la creature ne peut atteindre a cette hauteur, elle ne peut donc absolument se connoître. Ce defaut de connoissance nous cache l'idée de notre éternité; comment me pourroi je me voir éternel attendu que je ne me connois pas moi même, & qu'il est de ma Nature de ne me voir que successivement, ce n'est pas par mes / [23] / pensées & mes sentimens successifs que je juge de mon éternité, c'est par l'immuabilité de la vision divine, en prsence de laquelle toute la propriété des objets demeure dévoilée & immuable, & dont les creatures ne s'aperçoivent que successivement acause des bornes étroites de leur capacité, desorte que notre éternité ne consiste que dans une revolution continuelle de vies differentes dont nous perdons le souvenir par la perte de notre machine, et par la succession d'une nouvelle ou nous commencons une autre vie, ainsi nous volons pour ainsi dire de monde en monde et nous nageons éternellement dans l'immensité divine.

Ne m'est il pas permis de vous demander mon Dieu dou vient que je me trouve dans un monde sujet a tant de miseres ? Je me vois enchainé a mille objets qui m'environnent, & dont je suis également dependant. Les injures des saisons, les maladies, & toute sorte de douleurs trouvent un accès libre en ma personne; tantôt une santé vigoureuse m'anime, & tantôt je succombe qous le fais d'une maladie acablante; aujourd'hui une inclination me porte vers un objet, demain un penchant tout contraire m'en detourne, je sens en moi des contrarietés perpetuelles; D'ou vient cette vicissitude de biens & de maux, cette varieté prodigieuse de sentimens, & de desirs ? Puisque je vous fais /[24]/ raisonnablement cette demande, sai je ce que je veus quand je vous interroge de la sorte ? Non sans doute une pareille demande ne provient que d'un reste de prejugués; je ne fais pas attention que cet eclaircissement devroit etre precedé de la connoissance de mon etre, & que comme je ne puis atteindre a celle ci, il s'en suit que je ne saurois trouver l'explication de ma demande : il faut savoir que la même cause qui nous met en ce monde, & qui distingue les hommes dans la possession des biens terrestres, les distingue aussi par la qualité de leur esprit, en rendant les uns plus heureux que les autres, ou par l'abondance des biens, ou par la noblesse de leur genie; cette cause est pour nous un mistere impenetrable, c'est la Providence divine, il y a des choses dans la Nature dont les unes sont infiniment superieures a notre capacité, & les autres lui sont proportionnées; toute notre aplication doit consister a faire un juste discernement de ces objets, & de ne nous apliquer qu'a la connoissance de ceux qui sont a la porté de notre entendement, c'est le moien de ne pas perdre son tems, & de retirer quelque fruit de ses reflexions.

La connoissance de nous mêmes & de Dieu est au dessus de nos forces, & l'explication de ma demande depend de ces connoissances, nous devons donc renoncer a cette /[25] explication, & a l'acquisition parfaite de toutes ces connoissances : cependant je suis parfaitement sur de l'existence d'un Dieu dont je ne puis connoitre a fond la Nature, comment donc parlerai je de lui, sera ce sur des idées communes, & conformes a celles que j'ai des idées sensibles, & des animaux; je me garderai bien de former de Dieu une idée sur de pareils modeles de foiblesse & d'imperfection.

L'homme nait & meurt, Dieu est incapable de naissance et de mort, l'homme est susceptible de passions, Dieu ne l'est point [,] l'homme est capable de justice & d'injustice, Dieu n'est ni juste ni injuste, l'homme a la foiblesse d'etre souvent contredit, & de ne pouvoir agir que par le secours d'autrui, Dieu est incapable de trouver de l'oposition contre sa volonté, & de ne pas agir immediatement par lui meme; mais je raisonnerai toujours ainsi de la divinité sur des idées negatives, & diametralement opposées a celles des creatures dont la Nature me paroît si basse, & si vile qu'il y a certainement de la folie & de l'extravagance de reconnoitre en elle quelque chose qui convienne a Dieu; c'est cette conduite que j'ai observé & que j'observerai dans la suite de cet ouvrage; c'est cette conduite qui m'a fourni de Dieu une idée si sublime, & si digne de son infinie Majesté. /[26]/

* * * * *
* * *
*

Chapitre 3e

De la Liberté

Les hommes veritablement meditatifs, & revenus de leurs erreurs, & de leurs prevntions ne se forment point de vous mon Dieu une idée contraire a cellke que je viens de me représenter, ils ne disent pas qu'il faut vous accommoder a la foiblesse de leur Nature, ils soutiennent au contraire qu'il faut penser de vous tout differemment des animaux, & qu'il faut accpmmoder leur bassesse à la sublimité de votre idée, ils n'ont point la lacheté de vous faire descendre en terre pour vous confondre parmi les creatures que leur orgeüil divinise, ils reconnoissent d'abord leur foiblesse, cest de ce point de vuë qu'ils prennent hardiment l'essort, & tachent pour ainsi dire de monter jusqu'a vous, pour envisager plus tranquillement l'idée sublime de vôtre Majesté, & juger de leurs infirmités par la Vuë de vos grandeurs. Vous etes sans cesse & dans tous les siecles mon Dieu egaleement & infiniment parfait, l'on ne doit jamais vous /[27]/ regarder que sous cette idée, que sous l'idée la plus sublime & la plus parfaite qu'il est possible, et n'en tirer d'autres conclusions que celles qui ont une parfaite conformité avec cette idée. L'acte porte un caractaire de perfection infiniment plus grand que la puissance de prosuire l'acte, il s'en suit donc mon Dieu que vous agissez actuellement, l'on ne peut pas dire que vous avez agi, ou que vous agirez, ces manieres de parler humainement presuposent un commencement, & un futur réel, il n'est rien de tel devant vous, il n'est même ni tems ni mouvement, ni saison, ces varietés proviennent d'une succession de vuës differentes, vous n'avez mon Dieu qu'une vuë universelle, inmuable, infinie, nous ne voions que successivement un certain nombre de sensations, & vous les voiez toutes a la fois; la face de l'univers ne change jamais à vôtre présence, elle vous paroît toujours dans toute l'etenduë de ses perfections, & de ses propriétés, sa revolution aparente n'est que nous; vous ne pouvez donc rien faire mon Dieu; non certainement, car si vous aviez quelque chose à produire ce seroit en vous une marque d'imperfection, le passage du pouvoir a l'acte est plus noble que l'inefficacité de ce /[28]/ pouvoir, il y a plus de perfecvtion d'agir actuellement que de pouvoir agir, et comme l'on doit toujours vous regarder sous l'idée la plus parfaite il suit visiblement que vous agissez eternellement en votre immensité, il n'est donc rien à faire, un etre à faire ou futur vous est connu ou non, si vous le connoissez il existe des lors, car la vision precede en quelque façon, ou aumoins suppose l'objet, vous le faites actuellement, vous le soutenez il n'est donc pas à faire; si vous ne le connoissez pas d'ou pouvez vous tirer cette nouvelle connoissance ? vous etes donc plus éclairé qu'auparavant, cela ne peut pas se penser; il est donc vrai que vous ne pouvez plus rien faire seulement par raport à vous, mais à notre egar vous pouvez tout faire, vous pouvez nous manifester des mondes, des prodiges des merveilles sans nombre qui subsistent eternellement en vôtre présence.

Vous voiez donc toutes nos actions Mon Dieu, non pas dans le tems comme le pretendent certains faux savans entre les hommes, et seulement en vôtre idée, puisqu'il n'est aucun tems devant vous, & que vous n'avez besoin d'aucune imagination comme les animaux pour voir les objets, mais vous les voiez phisiquement en eux mêmes, & eternellement dans vôtre immensité; ils subsistent de toute éternité en vôtre presence, & distinctement /[29]/ de vous, si vous ne voiez nos actions & nos pensées

que dans vous même & dans le tems, vous ne les voïez donc pas exister separement, cette existence a part vous est donc future, visible, & successive, par la vous devenez sujet au changement, & a une infinité de défauts; car ce qui jette les hommes dans l'erreur c'est l'invisibilité & l'ignorance des choses futures, cette invisibilité quelle qu'elle soit ne vous convient pas, elle implique même, donc toutes nos actions & nos pensées vous sont également présentes, réellement & distinctement de vous; cela etant que deviendra notre pretendu libre arbitre ? ce pouvoir interieur capable de choix, & de discernement, nous voïons que nous pouvons nous determiner librement à faire une chose plutôt qu'une autre; ne dit on pas que nous avons une volonté capable d'agir, ou de ne pas agir, et quelle nous permet le choix en nous laissant dans l'indifference; l'experience ne nous paroît elle pas favorable la dessus ? illusion fausse experience ! Les hommes sont assés aveugles pour revetir de ce nom de liberté leurs preventions & leurs prejugués; votre volonté mon Dieu n'est elle pas toujours absoluë, positive & immuable ? il n'est donc en vous aucune indifference, elle suposeroit une ignorance grossiere comme elle la suppose dans les creatures; dailleurs la tolerance & la permission ne proviennent que de notre foiblesse, et marque dans un etre une grande imperfection; les Princes de la terre tolerent souvent des abus, c'est qu'ils ne sont pas assés puissans pour les detruire par eux mêmes sans craindre les suites; mais vous mon Dieu manquez vous de Puissance ? qui peut arreter la force de votre bras [?] vous etes l'unique force, l'unique lumiere, nulle creature ne peut agir sans vous; puis je douter mon Dieu que tous mes actes futurs ne soient ecrits sur la table de notre predestination, ils subsistent des lors que vous les voiez, & c'est de votre vuë qu'ils tirent toute leur existence; qui peut oter ces actes de devant votre vision ? Pouuroit on vous tromper ? il faut cependant que cela arrive suivant le sisteme des hommes sur la liberté, oubien il faut dire que nos actes futurs vous sont invisibles, cela n'est pas moins ridicule, mais encore est il bien vrai que la vision divine donne l'existence aux choses; il n'est rien de si certain & de si evident quoiqu'en disent certains hommes qui font profession de parler de la Divinité, & qui raportent l'exemple suivant pour prouver le contraire de ce que j'ai avancé : un arbre disent ils tombe a mesure que je le regarde, ma vuë n'est pas cause de sa chute disent ils, ainsi il en est de celle de Dieu; la chute de cet arbre arrive malgré ma vuë, parce qu'elle precede ma /[31]/ vision, & n'en depend point; mais je ne puis pas parler ainsi de la vision de Dieu; qui est l'etre qui est cet accident qui peut precéder la vision divine et en etre independant ? cet objet seroit sans doute un Dieu; la divinité ne voit pas les etres ni leurs manifestations parce qu'ils subsistent, si cela etoient ils devroient precéder sa vuë, mais ils ne subsistent que parcequ'elle les voit, il y a un rapoprt essentiel entre la vision d'un Dieu, & l'existence d'un objet, l'un ne peut pas exister sans l'autre, & je ne vois aucune liaison dependante entre ma vuë, & un accident, celui ci pouvant toujours arriver independamment de ma vision, cette comparaison est donc ridicule, et donne atteinte a la verité.

Ce qui nous porte a juger si favorablement de notre liberté aparante, c'est que nous ne sentons aucune violence dans l'accomplissement de nos pretenduës volontés, cela vient de ce que Dieu nous pousse par une voie si douce et si secrette qu'il nous est impossible de nous en appercevoir, nos chaines sont invisibles, c'est ce qui fait toute la douceur de notre esclavage; si nos actes futurs qui nous paroissent libres nous etoient représentés sur la table de la predestination divine avec cet enchainement /[32]/ de circonstances infaillibles qui les tient necessairement les unes aux autres, douterions nous alors de notre inpuissance; & ne serions nous pas forcés d'avouer que la liberté des hommes n'est qu'une pure ignorance de l'avenir, cependant nous ne les voïons pas tel est notre sort, & c'est faute de les voir que nous croions avoir la puissance de les faire; c'est

une erreur, tenons donc pour vu ce dont on ne peut douter sans reconnoître un Dieu aveugle; et croions de ne pouvoir faire autre chose que ce qui est déjà present devant Dieu : enfin il est constant que je suis votre ouvrage mon dieu, que vous avez formé en moi une infinité de passions qui m'agitent, & dont le mouvement fait toute ma vie; le reste de ce mouvement m'est inconnu, & il est devant vous, toutes mes inclinations vous sont reellement presentes, elles ne se developent en moi que les unes apres les autres; à chaque instant je ne fais que remplir ma destinée, c'est pour ainsi dire un developement de mon sort.

Il n'est pas possible que vôtre ouvrage se revolte contre vous mon Dieu, ou predroit il des forces ? est ce que vous fourniriez des armes contre vous même, & comment pourriez vous subsister dans cet etat de trouble & de confusion; la chute d'une maison trompe quelque fois la precaution d'un architecte, la revolte d'un / [33] / sujet surprend souvent la politique d'un Prince, & la capacité d'un Ministre, mais vous mon Dieu manquez vous de precaution & de puissance, ou pour mieux dire qu'avez vous besoin de pareils secours, toutes choses ne sont elles pas essentiellement dans votre dependance ? La volonté de l'ouvrage fut donc celle de l'ouvrier, c'est vous seul mon Dieu qui agissez en moi souverainement, tous les jours vous me tirez le rideau sur la vuë de cet univers, vous assoupissez mes sens, & vous me plongez dans un profond sommeil; le matin vous me decillez les yeux & vous me faites voir de brillantes décorations de ce monde visible ou inconnu à moi même; je me vois entouré d'une infinité d'objets encore plus inconnus, dont la presence forme en moi cette foule prodigieuse de pensées, de desirs, de sentimens si variables dans leur Nature, & leurs effets. C'est ainsi Mon Dieu que je pense de vous & de moi même, & c'est de la que je tire toute la felicité que je pretens en ce monde; la plus part des hommes pensent bien autrement, ces animaux aveugles & stupides pretendent avoir trouvé la cause de leur calamité, ils ont la presumption de croire qu'elle ne peut provenir que de leurs pechés, des offenses qu'ils ont commises contre vous; ils ont parmi eux une Loi / [33] / qui leur apprend cette fable ridicule, ils y ajoutent foi sans consulter leur raison, & l'idée qu'on doit avoir de vous; ils croient aveuglement, & ne font que repeter cette fable sans se mettre en peine de l'aprofondir; cet acquiescement est plus facile qu'une consideration profonde de ce fait historique, il est convenable a la paresse naturelle des hommes, & a leur ignorance grossiere & invincible.

De la Grand Dieu que de contradictions & de bisarreries ils vous attribuent ! comme ils ne sont pas accoutumés a mediter librement sur vos grandeurs ils n'en ont presque aucune connoissance; cela fait que se formant une idée de leur pretendue perfection ils vous regardent toujours sous cette idée, ils divinisent en quelque façon leurs propres idées en la prenant pour la vôtre, & ils humanisent la vôtre en la prenant pour la leur, & comme les perfections aparantes des hommes sont inseparables de leurs defauts, de la vient encore qu'ils sont asses aveugles pour vous attribuer leurs imperfections, ils vous font Sage, Bon, Juste, Puissant, mais comme ces qualités ne vous conviennent pas proprement, & quelles sont inseparables de leurs defauts ils ne peuvent s'empêcher de vous faire encore Colere, Bizarre, vindicatif, mechant; / [35] / vertus & defauts seulement propres aux hommes.

La Bisarrerie l'inconstance ou le repentir ne peuvent provenir que d'un aveuglement, & comment un Dieu aveugle pourroit il etablir & conserver un si bel ordre dans l'univers, & dans toutes les parties qui le composent; la colere, la vengeance, la mechanceté ne peuvent etre l'effet que d'une offense reçue, & qui est l'etre qui peut

offenser le tres haut ? qui peut trouver une puissance capable de resister à la volonté divine ? Envain dit on que l'offense retombe sur la creature; c'est donner dans une contradiction ridicule; peut on dans le fond contredire un Dieu reellement sans l'irriter, & qui peut l'irriter si ce n'est un autre Dieu dont l'existence est chimerique; ou bien il faut avoüer qu'on n'est nullement capable de l'offenser, & de le contredire; qui est l'etre encore quipourroit reparer une telle offense ? Suposons la possible; ce n'est pas vous mon Dieu; vous etes incapable de souffrance, car cette repâration doit se faire dit on par une victime sensible, & digne de l'etre offensé, ce ne peut pas etre une creature quelque parfaite que vous la fassiez, quelque union intime & hypostatique que vous aiez avec elle, ce n'est jamais qu'une creature et parconsequent /[36]/ d'un merite borné; il faut une victime d'un merite infini dit on pour reparer une offense infinie; & ou trouver ce merite grand dieu hors de vous ? il n'en est point, vous ne pouvez pas etre votre victime vous même; dailleurs votre offense est elle bien infinie ? vous n'etes susceptible a notre egard d'aucune passion, on ne vous a donc point reellement offensé ? cette pretenduë offense retombe sur les creatures, ce sont elles qui se sont offensées, cette offense est donc finie, un merite borné suffit donc pour la reparation, & parconsequent la punition doit etre limitée, chaque etre peut devenir son liberateur; quelle extravagance de penser que votre creature puisse vous offenser, vous contredire, ou reparer une telle offense.

Plus je considere le raisonnement des hommes plus je les vois passer d'erreurs en erreurs et s'enveloper d'un nuage impenetrable d'obscurités; cet etre pauvre & orgueilleux qui ne fait que voltiger dans l'immensité des Richesses divines se croit capable d'offenser la divinité, & croit encore que c'est elle qui lui en a communiqué la Puissance.

Les foiblesses infinies des hommes ne suffisent elles pas pour les faire entrer en soupçon sur l'exsietnce de leur pretenduë Liberté, ce doute seul ne devrait il leur faire prendre la noble resolution, d'aprofondir /[37]/ entierement la Nature de ce pretendu libre arbitre [?]

ils le font bien quelque fois Seigneur, mais ils s'y prennent mal; aulieu de sortir comme hors d'eux mêmes, & d'aller consulter uniquement l'idée sublime de votre divine majesté, ils rentrent au contraire en eux mêmes pour faire cet examen profond, et comme les hommes ne sont que tenebres ils ne sauroient trouver dans leur substance aucune lumiere qui soit capable de les eclairer, c'est pourquoi mon Dieu ils raisonnent si mal de vous, & vous revetissent de toutes leurs infirmités.

Cette idée m'apprend que tout passé tout avenir, tout possible est reellement & distinctement present a l'immensité de votre vuë, que toutes nos pensées, nos actions passées & futures, enfin que toutes les modifications de douleur & de plaisir, et les proprietés dont nous sommes capables subsistent reellement en votre presence, & que toute sorte de creatures, de mondes, d'univers de quelque maniere qu'on les imagine possible, et même infiniment au dela de notre imagination ont une existence aussi réelle que celle de ce monde visible.

L'existence d'un Dieu infiniment parfait & tel que je viens de le représenter retranche absolument l'existence de toute liberté, une creature libre est aussi difficile à concevoir et a /[38]/ faire qu'une chimere; je soutiens même que vous ne pouvez grand Dieu donner cette liberté a aucune creature tout puissant tout immense que vous etes, & que c'est acause de vos perfections immenses que vous ne pouvez la

communiquer, vous ne pouvez agir mon dieu contre vous même, & n'est ce pas vous faire agir de la sorte que de vous obliger a donner aux creatures un pouvoir capable de contredire votre volonté; que ce pouvoir est ridicule, & qu'il ressent l'esprit humain; & comment donneriez vous mon dieu ce que vous n'avez pas, ou ce que vous ne comprenez pas vous même ? ets vous libre dans vos actes, & pouvez vous vous déterminer plutôt en faveur d'un objet que d'un autre ? ce choix ce discernement suposeroit en vous un commencement, un futur, une fin de determination, suposeroit une ignorance de bien & du mal, la dertermination suppose toujours un passé, un futur, elle est toujours precedée d'un doute, & suivie d'un eclarcissement, ainsi mon Dieu vous etes incapable de determination, parce que vous etes incapable de doute, d'ignorance, & de tout changement, & que tous les arrêts de votre destinée sont eternels & irrevocables : quand vous aggissez c'est toujours tres parfaitement, & vous ne sauriez ni moins bien, ni agir /[39]/ faire, vous agissez donc necessairement; cette necessité d'agit m'anifeste en vous une lumiere parfaite, & infinie, de la vient l'immutabilité l'immensité de votre vision, & de votre souveraine feleicité, & de la enfin l'incompatibilité de la liberté humaine; ; n'avez vous pas mon Dieu une volonté permissive par laquelle vous permettez le peché dans la vuë de montrer notre foiblesse, & manifester votre gloire ? quelle gloire trouvez vous Souveraine Majesté d'abolir une offense que vous avez voulu permettre, ne vous est il pas infiniment plus glorieux de vous opposer a la naissance d'un mal que de le detruire apres l'avoir permis, cette commission de peché a une contre coup tout different de celui qu'on s' imagine; elle ne sert qu'a mettre au jour la gloire de la creature, & la honte du createur; le pouvoir des hommes & la foiblesse de Dieu ne paroissent ils pas dans cette action de peché ? qui a t'il de plus glorieux aux hommes que la puissance qu'ils ont de s'opposer a celle d'un dieu ? & dieu ne fait il pas voir une grande foiblese de succomber sous la puissance des hommes [?] Ou Dieu veut le peché ou non, il ne peut pas le vouloir parce qu'il est ridicule de dire qu'il veuille qu'on fasse le contraire de ce qu'il pretend, & s'il ne veut pas /[40]/ comment les creatures peuvent elles le vouloir ? voilà un grand embarras qui met en danger l'orgueilleuse liberté des hommes, ils y remedient pourtant, du moins le croient ils, et c'est en attribuant a Dieu une volonté permissive, indifferente ainsi que dans les animaux, c'est ainsi que les hommes s'y sont pris pour autoriser leur presumptueuse liberté; ces aveugles animaux ne voient pas qu'ils rabaissent autant la divinité qu'ils pretendent elever les hommes; ils ne font pas attention que la tolerance dans un Prince designe une inpuissance absoluë & une ignorance universelle; il ne peremty des abus que parce qu'il n'est pas assés clairvoiant pour les prevenir, ni assés puissant pour les detruire sans en craindre les consequences, mais dieu est incapable d'indifference, quand il permet le peché, ou c'est pour sa gloire ou c'est faute de clairvoiance, pour le prevenir, & de puissance pour le detruire absolument, nous avons vu que cette permission de Dieu ne lui peut etre glorieuse, il est ridicule encore de dire qu'elle provienne de son aveuglement ou de son inpuissance, & on doit donc conclure qu'il n'y a en dieu aucune permission, aucune volonté indifferente, & que le peché parconseqt ou le pouvoir de le commettre est une pure chimere. Il me paroît tres evident que cette pretenduë liberté est /[41]/ incompatible avec l'idée d'un dieu, & qu'elle n'est guere qu'une pure ignorance de l'avenir; que cette ignorance subsiste toujours avec nous, & precede toutes nos determinations, & que nous avons coutume de la prendre pour notre pretenduë liberté.

Jusqu'ou ne va pas l'aveuglement des hommes quand ils franchissent une fois les bornes reserrees de leur foible genie ? ils s'imaginent que la grandeur d'un dieu consiste a faire un ouvrage parfaitement libre & capable de merite; une petite lueur d'amour propre leur cause ce renversement d'esprit, ils ne font pas attention qu'un pareil

ouvrage rabaisse infiniment son auteur, & suppose en lui toute sorte d'imperfections; une indifférence, une faiblesse, une ignorance grossière une sensibilité, enfin que l'existence d'une pareille creature détruit absolument celle d'un dieu clairvoyant & parfait. Leur sotte présomption va encore plus loin, un faux amour propre les séduit partout, ils espèrent encore de vous posséder grand dieu, & vous voir face à face, & de jouir dans tous les siècles d'une parfaite félicité; comme ils croient que vous les avez rendus capables de vous offenser, ils croient encore que vous leur avez donné le pouvoir de vous plaire, ils se flattent mutuellement de / [42] / cet espoir & augmentent par cette lâche crédulité le nombre de leurs misères; la félicité des animaux ne peut consister que dans l'accomplissement de tous leurs desirs, & ces desirs sont tels qu'on voudrait se connaître parfaitement, & se voir supérieur à toutes choses; l'homme ne peut arriver par lui-même à ce haut point de grandeur sans avoir une capacité égale à celle de son auteur, & Dieu qui s'aime souverainement ne peut se dépouiller de son caractère de Divinité en faveur de la creature, ni en former aucune qui lui soit égale, il ne peut pas cesser un moment d'être ce qu'il est, car il en faudrait venir à ce dépouillement pour rendre efficaces tous leurs desirs; mais dieu ne peut-il pas se cacher aux animaux, & les mettre dans un état de perfection où ils ne verraient rien au-dessus d'eux; cette situation me paraît impossible, les hommes se voyant alors indépendants & souverainement heureux ne manqueraient pas de se regarder chacun en particulier comme un Dieu, ce qui ne peut pas être, parce qu'il n'est que le très-haut qui soit capable & digne d'un tel regard, & qu'il est de la Nature de tous les êtres vivants de sentir éternellement une domination divine.

L'esprit pur & détaché de tout être est une pure chimère, il n'est que Dieu qui soit simplement un, parce que lui / [43] / seul existe par lui-même, qu'il est indépendant & incapable d'être affecté par aucune creature; mais l'esprit de tous les animaux sera toujours dépendant dans quelque vie qu'on le suppose, il ne peut pas exister par lui-même ni dans soi-même, il est essentiellement englouti dans l'immensité de Dieu, il s'apercevra toujours d'un être intérieur, & extérieur qui le touche au devant, & au dehors, & qui l'environne éternellement de toute part; cet être dominant que nous avons coutume d'appeler corps avec tous les objets sensibles qui agissent sur nous, est pour ainsi dire une partie de l'immensité divine, nous sommes toujours dépendants de cette immensité, c'est une espèce de prison nécessaire où l'esprit ne fait que passer pour entrer dans une autre, ainsi il est successivement dans une dépendance éternelle, & dans un esclavage perpétuel de plaisirs & de douleurs : la destinée des uns est de marcher dans les ténèbres, d'en ressentir pour un temps toutes les fâcheuses conséquences; la destinée des autres consiste à jouir des lumières de l'esprit qui sont toujours suivies d'une parfaite satisfaction; tel est le sort des êtres vivants, & vous ne pouvez seigneur le rendre ni plus heureux ni plus malheureux sans combler les creatures d'une infinité de biens, / [44] / ou sans les combler d'une infinité de maux, ces deux extrémités sont également opposées à l'idée que j'ai de vos grandeurs admirables; vous ne sauriez atteindre à la première extrémité sans vous dépouiller de vos perfections, & vous ne sauriez toucher à la seconde sans vous rendre susceptible de toute sorte de passions; ainsi la vie circulaire des creatures est éternelle, immuable, & nécessaire, c'est l'éternité l'immuabilité & la nécessité de vos perfections grand Dieu qui me portent à prononcer ce jugement en faveur de toutes les creatures, c'est le moyen infailible de penser toujours dignement de vous, que de ne vous attribuer aucune des qualités qu'on reconnoît dans les êtres vivants, ni aucune de leurs imperfections, & de vous regarder éternellement d'un œil opposé à celui avec lequel on regarde les animaux; c'est alors seigneur que vous paraîssiez véritablement grand, sublime, majestueux; l'éclat de vos

grandeurs immenses ebloût la vuë de ceux qui vous envisagent de la sorte, frappe agreablement leur sens, & jette leur esprit dans un ravissement delicieux & inexprimable.

Ceux qui se piquent de spiritualité entre les hommes, & qui font profession d'etudier les attributs de Dieu n'osent rejeter cette idée admirable de la Divinité, & disent que Dieu n'est nullement susceptible d'aucune passion, qu'il est absolument /^[45]/ incapable d'etre affecté & contredit par aucune creature, & que l'on ne lui attribue que figurativement ces mouvemens de repentir, de colere, & de vengeance pour le représenter au commun des hommes d'une maniere proportionnée a leur capacité, tirons la consequence ? or Dieu na jamais été contredit reellement, ni ne s'est mis en colere, donc il n'est aucune creature qui l'aie offensé & contredit reellement, les mouvemens de colere & de repentir sont en Dieu purement allegoriques dit on, de même l'offense qu'on suppose avoir commis contre lui est purement allegorique, Dieu a été contredit figurement, les creatures l'ont aussi contredit figurement, c'est a dire Dieu ne s'est du tout point repenti ni n'a été contredit, & les creatures ne l'ont du tout point offensé, ni ne sont nullement capables de le faire, il me semble que d'un principe figuré, ou d'une pure supposition on ne peut tirer que des consequences allegoriques, ou purement supposées. Il suit donc evidemment que toutes les Loix qui se califient divines ne le sont que figurement, puisqu'elles sont les consequences de ce principe figuré & doivent passer pour des fables destinées a surprendre les hommes, car dans le fond qu'est ce qu'offenser Dieu si ce n'est l'affecter reellement, le rendre /^[46]/ susceptible de colere, & d'indignation, ou contredire reellement sa divine volonté, dans le premier cas dieu n'est plus un etre infiniment parfait, il est au rang des creatures puisqu'il est sujet aux mouvemens des passions, & dans le second il est pire que les creatures même, il ne fait [=sait] plus ce qu'il fait, il n'est que cahos & confusion puisqu'il agit directement contre l'interest de sa propre Nature, la pretendue liberté que nous croïons avoir, est un pouvoir dit on que nous tenons directement de Dieu; Dieu peut il nous donner un pouvoir de contredire sa volonté, d'agir contre lui même, de se[=le] jeter dans le repentir, dans la colere, & de le pousser a la vengeance; si cela est je renonce a ce Dieu, je fais gloire de le meconnoitre, mais Non ce Dieu est incapable d'agir contre lui même, de se repentir de se mettre en colere; il est juge dit on & il condamne sans passion a peu près comme les juges de ce monde; mais l'on entend que s'il eut été capable de donner dans ces foiblesses il l'auroit fait tant le crime etoit grand : cela veut donc dire qu'il ne la pas fait, qu'il est incapable de tomber dans de pareils inconveniens, & de donner aux creatures une puissance capable d'aller /^[47]/ directement contre sa divine volonté; donc la liberté est une chimere; cela est si evident qu'il faut etre de la derniere stupidité pour ne pas le comprendre, ainsi ce sont les hommes qui se sont fait un Dieu de chair qu'ils couvrent tous les momens de plaies par leurs pechés & leurs offenses; admirable fruit de leur orgueilleuse liberté ! ils comparent Dieu a un juge de la terre qui condamne les criminels sans aucun motif de colere & de vengeance; la comparaison est ridicule, je n'ai point offensé le juge qui me condamne, je ne suis pas surpris de son indifferance, & a proprement parler ce n'est pas lui qui prononce contre moi un jugement, c'est la partie que j'ai irrité qui me condamne par la voi du juge, & qui sans doute ne me condamneroit pas si elle ne se sentoit offensée; ici dieu est juge & partie tout ensemble, il fait des loix & je les contredis, puis je les contredire reellement sans le revolter contre moi ? Non certainement car la marque visible de la sensibilité, c'est qu'il nous condamne, dit on, a des maux eternels, la vengeance est toujours le signe visible d'une offense reçue, & s'il n'etoit offensé reellement il ne se vengeroit pas dans la personne qui l'offense : /^[48]/ en verité est ce la un vrai Dieu qu'on peut offenser en une infinité

de facons ? N'est ce pas la un objet de risée, une de ces divinités antiques qui familiarisoient autre fois avec les hommes jusqu'a entrer dans leur aliance, & a heriter même de toutes leurs foiblesses, mais tous ces phantomes disparaissent a la vue supreme du dieu que nous reconnoissons.

Que vous etes different Seigneur de ce Dieu allegorique dont la Loi presumptueuse des hommes ose etablir une generation distincte & spirituelle, & une genealogie machinalle; celui ci est un dieu monstrueux, une divinité multipliée & a plusieurs faces, & vous etes Seigneur un dieu simple dont la parfaite unité est la base essentielle de toutes vos perfections, celui ci est un homme divinisé rempli de toutes les infirmités d'un animal, & vous etes un Dieu parfait infiniment oposé a toutes nos foiblesses, & a nos pretendues qualités : celui ci est susceptible de colere, d'offense, de vengeance, de repentir, de douleur, de partialité; & vous etes un Dieu inaccessible, incapable d'etre affecté par aucune creature, vous etes grand Dieu eternel dans vos decrets, immense dans votre vision, immuable dans votre felicité, & dans la plenitude infinie de vos perfections.

Loi detestable fabuleuse, Loi qui nous donne des hommes & /^[49] de la Divinité des idées si fausses & si grossieres, tu n'es qu'une invention, une vile imposture digne de toute l'indignation de la raison & du bon sens : o hommes qui parlez si mal dans cette Loi de vous même & de la Divinité; vous formez votre propre condamnation, & vous faites voir par vos egaremens que vous etes le plus stupide, & le plus malheureux des animaux.

Enfin il est tems d'entrer dans le sanctuaire ou ces miserables creatures puisent tous les jours tant de maximes d'erreurs et de mensonge; il est temps d'examiner serieusement les raisons qui caracterisent cette Loi, & les sujets qui portent les hommes a la suivre de tant de facons differentes; mais est il bien juste, est il permis de faire un examen de cette importance ? J'ai voulu considerer les cieux, la terre, & les creatures, j'ai trouvé partout des abimes sans fin ou je me precipitois a chaque pas; n'ai je pas a craindre le même succès si je vais aprofondir les misteres des religions ^[?] Non Seigneur une lumiere interieure m'enhardit, votre presence, l'idée que j'ai de vos grandeurs, m'encourage, & me fait deja entrevoir l'heureux succès de mes entreprises; je ne puis comprendre la Nature des cieux, de la terre, & des creatures, la raison m'apprend que c'est la ^{/[50]/} votre ouvrage, & que tout ce q'sui sort de vos mains porte uncaractere de hauteur, & d'incomprehensibilité; cette même raison ou l'idée que j'ai de vos grandeurs m'apprend que la religion est l'ouvrage des hommes acause d'une infinité de defauts qui en rabaissent le caracaire, & m'en font envisager toute la laideur; il m'est donc permis, & il est naturel de sonder cet ouvrage, & de tirer de cet examen tout l'avantage qui me sera possible.

* * * * *
* * *
*

Chapitre 4e

De la Contradiction & des Preuves principales des Religions

Les hommes ne cessent de penser avantageusement de leur Nature; s'ils pouvoient une fois sortir de leur aveuglement, apercevoir la bassesse de leur etre, et les grandeurs immenses du Dieu qu'ils croient d'adorer, /[51]/ ils seroient surpris de se voir dans un païs tout nouveau, ou la joie & une tranquillité de cœur sont inseparables d'un esprit libre & depreoccupé, mais la fausse idée qu'ils ont de leur Dieu, & l'estime ridicule qu'ils ont de leur capacité les porte aisement a croire qu'ils sont d'une Nature superieure a celle des animaux, & qu'ils sont destinés acause de leurs prétendue perfection a jouir d'une vie absolument heureuse, ils travaillent a cette recherche, & l'attachement qu'ils prennent pour certaines opinions les tient dans une captivité d'esprit tres malheureuse : Je les vois ces hommes errer sur la terre & s'appliquer a différentes grimaces qu'on appelle religion; dans la conviction ou ils sont de leur foiblesse, & de leur propre imperfection ils n'osent desavoüer un etre superieur a eux, mais ils sont dailleurs trop remplis d'eux mêmes, de preventions, & trop attachés aux affaires de ce monde pour pouvoir s'elever jusqu'a la contemplation de cet etre infiniment parfait, cette contemplation depend de la destruction de leurs prejugués, dont on ne peut se depouïller que par la force d'un genie superieur, & par une grande elevation d'ame qui nous approche de la divinité. On reconnoit simplement un Dieu sans se mettre aucunement en peine d'aprofondir /[52]/ ses perfections, on se contente de l'envisager seulement dans ses creatures avec les quelles il est toujours confondu, & comme les creatures sont d'une varieté infinie dans leurs jugemens, il y a aussi une infinité de creatures qui pensent diversement de dieu, & lui rendent des cultes tous differens, les uns le faisant plus ou moins redoutable, les autres plus ou moins parfait suivant les expressions dont ils se servent, ne raisonnant jamais de lui que leur passion & leur amour propre n'y aïe beaucoup de part.

Ils adorent sous différentes lois un dieu qu'ils reconnoissent tous pour le maître du ciel & de la terre; une partie des asiatiques pretend que Dieu est infiniment etendu dans toute la masse de cet univers, que sa substance donne la vie a toute chose, & que l'antiquité de leur religion passe toutes les autres : une partie des asiatiques adore un Dieu sous différentes figures, de plantes d'animaux & d'hommes, & lui sacrifient en mille sorte de façons; ce n'est pas qu'ils adorent les objets eux mêmes mais seulement la puissance qu'ils representent, & qui les fait subsister; on voit encore dans cette partie de la terre une nation fort nombreuse qui pretend avoir reconnu la divinité avant tous les autres peuples du monde : le reste des asiatiques adore un Dieu egalement souverain de l'univers /[53]/ dont le plus grand des Prophetes, disent ils, leur apporte une Sainte Loi ecrite des caractaires inefables de la divinité, ils assurent que cette religion s'est toujours conservée pure & sans tache par une tradition constante & inviolable.

Les Europeens sont encore adorateurs du même Dieu dont ils croient de tenir leur religion, & qu'ils adorent sous des figures différentes; ce même dieu qu'ils reconnoissent differemment est l'objet de leurs adorations, seul point ou ils s'accordent :

cette reconnaissance universelle prouve l'existence d'un Dieu; les maximes qu'ils sont obligés de pratiquer suivant les principes de leur religion les divisent universellement; ces differences infinies font pressentir la fausseté des religions, tous les hommes de la terre sont tellement attachés a leur religion qu'ils sacrifieroient leurs biens & leur vie pour la defense de leur culte, chacun est opiniatement prevenu en faveur de la sienne, & tous ensemble contre les religions etrangeres qu'ils traitent de fable & d'abomination; chaque Nation croit d'avoir en partage le bon sens & la verité, & ne regarde les autres que comme des gens abansonnés au mensonge, & a l'extravagance, ils se traitent mutuellement de fous d'imposteurs d'ignorans et de superstitieux. /[54]/

Les asiatiques ne doutent nullement de la verité de leur religion, la foi en est tout le fondement, ils croient d'etre dans un païs de benediction de salut, & sanctifié par une infinité de miracles, qu'ils tiennent constamment pour vrais, ils regardent en pitié les Europeens comme autant d'aveugles malheureux qui errent dans un païs de tenebres & de maledictions, ils tournent en ridicule leurs ceremonies, & les misteres de leur religion.

Les Europeens rendent a ceux ci la pareille et les attaquent par les memes endroits, ils ne se contentent pas d'invectiver contre les religions etrangeres, leur animosité va jusqu'a forcer les etrangers a subir le joug de leur propre religion sous des peines tres rigoureuses, & s'entredechirer encore eux mêmes par les contradictions infinies de leur principe, de sorte que leur religion demeure divisée en un million de sectes dont chaque sectaire passe parmi les sectateurs pour le seul et veritable prophete, les asiatiques les affricains & les americains sont dans la même division, enfin toutes les religions de la terre se contredisent, & ne tendent qu'a s'agrandir sur la ruine des autres. Parmi tant de religions en est il quelqu'une qui soit veritable, & indispensablement necessaire pour acquerir cette /[55]/ Beatitude celeste dont les hommes se flatent, & dont ils n'ont d'autre idée que celle que la religion leur inspire; est il un homme capable de prononcer la dessus un jugement decisif ? qu'il paroisse cet animal plein de confiance & de lumiere, qu'il nous donne premierement des preuves visibles & incontestables de la necessité d'une religion, & qu'il nous montre cette religion salutare, fut il au fond d'un desert affreux & impraticable j'affronterai tous les perils pour l'aller deterrer, & pour mettre a profit ses lulieres extraordinaires; mais de qui parlai je ? N'est ce pas des hommes, de ces animaux d'autant plus stupides qu'ils croient de ne l'etre pas; n'avons nous pas vu leur pretendu raisonnement se reduire en tenebres, & en extravagances, & qu'en sera t'il s'ils poussent leur raison au dela de ces termes ? L'idée que nous avons de leur imbecilité naturelle suffit pour rendre suspect[s] et incomprehensible[s] tous les principes sur les quels ils batissent leur religion : Cependant pour n'avoir rien a nous reprocher il faut en user avec prudence, & examiner le fondement de leur religion, voici une des preuves les plus generales dont ils se servent pour en prouver la necessité. il y a un Dieu disent ils ! Nous sommes ses creatures, donc nous devons adorer ce Dieu, reconnoitre son independance, sa /[56]/ misericorde, & notre bassesse infinie; qui peut nous mieux apprendre a lui rendre nos cultes adorables que la religion dont les maximes saintes & relevées nous donnent d'elles mêmes & du Legislatteur une idée si grande & si sublime; les sujets d'un roïaume reconnoissent le Roi lui rendent leurs soumissions, & leurs respects, Dieu qui est également le Roy des Rois, & de toutes les creatures ne merite t'il pas notre reconnoissance, & nos profondes adorations, il est naturel d'avoir du retour envers un bienfaiteur, dieu qui est notre souverain bienfaiteur trouvera t'il en nous de l'ingratitude [?]

Tous les hommes de la terre se fondent sur un pareil raisonnement qui est tres faux & tres captieux quelque plausible & naturel qu'il paroisse, c'est une de leur[s] fureur[s] de raisonner toujours de Dieu sous l'idée qu'ils ont d eux memes. Les princes & les bienfaiteurs ont besoin d'etre reconnus & respectés, cette reconnaissance de leur autorité & de leur service maintient les sociétés & la subordination qui regne parmi elle[s], cette reconnaissance soutient augmente la puissance & le bonheur du souverain, elle est essentielle a la société des hommes, mais Dieu cet etre infiniment parfait a t'il besoin de nos grimaces, /57/ de ces postures étudiées qui ne sont dans le fond que des pures cingeries; cet acquiescement a la foi & la pratique de certaines actions particulieres soutiennent elles augmentent elles le pouvoir & la felicité de Dieu, & sommes nous moins dependans de sa toute puissance faute de donner dans la creance de tant de puerilités, la pratique ou le mepris des religions n'ajoute rien a la satisfaction de Dieu, & n'augmente & ne diminue en rien la dependance ou nous sommes de sa divine autorité; je suis convaincu que Dieu subsiste, & que je suis sa creature, l'aveu interieur que je fais de son existence, & de ma foiblesse infinie fait sans comparaison plus d'honneur a Dieu (si l'on peut l'honorer) que ne feront jamais tous les differens mouvemens de nos corps, & tous les sons qui partent de l'agitation de notre langue; je ne saurois rendre meritoire cet aveu, il est independant de moi parce que je suis invinciblement convaincu de l'existence d'un Dieu, & de mon infinie bassesse, toutes les autres creatures sont dans la meme conviction, & c'est dans cet aveu que doivent consister toutes les religions de la terre; personne ne peut desavouer cette dependance, les pretendus athées ne le sont que des levres, il est certain que leur cœur & leur esprit parlent un /58/ langage different de celui de leur bouche; ils sentent interieurement une domination divine que leur orgueil & leur libertinage leur font desavouer, & dont la presence se fait partout apercevoir par les effets quelle produit au dehors, par la foiblesse de leurs actions, & par la dependance ou ils sont de tous les objets qui les environnent.

L'atheisme etant une pure chimere, il s'en suit evidemment que cet aveu de l'existence d'un Dieu est absolument invincible; de cette invincibilité suit l'inutilité entiere des religions, qui n'etant etablies que pour nous faire connoître Dieu et notre bassesse, elles deviennent par cette vuë tres inutiles, puisque nous connoissons Dieu independamment de ces mêmes Religions, & que nous l'avouons necessairement; car encore un coup l'adoration d'un Dieu ne consiste pas dans la pratique de certaines actions & de quelques postures inventées par les hommes, elle ne se trouve que dans l'aveu interieur et invincible de notre bassesse, & des grandeurs infinies de l'etre qui nous gouverne souverainement.

La Religion est un etat de merite, & de demerite, cet etat suppose la liberté dans les hommes, cette liberté est chimerique; j'ai vu dans les Reflexions /59/ precedentes qu'elle est incompatible avec l'idée d'un Dieu infiniment parfait; l'impossibilité de ce libre arbitre detruit toute idée de Religion, & rend non meritoire l'aveu de notre foiblesse; vit on jamàis qu'on fut digne de recompense, & qu'on fut réputé faire son devoir en adorant un Dieu qu'on ne peut se dispenser d'adorer, autre preuve de la pretendue necessité des religions. L'homme dit on, est sans contredit d'une Nature superieure a celle des animaux, l'excellence & l'industrie de son esprit nous en convainquent naturellement, cette superiorité de Nature exige en nous une destinée proportionnée a la grandeur de la Nature humaine, & comme le sort des animaux est de mourir eternellement; la destinée des hommes doit consister dans une vie eternelle; il

est certain suivant l'experience, et notre foiblesse que nous sommes incapables d'arriver par nous mêmes a cette heureuse destinée, & qu'il faut necessairement le merite & le secours d'un Dieu pour atteindre a ce haut point de gloire, Dieu ne peut nous communiquer son secours que par la voie de la Religion, donc l'usage d'une religion est indispensablement necessaire pour nous conduire a la voie du salut.

Tout ce raisonnement porte visiblement a faux, parce qu'il n'est fondé que sur des supositions purement /[60]/ arbitraires. d'ou sait on que le sort des animaux est de mourir eternellement ? implique t-il qu'ils puissent vivre dans une eternité comme l'esperent les hommes ? et Dieu ne peut-il nous communiquer son secours que par la voie d'une religion ? ne peut-il pas eclairer nôtre esprit et nous apprendre la verité immediatement par lui même ? toutes ces consequences sont suposées et ne viennent que du premier principe supposé de la pretendüe supériorité de nôtre nature, d'ou les hommes tirent toute la necessité de leur Religion; cette superiorité est suposée et n'est prouvé nullement, desorte que la religion suivant le raisonnement des hommes, ne consiste que dans une suposition, et si la suposition est fausse que deviendra la Religion ?

En quoi consiste cette pretendüe superiorité de nôtre Nature ? avons nous un corps incapable de foiblesse ? agile, & propre a recevoir toute sorte de mouvemens & de figure[s] ? est il exempt de toute infirmité & de toute passion desavantageuse ? avons nous un esprit parfaitement eclairé par la /[61]/ connoissance de lui même et de cet univers ? est-il capable d'accomplir tous ses desirs et de rendre nôtre machine independante de tous les objets qui l'entourent ? Si nous sommes dans ce haut rang de puissance & de perfection, l'homme doit passer sans contredit pour le Roy des animaux et doit s'attendre a une destinée telle qu'il vaudra; mais qui ne voit le contraire de tout cela ? et sans entrer ici dans un detail ennuyeux des imperfections de l'homme, je n'ai qu'a rapeller dans mon esprit les reflexions qui ont été faites sur les animaux de la terre; l'homme ne paroît il pas le pire & le plus sot de tous ? il est dans une sujction générale de tous les objets sensibles, dans une dependance honteuse de tous ses semblables et dans une ignorance profonde de lui même & de tout l'univers : son esprit toujours inquiet rempli de soucis et couvert de tenebres est assujeti a un corps rampant lourd & susceptible d'une infinité de maladies.

Ou est cette superiorité de Nature ? je ne la vois nulle part; il faut avouer que l'imagination /[62]/ des hommes est bien féconde et tres propre à les repaître de chimeres : Ecoutons-les encor; ils ne demeurent guere en arriere quand il s'agit de faire un etalage de leur vision : nous ne pouvons désavouer, disent ils, la misere et la calamité de nôtre Nature présente, mais cette bassesse aparente n'est qu'un accessoir à nôtre nature, un accident impropre causé par la chute du premier homme, qui se voiant dans son origine le plus parfait des animaux et le maitre universel de tous les objets sensibles eut l'audace de désobeir a son Dieu et mérita par cette offense de tomber de ce haut rang de grandeur dans celui de misere ou il vit maintenant; cette bassesse ou nous sommes tous reduits ne doit pourtant pas nous rebuter, ajoutent-ils, ni nous confondre avec les animaux, nous conservons toujours en nous, malgré cette misere une idée de notre premiere grandeur & un penchant continuel d'y remonter, nous devons tacher d'y atteindre a l'aide du secours que Dieu nous offre dans la Religion. /[63]/

L'orgueil, la presumption & l'ignorance furent toujours des signes visibles qui distinguent les bipedes des autres animaux; toutes les fois qu'ils raisonnent

de leur propre Nature, ils ne se dementent jamais de leur vanité présomptueuse, & comme ils ne trouvent rien en eux qui soit capable de la soutenir, ils sont contrains de fouïller dans une antiquité reculée pour avoir un moïen de realiser impunement un fantome de grandeur.

Cette chute du premier bipede est supposée, on ne l'a apprise que par la voie de la religion; si la Religion est une fois prouvée, la chute est véritable & alors ils pourrnt se glorifier d'une préeminence dont ils n'ont pas seulement l'ombre et en tirer toutes les consequences qu'ils croiront leur être avantageuses, aulieu que si la Religion est fausse, la liberté le devient aussi & tous les préceptes qui y sont contenus; tous ces fondemens d'elevation passée & future tombent absolument en ruine : jusqu'ici la Religion n'est point prouvée, au contraire elle paroît fausse par tous ces endroits; donc la chute du premier homme l'est aussi et n'est qu'une fable de l'invention bipedique, /[/64]/ ainsi cette superiorité de Nature qui sert de fondement à la Religion est purement imaginaire et ne provient que certaines impressions dont on est frapé dans l'enfance par ceux qui sont commis à nôtre education : les bipedes disent enfin que la Religion etant fondée sur la foï ne peut se prouver par les lumieres bornées de la raison, que leur raisonnement ne peut atteindre jusqu'aux misteres & qu'il est de son devoir de s'arreter la & de se soumettre aveuglément; d'ou savent ils les bipedes que la religion doit être misterieuse & superieure a leur entendement [?] Dieu nous a donné une raison pour nous servir de guide en cette vie; es-il naturel qu'il exige une Religion ou cette raison devienne inutile ? pratiquer une religion sans raison, n'est ce pas agir machinalement, & comment meriter en agissant de la sorte ? Si cela est, une horloge ne seroit pas moins digne de merite en repetant quelqu'article de foi, et en disant "je crois, ce mot n'est pas moins précédé de lumieres dans /[/65]/ une pure machine que dans un bipede : enfin ajoutent les bipedes, nous devons croire ce que Dieu nous enseigne, quelqu'incomprehensible que soient ces enseignemens, la Revelation nous apprend qu'il a établi une religion, donc nous devons la suivre.

Je veus croire pour un tems que le caractere de la Religion est d'être incomprehensible, mais la revélacion en doit être médiate, naturelle et commune a tous les êtres qui sont dotiés de la raison, sans quoi on doit regarder cette revélacion comme une fable provenant de la simplicité des bipedes & comme un piege tendu par leur fourberie.

Que Dieu me parle & me donne à croire des misteres incomprehensibles ? je les croirai, sans hesiter, pourvû que je sois convaincu que c'est Dieu qui me parle, car si les bipedes prétendent me parler de la part de Dieu, je ne les croirai pas, parce qu'ils sont des animaux ignorans & susceptibles de toute sorte de tromperies; la Revélacion doit se faire a chacun en particulier & se faire sentir par des voies infaillibles et /[/66]/ naturelles : voïons cependant les preuves de leur Revelation, nous verrons que leur imbecilité ne les quitte nulle part : douta t-on jamais de l'existence de quelque ville célèbre et considerable ? de certains bipedes illustres et de grande réputation ? je n'ai jamais vû constantinople, Pequín, Rome; Alexandre, César, auguste, je ne suis convaincu de leur existence passée et présente que par le raport d'autrui; tant de millions de bipedes qui m'en assurent, ne sont-ils pas un temoignage assés fort pour mériter ma creance la dessus ? & n'y auroit-il pas de la folie a révoquer en doute une pareille chose ? de même si un nombre presque pareil de bipedes m'assure de la venuë d'un Législateur, pourquoi n'aurai-je pas pour eux la même docilité & la même croïance

? sont ils gens de moins de probité et n'est-ce pas à moi une présomption méprisable de m'opposer au temoignage de tant de bipedes illustres et vénérables [?]

La partie n'est pas juste; je n'en suis pas surpris, c'est un bipede qui vient de raisonner, il n'est pas étrange que la justesse de raisonnement /[67]/ ne se trouve jamais dans ces pauvres creatures.

Le nombre de ceux qui m'assurent de l'existence des villes et des bipedes nommés ci dessus, n'est point borné, ce sont generalement tous les bipedes de la terre qui en conviennent; ce temoignage est infallible, soit par le nombre & la quantité des temoins qui ont été qui sont actuellement, ou qui peuvent être temoins acculaires de ce qu'on affirme; hors un temoignage seulement universel ou oculaire & universel tout ensemble, doit l'emporter incomparablement sur un temoignage historique & particulier, contredit par mille autres temoignages d'une pareille autorité.

Combien d'histoires apocriphes qui avoient passées longtems pour vraies ? et qui sait si celles qui passent pour vrai[e]s ne sont pas apocriphes ?

Un certain nombre de peuples europens croit a la venuë d'un tel legislateur /[68]/ sur le temoignage d'un livre, les nations asiatiques croient a plusieurs autres, les affricains & les ameriquains ont des prophetes particuliers; ils ont de grands bipedes rémarcables par leur conduite & leur mérite qui ont autorisés & deffendus ces religions; enfin chaque Nation a le même temoignage historique fondés sur les traditions & sur des ecrits autentiques selon eux ou regne un enchainement de faits infallibles & merveilleux; c'est un motif de credulité qui est commun à tous les peuples de la terre; tous ces bipedes innombrables croient a l'existence actuelle de Constantinople & a celle d'Alexandre sans croire pourtant a la venuë particuliere de chaque prophete etranger, c'est a dire sans ajouter foi a la maission & au caractere que chaque nation reconnoit pour son Prophete : cette difference d'universalité est bien grande et /[69]/ rend la comparaison vaine & injuste.

Quel parti prendre la dessus ? Faut-il croire toutes ces religions ? cela ne se peut; faut-il se donner a quelqu'une ? & pourquoi plutôt à l'une qu'à l'autre ? en est-il quelqu'une de véritable ? de plus judicieuse de plus sainte & de mieux prouv[e] ? elles s'attribuent toutes ces qualités. par quoi discernons nous la plus excellente ? ne faut-il que le bon sens pour faire cette découverte ? mais quest ce que le bon sens ? et comment le définir ? il est bon de le connoître avant que de l'employer; ne consiste t-il point dans le discernement interieur que nous avons de preferer les choses qui nous conviennent a celles qui nous paroissent nuisibles [?] je ne vois pas qu'on le puisse définir plus précisément; et si cela est le bon sens est de tout païs toutes les nations ont ce discernement, il n'est pas un animal qui en soit privé; d'ou vient donc que le bon sens universel ne s'accommode pas avec toutes les religions ? c'est que toutes les /[70]/ Religions ne lui paroissent pas toutes également avantageuses; les récompenses qu'elles promettent dependent de la pratique de certains commandemens qui different tous dans les religions; chacun dès son enfance est initié dans les misteres de sa religion qu'ils croient seule véritable par l'assurance & les temoignages de ceux qui la lui enseignent; cet enfant attache insensiblement une idée de bonheur a la pratique de sa religion & une idée de malheur au culte des religions etrangeres; il devient grand, sa creance de puerilité devient celle d'homme fait, voila un préjugé accompli; et c'est ce préjugé qu'on revete partout du nom général de bon sens parce qu'il paroît avantageux a chacun en

particulier; toutes les nations ont de pareils préjugés; les motifs de crédulité fondés sur l'histoire sur la tradition & sur la croïance de tout un peuple sont les memes chés toutes /[/71]/ les Nations; il n'est pas possible de se detreminer en faveur d'aucune religion amoins qu'elle n'aïe des motifs de croïance qui lui soient propres & particuliers; il n'en est point de cette Nature, il faut donc demeurer dans l'indetermination.

Cependant il me paroît presque impossible que les peuples se trompent sur la venuë de leur propre legislateur; je veus bien croire leur existence passée, mais je conclus en même tems, suivant les contradictions des bipedes & l'idée que j'ai de Dieu que tous ces prétendus prophetes n'etoient que des bipedes un plus habiles ou plus heureux que les autres, qui ont eu des idées particulieres dans l'etablissement de leur religion; la vanité l'ambition & quelque fois la simplicité sont les causes qui ont donné l'essence aux prophetes, les quels pour justifier leur mission & pour leur donner un certain air d'autorité, n'ont pas manqués de supposer des miracles par le /[/72]/ secours de leurs sectateurs, en quoi toutes les religions qui subsistent ont parfaitement reussi : il y a quelque fois certaines préparations d'esprit qui se rencontrant avec les evenemens donnent l'entree aux erreurs publiques et ouvrent la porte aux impostures; les Rois et les prophetes qui ont été deifiés ont trouvés ces favorables conjonctures.

Il paroît un prophete, il anonce une nouvelle religion il fait quelques faux miracles, ses disciples le publient, les crédules sont ebranlés, les gens d'esprit & de poid sont d'abord insensibles, ils ne font pas attention à ces nouveautés, qu'ils regardent comme choses sans consequence, cependant le nombre des credules augmente & croit considerablement; on persecute ces novateurs, ils renaissent de nouveau, les disciples du legislateur ecrivent sa vie longtems apres sa mort qu'ils ont soin de rendre toute miraculeuse, les ecrits se rependent dans le monde, les crédules lisent, sont touchés & croient; les bipedes /[/73]/ de distinction meprisent ces sortes de fable et les jugent indignes de refutation; la ferveur ou l'esprit de novauté entraine premierement les petis genis & de la multiplient merveilleusement la race des credules dans toute sorte d'etats; la multitude augmente malgré la persecution et inonde dans la suite des Provinces & des Roïaumes entiers.

Le Prince est dabord étourdi, il voudroit exterminer cette foule de sectateurs qui troublent la tranquillité des esprits; les suites l'epouvantent, enfin tout bien considéré il croit ne pouvoir mieux faire que de suivre ce torrent; il se met a la tête de ces nouveaux religionaires et emploie toute son autorité pour en établir la religion dont l'usage lui paroît avantageux, ou laisse a ses sujets une entiere liberté de conscience suivant que la politique lui en fait envisager les consequences, confondant toujours ses interés avec ceux de la religion; au commencement l'erreur particuliere fait d'abord l'erreur publique, & a son tour l'erreur /[/71]/ publique fait ensuite l'erreur particuliere; ainsi vont tous les sistemes de religion, ils se forment de main en main et deviennent toujours plus solidement établis, de maniere que le plus éloigné temoin en est mieux instruit que le plus voisin, et le dernier mieux informé & persuadé que le premier. il est aisé à voir par l'incompatibilité des religion avec l'idée d'un Dieu parfait et par leurs contradictions & leurs absurdités infinies que la révélation prétenduë de ces loix est purement imaginaire; c'est la production de certains bipedes temeraires qui ont osé jouer un personnage aparent de Divinité et ont surpris dans la suite par ce stratagème tous les autres bipedes, animaux assurément remarquables par leur stupidité.

Ce n'est pourtant pas que je veuille par là decréditer entièrement les histoires, car quelque incertaines qu'elles soient par l'ignorance / [75] / et les contradictions des bipèdes historiens qui n'écrivent d'ordinaire que sur des mémoires sujets à toute sorte de préjugés, elles sont pourtant la seule voie qui nous reste par laquelle nous avons coutume de parvenir à quelque connoissance des anciens tems, de régler nos prétentions politiques et de convenir de nos conventions passées; on peut conter sur ces sortes d'écrits pour les biens de ce monde, n'ayant point d'autres moyens que ceux là, mais quand il s'agit de religions dont la pratique est de très grande conséquence et dont les principes sont entièrement contraires aux lumières naturelles de l'esprit et de la raison, on ne doit s'appuyer que sur des témoignages infiniment plus surs et visiblement infaillibles, caractère qui ne se trouvera jamais dans aucun livre ni dans la bouche d'aucun bipède.

Toutes ces raisons de vraisemblance multipliées à l'infini, ne sont jamais suffisantes pour prouver la vérité d'une religion, parcequ'elles / [76] / souffrent toujours des contrariétés & des difficultés; l'importance de la religion exige une démonstration tirée des lumières pures de l'esprit ou des sentimens infaillibles de l'ame; je juge du rapport que les viandes ont avec mon corps par les sentimens que j'en ai lorsque je suis en parfaite santé; ce jugement est toujours sur dans les voies ordinaires; je juge de la vérité d'une proposition si antiphysique par la convenance & le rapport des idées qu'elle contient, ce jugement est appuyé sur l'evidence & sur certaines lumières de l'esprit qui ne permettent pas de mettre en doute son infaillibilité dans les règles communes du raisonnement.

Enfin dans les sciences on veut voir clair, dans l'usage des mets on veut sentir infailliblement, sans quoi l'usage & le jugement sont toujours suspendus; cette indetermination est naturelle et est permise en tous cas : eh quoi la vérité d'une religion sera t-elle seule exempte de ce privilege ? les lumières de / [77] / l'esprit & de la raison ne lui conviendront pas ? il ne faudra que des ténèbres & des illusions pour lui servir d'appui; les raisons de vraisemblance sont toujours douteuses et incertaines; nous avons des idées innées & métaphysiques sur l'existence d'un Dieu, pourquoi ce même Dieu ne nous a-t-il pas imprimé dans l'esprit de pareilles idées pour servir de preuve à la vérité ou à la nécessité d'une religion ? C'est que les Religions sont l'ouvrage des hommes.

* * * * *
* * *
*

Chapitre 5e

Des Défauts des Religions.

On ne peut compter sur aucune Religion, non seulement acause de leurs contradictions & de la foiblesse de leurs fondemens, mais principalement acause des défauts esentiels qu'elles renferment toutes; leurs defauts manifestent clairement leurs faux caracteres; cela ne peut être autrement, suivant l'idée que j'ai d'un Etre infiniment sage & immuable; cette idée m'apprend que la conduite de Dieu ne se dement jamais & qu'elle porte sans cesse le caractere de la Divinité.

Cet Etre universel a soin d'arroser la terre, pour la rendre feconde & propre à nourrir les /[78]/ creatures qu'elle porte sur son sein; il repend comme indifféremment ses bienfaits sur tous les habitans du monde, il combine si bien toute chose, que tout ne semble fait que pour la vie des animaux, il n'en est aucun qui ne trouve de la nourriture proportionnée à son temperament, on entrevoit toujours dans sa conduite un dessein uniforme, général, permanent, favorable à tous les êtres vivans; un ordre et une prévoiance dignes d'admiration pour conserver à toutes les creatures une vie passagère. Et quand il s'agit d'une vie éternellement heureuse ou malheureuse, veut on que cet ordre général & admirable cesse, que cette Providence nous abandonne et que ce caractere de Divinité disparaisse de dessus la surface de la terre ? son bras est il raccourci pour des affaires de la derniere importance ? cet être infiniment parfait manque t-il de lumieres pour survenir au besoin de l'esprit & n'a t-il de clairvoiance que pour l'economie des corps ? dira-ton que Dieu ne veut pas donner en propre aux hommes le moyen /[80]/ d'acquiescer cette felicité, & qu'il veut la leur rendre méritoire par l'exercice d'une religion ? Les bipedes méritent-ils de vivre ? je ne vois pas seulement qu'ils aient des qualités qui les rendent dignes de cette vie, & s'ils sont incapables de mériter cette vie ? comment pourront-ils en mériter une autre qu'on suppose infiniment plus noble & plus excellente [?] le bipede n'ayant rien en propre ne sauroit être capable d'aucun mérite; on ajoutera que c'est la grace naturelle qui rend les creatures dignes de cette vie; si cette grace est généralle & commune pour cette vie qu'elle raison a t-on de la borner pour l'autre vie future ? y a-t-il quelqu'autre grace surnaturelle, cachée, particuliere, partielle, & toute propre à dementir le caractere de la Divinité ? Sait-on ce qu'on dit ? il paroît bien du bipede dans cette conduite bizarre qu'on attribue à Dieu.

Cette conduite se soutient-elle ? Porte t-elle le caractere de la Divinité ? quoi l'on /[81]/ veut que ce Dieu se communique a une poignée de creatures favorites ? qu'il leur ouvre ses tresors de grace & de sanctification ? qu'il leur fasse part d'une voie qui conduit seulement a la vie éternelle, & tout cela preferablement a des millions de creatures qui sont peut-etre plus sages & plus dignes de telles faveurs suivant meme leur religion. quelle abomination quel renversement d'esprit de raisonner toujours de Dieu suivant l'idée qu'on a des bipedes !

Ces millions de creatures qui n'ont pas le bonheur d'etre au nombre des favorites, sont elles responsables de ne pas suivre une religion dont elles n'ont reçu

aucun ordre, aucune preuve de sa necessité indispensable ? sont-elles obligé[es] de croire & de donner toute leur confiance a des bipedes inconnus qui la leur prechent Animaux plongés dans les tenebres et dans toutes les passions [?] un peuple seroit-il coupable de n'avoir pas payé un tribut à son Roy dont il n'auroit reçu aucun ordre pour cela [?] qu'elle bisarrerie, quelle comédie ou /[82]/ les bipedes se jouent si grossierement les uns les autres ! est-il un Dieu pareil dans la Nature qui souffre de semblables inegalités ? non il n'en est point ! ouplutôt il en est un; c'est ce Dieu de chair ce Dieu des enfans des tenebres produit par leurs imaginations; c'est auxmêmes qui sont ce Dieu d'inconstance, de caprice, d'aveuglement, de partialité; n'est on pas assés persuadé de leur profonde ignorance, de leur debile nature, pour les croire capables de soutenir de pareilles extravagances et de confondre toujours en eux l'idée d'un Dieu infiniment parfait [?]

Idolâtres de vos erreurs & de vos misteres ne mettez vous jamais fin a vos emportemens injurieux, à ces arrêts cruels que vous prononcés impitoiâblement contre tous ceux qui ne sont pas de vôtre religion ? ne décillez vous jamais les yeux sur vous mêmes pour dissiper ce nuage epais de préjugés qui voius derrobe la vuë de vôtre bassesse & de vos egaremens ? que les bipedes sont a plaindre ! ils le sont d'autant plus qu'ils ne pensent pas seulement de l'être; cette fausse /[83]/ confiance est le sceau de leur nature qui tient en depôt leur folie & leur egarement, ils ne reviendront jamais de cet abime amoins qu'un être supérieur ne rompe ce sceau qui les tient dans l'enchantement.

Les premiers legislateurs voiant qu'on ne pouvoit établir par la raison la necessité d'une religion ont eu recours à l'artifice, c'est a dire à la foi ou a la non raison, car la foi n'est qu'un acquiescement aveugle a une prétenduë liberté qu'on ne comprend pas, ou a quelque evenement extraordinaire qu'on suppose être arrivé; la maniere d'aderer simplement a la foi est bien mieux proportionné[e] à la capacité des bipedes qu'un raisonnement speculatif & fatigant; cette facilité de mener les gens, joint a l'avantage qu'on leur fait esperer a porté aisement toutes les nations de la terre a la creance de toute sorte de misteres qui portent tous dans le fond un ridicule insupportable et qui n'est visible qu'à ceux qui ont les yeux assés percans pour pénétrer dans le stratagème.

Si l'on eut voulu établir la Religion sur des principes de raison & de lumiere, il eut fallu donner /[84]/ une preuve convaincante de la liberté des bipedes, & du penchant naturel qu'on dit qu'ils ont a une felicité parfaite; c'est ce qu'on ne fera jamais parce que la raison des bipedes répugne à tout cela, et que l'idée qu'on a d'un Dieu est absolument incompatible avec la necessité d'une religion, dont les maximes rabaisent toujours honteusement la divinité. Dieu a bien donné aux bipedes un pouvoir d'agir qui n'est rien dans le fond de reel et de distinc de Dieu même, ce n'est jamais que la volonté divine qui pousse & anime notre esprit & qui nous fait appercevoir successivement de nos différentes sensations qui paroissent eternellement en présence de son immensité; nôtre volonté ou nôtre esprit abandonné de la volonté divine se trouve sans force & sans mouvement; il est semblable a l'instrument d'un ouvrier dont la main lui donne toute la force.

Les Bipedes n'ont encore aucune idée de cette felicité que les Religions promettent; promettre un bien dont on n'a aucune idée naturelle, c'est faire des promesses chimeriques, c'est se jouer des Bipedes, et ces promesses sont indignes /[85]/ du serieux des religions; comment avoir l'idée d'un bien qu'on n'a jamis pu voir ni

s'imaginer ? on fait sagement de proposer un bien invisible, il faut quelque fois du mystere, l'experience d'un bien sensible et evident auroit trop fourni de matieres de reflexions, c'est une amorce secrete dont les sectateurs se sont servis pour s'attirer la confiance & l'admiration des peuples.

Il est si vrai qu'on n'a aucune idée de cette felicité future qu'un sauvage qui n'aura jamais eu de liaison avec des Religioneux ne pensera jamais a cette beatitude celeste; il souhaite d'être heureux, il borne sa felicité en ce monde et ne s'avise pas de faire machinalement aucun projet pour l'autre vie qui lui est absolument inconnu.

Je sai que les desirs sont l'ouvrage de la Nature; elle ne les a pas faits pour ne pas les satisfaire; il faut pourtant discerner les desirs qui sont de la Nature, d'avec ceux qui ne le sont pas : l'action de boire & de manger le repos & la tranquillité, toutes les nécessités / [86] / corporelles & spirituelles sont autant d'objets de nos desirs naturels; la Nature nous a donné des moyens infailibles & très propres à satisfaire ces desirs; mais le desir du Paradis ne vient pas de la nature qui n'est autre que Dieu : c'est l'ouvrage des Bipedes artificieux et ignorans; trois raisons nous doivent convaincre de cette vérité; la premiere est que nous n'avons aucune idée du Paradis, ce qui répugne à l'ordre de la nature qui ne nous inspire des desirs que pour des choses qui nous sont déjà connues; la seconde, est que nous ne naissons point avec ces desirs & que nous les formons seulement dans notre jeunesse suivant les préjugés de notre education; & la derniere enfin paroît en ce que nous n'avons aucune voie visiblement raisonnable & capable de nous mener à l'accomplissement de ces desirs : Donc le desir du Paradis, n'est autre chose que le desir du bien temporel que nous souhaitons toujours invinciblement et qu'on amplifie par des promesses obscures et hiperboliques. / [87] /

L'esperance d'un bien inconcevable a été nécessaire pour entretenir le zele aveugle & l'ambition confuse des Bipedes; il a été aussi a propos de les intimider par la crainte d'un mal sensible; une punition incomprehensible n'auroit pas été capable de les arreter; il falloir là du naturel; enfin la nature de la liberté et de cette beatitude étoit trop difficile a prouver, on a beaucoup mieux fait de soumettre tout d'un coup les nations au joug de la foi; cette conduite est plus courte et plus efficace moins penible aux inventeurs de la Religion et à ceux qui les embrassent.

Quand on auroit levé la plus part de ces difficultés, ce qui est impossible, & prouvé la nécessité d'une religion il resteroit encor un grand nœud à debrouiller; savoir, si cette Religion subsiste sur la terre & si l'on peut surement la discerner de toutes celles qui y sont.

Cherchons cette Religion choisie et salutaire : premierement, je reviens a mon principe que je ne quitterai jamais amoins que je n'en voie la fausseté : ce raisonnement / [88] / est qu'il ne peut y avoir aucune religion veritable qu'elle ne porte visiblement le caractere de la Divinité, autrement ce ne peut être qu'une invention des Bipedes; cette Religion ne sauroit paroître divine quelle ne soit absolument universelle et fondée sur des principes plus evidens que le jour; car de même que Dieu a repandu dans les animaux une connoissance générale des alimens qui leur conviennent, il doit aussi y avoir mis dans leur esprit une connoissance naturelle de la Religion qui leur est nécessaire pour être un jour heureux, & dès l'age de raison, nous devons tous avoir cette connoissance gravée dans le fond de notre cœur; s'il y avoit un Dieu de tenebres & qu'il

voulut établir une religion; pourroit-il l'appuyer sur d'autres fondemens que sur ceux de la foi & de la contradiction ? il n'auroit point d'autre moyen, ce me semble, que ceux de la surprise pour les Bipedes & abuser de leur aveugle crédulité : puisqu'il n'y a qu'un Dieu de lumière, s'il est quelque religion véritable il faut qu'elle soit aussi lumineuse, et établie sur / [89] / des fondemens inébranlables par leur évidence et leur universalité; il faut qu'elle soit conforme aux Loix d'uniformité et de variété qui regnent dans la Nature qui forment toute la solidité & la beauté de cet univers et qu'elle repande surtout un caractère admirable de la Divinité.

La Loi d'uniformité regarde les sens et la nécessité des choses, la variété ne tombe que sur l'indifférence et les accidens; ces deux loix sont constantes & immuables, elles sont l'ame de cet univers; ôtez ce fondement, le monde tombe en décadence, ce n'est plus qu'une confusion et un cahos; mettez en usage ces loix le monde ressuscite et reparoit avec toutes ces brillantes décorations : l'uniformité veut que la pluie tombe sur la terre toutes les années & la variété demande qu'elle y tombe différemment et en divers tems : d'où vient cela ? c'est qu'il est essentiellement nécessaire pour la conservation des creatures qu'il pleuve sur la terre toutes les années, aussi pleut-il régulièrement tous les ans, sans quoi la terre deviendroit stérile & les creatures périroient universellement, ce qui marqueroit un défaut de / [90] / Providence dans l'auteur de la nature, mais il est indifférent qu'il pleuve tantôt plus, tantôt moins, tantôt ici, tantôt là, cette variété est encore nécessaire aussi arrive-t-elle régulièrement; l'uniformité veut que toutes les creatures participent au bien de la terre parce qu'elles n'ont point d'autre fonds d'où elles puissent tirer leur nourriture; la variété demande de la différence dans cette participation, cette différence est encore nécessaire, parce qu'elle jette les premiers fondemens de la subordination; l'uniformité demande que tous les animaux naissent avec un cœur, un cerveau & plusieurs autres membres essentiels; la variété veut que les membres et les parties essentielles soient mieux combinés dans les uns que dans les autres pour servir encore de moyen différenciel à la subordination; car ces différences de combinaison forment des constitutions plus robustes les unes que les autres & plus propres aux divers usages de la vie : l'uniformité veut que la raison soit donnée à tous les animaux pour leur servir de guide en cette vie; & la variété demande / [91] / que cette raison aie dans les uns et les autres différens degrés de perfection, cela encore pour rendre la subordination parfaite : si la Religion est nécessaire au bien de l'esprit, comme la raison la pluie & les richesses le sont à la vie; l'uniformité veut que cette Religion soit universelle & aussi aisée à connaître qu'il est facile à un chacun de discerner la nourriture qui lui convient; autrement l'esprit tombe dans la confusion, dans la misère et doit périr inévitablement; ce sont là les effets d'une Providence bornée & aveugle; la vérité demande la pratique d'une religion & ces maximes indifférentes diffèrent par tout suivant les mœurs & les coutumes du pays. Le doigt de Dieu paroît dans les Loix générales d'uniformité & de variété; sa Providence éclate jusques sur les moindres objets, tout brille de son divin caractère & ce Dieu de majesté de grandeur disparaîtra-t-il dans la chose qu'on regarde comme la plus importante et la plus essentielle au bien de l'esprit, qui est la connaissance de cette Religion : voyons et si cela est on a raison de se défier des religions de la terre.

Suivant cette supposition d'uniformité et de variété qui est très réelle et qui me paroît conforme à l'idée que j'ai d'un être infiniment parfait, il n'est que Dieu qui puisse être le Législateur d'une telle loi, qui puisse la porter dans tous les cœurs des Bipedes, la fonder sur des principes plus évidens que le jour & la rendre universellement connue : de même qu'il n'est que lui qui puisse rendre la terre féconde,

& donner à tous les animaux un cœur, un cervau, une raison. Le ministere des Bipedes n'est pas capable d'un tel prodige; peuvent-ils ces etyres lourds et ignorans parcourir à la fois et chaque instant de durée toute la face de la terre ? emporter les habitans à la connoissance d'une nouvelle religion ? ont-ils le don de lumiere et de persuasion ? ce ne sont que des aveugles qui parlent à d'autres aveugles, on a droit de s'en défier; ont-ils la vuë universelle & assés perçante pour ne pas oublier une seule creature dans cette publication ? ils ont des yeux trop foibles & trop limités ils devraient cependant avoir toutes ces qualités sublimes pour être capables de donner à la Loi un / [93] / véritable signe d'universalité & de lumiere éclatante; cherchjons cette religion; en est-il une pareille sur la terre [?] toutes celles qui subsistent ont des bornes parce qu'elles ont eu des législateurs qui les ont publiée[s] imparfaitement, d'ou il paroît que ce n'etoit que de foibles Bipedes qui ne pouvoient faire mieux : la Religion que nous cherchons doit être sans limites, uniforme dans ses principes essentiels; elles sont divisées, soutenuës diversement par leurs propres sectateurs, & celle ci doit être universelle; elles sont plusieurs en nombre & sujettes à tout changement, celle ci doit être unique & incapable d'alteration; elles sont fondées sur des principes d'absurdité & de tenebres impénétrables, celle ci ne doit être apuïé[e] que sur l'evidance et être environnée de toute part de raïons êclatans de lumiere.

Qu'est-il besoin enfin de chercher sur terre une pareille religion ? Si elle subsiste, chacun en peut faire la decouverte en lui même, examinons le fond de nôtre cœur, c'est là le sanctuaire véritable ou doit habiter le seul & veritable Legislatteur & non dans du metal ou de la pierre; C'est la ou la religion doit se conserver pure & / [94] / sans tache & non sur de l'ecorce d'arbre fabriquée par la main des hommes & sujette à souffrir toute sorte d'alterations; qu'elle est donc cette Loi du cœur ? que tous les bipedes de la terre s'interrogent interieurement, tout préjugé à part, ils sont surpris de n'entendre aucune r&ponse claire et intelligible; il est vrai que la plupart conviennent de celle ci, qui est d'aimer Dieu par dessus toute chose & les creatures comme soi même.

Cette réponse est-elle bien claire ? ne laisse-t-elle pas dans l'esprit quelque doute et quelque incertitude qui ait besoin d'explication; quant à moi elle me paroît bien envelopée d'obscurités C'est qu'elle touche encor au préjugé des religions, car la religion est un nuage epais qui envelope et obscurcit toute chose.

Quel est cet amour que nous devons avoir pour Dieu, si ce n'est vouloir l'accomplissement de toutes ses volontés & la manifestation de sa gloire; comment pouvons nous le vouloir, nous qui n'avons aucune volonté positive; éclaircissons ce mistere & pour cela n'aions jamais recours / [95] / aux consultations des Bipedes dont les réponses sont toujours obscures & passionnées, mais consultons seulement l'idée claire d'un être infiniment parfait; c'est le flambau qui doit nous éclairer dans tous nos doutes.

Cette idée m'apprend que le tres haut est souverainement grand par lui même, qu'il est a lui même sa propre gloire, que c'est lui qui veut dans les creatures, qu'elles ne peuvent rien vouloir par elles mêmes; quelles ne sont qu'un foible instrument qui ne remuë qu'autant qu'il est poussé qu'il peut tout à l'aide du très haut, et qu'en ce cas ce n'est jamais que le très haut qui le pousse, le remuë, lui inspire des sentimens, des pensées, lui cause des douleurs, des plaisirs, le jette dans la misere, l'eleve dans la fortune, et qu'enfin ce n'est qu'un roseau agité au gré de la Providence. qu'el est donc cet amour que le Bipede dit avoir pour son Dieu ? il ne peut rien par lui même, il est denué de tout cette reponse du cœur n'est pas si claire qu'elle le paroît d'abord, & bien

loin de venir directement de Dieu par la voie du cœur, elle ne part directement que de nôtre amour propre, comme nous l'expliquerons dans la suite; voilà ou se réduit toute la religion si l'on peut l'envisager de la sorte; je ne trouve point sur la terre cette Religion universelle & fondée sur des principes de lumiere; je ne la trouve point dans le cœur des Bipedes, donc il n'en est point de pareilles et toutes celles qui subsistent ne sont que des pures inventions : les defauts de particularité et de tenebre qu'elles renferment toutes m'en convainquent parfaitement. Voions l'origine de toutes ces religions et ensuite nous remarquerons quel en est le caractere.

Fin du 5e chapitre

* * * * *

* * *

*

Chapitre 6e

De l'amour propre, principe de la vie et des Religions

Le Bipede regardé dans les Religions presentes souhaite passionément d'être heureux en l'autre vie, il croit en aimant Dieu, en se tournant vers lui par la pratique de quelques actions de parvenir un jour à cette félicité, et il ne fait pas attention que l'amour qu'il doit avoir pour Dieu n'est que pour lui même; cet amour est une impression que Dieu fait à tous les animaux, par laquelle ils sont prtés à aimer tout ce qui peut les rendre heureux & maintenir leur propre conservation. Dieu ne paroît aimable danes les Religions que par raport aux biens dont se flatte de joüir, c'est ce bien que nous envisageons dans toutes nos actions, nous nous plaisons à être heureux, de cette maniere, nous ne sommes capables /[98]/ que de nous aimer nous mêmes & nous sommes absolument incapables d'aimer Dieu parce qu'il nous est impossible de lui procurer aucun avantage réel, d'ou il resulte un bien pour nous; nous ne pouvons affecter la divinité par aucun endroit, ni en aucune maniere, et parconsequent nous ne pouvons l'aimer.

C'en est de même à peu près de l'amour que le Bipede doit avoir pour son prochain; il ne l'aime que pour être aimé, desorte qu'il n'a d'abord en vûë que ses propres interés; toutes les creatures se portent reciproquement à un pareil amour, & toute la difference qui se trouve dans l'amour du prochain, & de Dieu, consiste, en ce que nous pouvons prosuire dans le prochain un bien réel, quelque plaisir, ou des sentimens agreables dont le retour peut nous être avantageux, lequel est toujours le but de nos démarches; C'est en ce sens que nous aimons le prochain, mais en Dieu il nous est impossible de faire naitre aucune satisfaction dont nous puissions attendre quelque retour heureux; c'est en ce sens que je dis que nous sommes incapables d'aimer Dieu, et comme il n'est que cette maniere d'aimer il paroît /[99]/ evidament qu'on ne peut aimer cet etre infiniment parfait.

Il ne faut pas se persuader qu'on aime Dieu parce qu'on croit de l'aimer, c'est un préjugé ancien, confus, universel, & comun à tous ceux qui professent quelque religion; c'est une amorce dont on se sert pour interesser les Bipedes qui obeissent d'autant plus volontiers a ce commandement specieux qu'ils ne le comprennent pas.

Tachons de bien expliquer cet amour. L'amour propre est inseparable de notre Nature comme nous l'avons deja dit; nous ne faisons rien ou il n'ait prémierement part; quelquefois cet amour propre est purement personnel, c'est a dire qu'il ne sort point, pour ainsi dire, de la personne qui en joüit & ne se comunique point au dehors; quelquefois il est relatif a un objet lorsqu'il se comunique a une personne qu'on aime; j'aime mon ami d'un amour propre & d'un amour relatif; je l'aime d'abord d'un amour propre, parce que je trouve du plaisir à être auprès de sa personne, c'est /[100]/ proprement ce plaisir que j'aime & qui me rend heureux dans l'instant; voila le pur amour propre, jusques la je n'aime que moi seul, ensuite cet amour devient relatif, car comme mon ami est la cause du plaisir que je ressens en personne, je veus entretenir

cette cause & je ne saurois la mieûx conserver qu'en procurant à mon ami, par mes manieres ou par mes services le même plaisir que je ressens à son occasion de telle sorte que je devienne à mon tour la cause réciproque de son bonheur. Deux amis qui s'entendent bien dans l'art d'aimer peuvent vivre très heureux, voila un amour propre relatif, il faut ce double amour pour aimer une creature & dés qu'il subsiste on aime véritablement son prochain; autrement on n'aime que soi même; peut-on aimer véritablement une personne sans vouloir son bien, ou le lui procurer [?] on a beau me dire que je suis aimé d'un tel, je ne le croirai jamais tant que cette personne ne se mettra pas en devoir de me le prouver par des sentimens d'amour propre qu'il doit produire en moi, je soutiendrai que /[101]/ ce prétendu ami s'aime lui même seulement sans que je sois compris dans son amour, car si j'étois la cause véritable & permanente de son amour propre, il tacheroit de me conserver pour être toujours heureux à mon occasion, aulieu que son indifferance est une preuve manifeste que je n'ai aucune part dans son amour: Dieu est sans doute la cause de tous mes plaisirs & de mon amour propre; je m'aime dans cette heureuse situation, j'aime ce plaisir & ce bonheur, mais depend-il de moi d'en conserver la cause ? il faudroit pour cela affecter la Divinité de quelque sentiment agreable pour devenir à mon tour la cause de sa félicité; Dieu n'est susceptible d'aucun sentiment de la part des creatures, je ne puis faire naître en lui aucune satisfaction, mon amour ne peut donc être relatif à Dieu & parconsequent je ne puis l'aimer.

Je vous aime de tout mon cœur dit-on dans les religions, je vous aime de tout mon esprit, de toute mon ame & de toutes mes forces; dans cet antousiasme un devot ressent une /[102]/ certaine suavité éloignée de toute crainte et une satisfaction intérieure qui lui fait prononcer avec joie cet acte d'amour; c'est cet acte suave & satisfaisant qu'il aime, parcequ'il provient de la tranquillité de sa conscience, de la vuë de ce bien futur & de cette felicité qu'on lui fait esperer dont il se forme une image confuse dans le cervau; plus il croit d'aimer Dieu, plus il s'aime lui même; son imagination s'echauffe de plus en plus & son amour propre augmente a un point qu'il devient immobile; il est tout ravissement, tout extase, il se croit dans un autre monde, son ame est environnée d'un orgeüil sacré, l'intérieur n'est, ce lui semble, que majesté & grandeur, il se croit l'incomparable compagnon des immortels & l'intime ami de Dieu; tout cela ne procede que des vapeurs d'un sang echaufé par les oraisons & les austérités, ce n'est autre chose qu'un effet purement naturel des préjugés qu'une chaleur artificielle qui altere les poulmons et qui les force doucement à se décharger /[103]/ des fumées et des vapeurs caligineuses qui remplissent le cœur & les autres parties nobles, de melancolie, de crainte, de soupçons, de douleur, & d'autres passions facheuses. Des que le devot est revenu de son extase, il pousse d'ennuieux & tristes soupirs après la vuë du bien qu'il espere de posseder et accompagne ses soupirs d'œillades fieres & méprisantes sur toutes les creatures qui l'environnent; toutes les réligions ont de pareils devots intéressés, le pur amour est une éritable chimere, les devots ne feroient jamais aucun acte d'amour s'ils ne trouvoient du plaisir & de la douceur dans cette déclaration; cet amour n'est donc point relatif a Dieu, donc le devot ne s'aime que lui même puisqu'il jouït lui seul des avantages de son amour; l'amour propre nous seduit partout & diversement, il ne touche nullement la Divinité.

Toutes les creatures ne s'aiment mutuellement que pour elles mêmes, c'est cette inclination personnelle qui conserve les ouvrages de Dieu, sans cet amour les creatures ne seroient plus /[104]/ attentives à leur propre conservation, tout enfin tomberoit dans la confusion & dans le cahos; les animaux n'aiment leurs semblables que

par rapport à l'avantage qu'ils esperent retirer de leur compagnie, la vuë du plaisir qui resulte de leur union les porte au mariage & à perpetuer successivement leur especes; un pere n'aime son fils que par ce qu'il trouve une certaine satisfaction interieure à l'aimer, à le voir & à lui faire plaisir; Cela est si vrai qu'un fils devient un objet de haine lors que par sa mauvaise conduite il cesse de prosuïre dans le pere cette satisfaction, un fils n'aime le pere qu'en consequence du même plaisir & des avantages dont il jouït ou qu'il espere de recevoir par son moïen, desorte qu'un pere devient à son tour un objet de haine à son fils lorsque par sa dureté il cesse d'être la cause de son amour propre; un serviteur n'aime son maitre qu'en vuë de l'avantage qu'il trouve dans son service & un maitre n'affectionne ses serviteurs qu'autant qu'ils remplissent leur devoir, la vuë du bien est le premier mobile de toutes nos actions. / [105] /

Voila tout ce qu'on peut tirer véritablement de cette reponse du cœur, qui est d'aimer Dieu par dessus toute chose & le prochain comme soi même; nous venons de voir qu'on ne peut aimer Dieu & qu'on s'aime toujours soi même invinciblement. Si la religion copnsiste dans cet amour de soi même, on peut dire qu'elle a un véritable signe d'universalité, puisqu'il n'est pas un Bipede qui ne porte cet amour propre dans son cœur des le moment de sa naissance jusqu'a sa mort; toutes les religions flatent cet amour propre, elles promettent des biens et des recompenses par des voies differentes, d'ou nait la diversité des religions; cette amorce attire les peuples & les oblige à rendre à Dieu cette varieté infinie de cultes, que la difference des pais, des coutumes et des législateurs a introduit sur la terre; il ne s'agit dans le fond que de s'aimer, c'est là ou git ce me semble toute la religion si l'on veut se servir de ce mot; on la pratique d'autant mieux qu'on s'aime davantage & avec discernement, c'est là pour ainsi dire toute la récompense qu'on doit attendre; cet amour est invincible, tout ce qui en / [106] / fait la différence n'est que le plus ou le moins de lumiere qu'il renferme : dans les uns cet amour est accompagné de prudence & de discernement, ceux la sont les plus heureux, dans les autres il n'est suivi que d'aveuglement & de brutalité, ceux ci ne sauroient être que bien miserables, voila en un sens toute leur punition; ceux la sont persuadés que la santé du corps & la tranquillité d'esprit font leur felicité en ce monde & sachant en même tems qu'ils ne sauroient acquerir, ni conserver l'un & l'autre que par une moderation générale de tous les plaisirs que l'on prend en cette vie & par un usage prudent des egards & de l'amour que l'on doit à son prochain, ils usent avec sobriété & discernement de ces plaisirs & de cet amour. Leur santé ne se trouvant jamais altérée ni leur esprit inquiet ils sont en etat de jouïr des charmes d'un printems perpetuel; cette moderation de vie & ce discernement de conduite sont le caractere de l'amour propre bien entendu : ceux ci n'etant pas doués des memes lumieres et de tant de discernement croient être d'autant plus heureux qu'ils sont abimés dans la jouïssance des / [107] / plaisirs & peu attentifs aux egards qu'on doit avoir pour son prochain L'attrait & la volupté les precipite dans l'eccés qui est l'origine de toute sorte de maladies & les jette souvent dans des indiscretions dont les contrecoups leurs deviennent tres facheux, quelques insensibilités qu'ils affectent par leur maniere fiere et brutale; cet aveuglement est le signe de l'amour propre mal entendu ou desordonné.

L'amour propre bien entendu est proprement le caractere d'un honnete homme, s'il etoit généralement bien composés il feroit des merveilles, chacub pour être aimé de son voisin iroit au devant de ce qui peut lui plaire; & le voisin poussé par le même motif ne manqueroit pas de tenir la même marche; il regneroit toujours entre eux une paix delicieuse & profonde et une inclination réciproque de se faire plaisir; cet

attachement les lieroit si fort qu'ils deviendroient necessairement le bonheur les uns des autres.

Le Bipede qui goute donc l'amour propre bien entendu, ne manque jamais de garder la /[108]/ même conduite de moderation & de se faire un plaisir de plaire à tous ceux avec qui il a quelque liaison; il ne s'avisera pas de médire de son prochain, ou d'insulter quelqu'un, il sait qu'un procedé si violent attire des retours facheux, il les evite, il se garde bien de troubler la religion ou il vit par des dogmes ou des innovations dangereuses, il n'ignore pas les peines qui suivent de près ces sortes de novateurs, il demeure en paix et dans le silence; il ne s'avisera pas de s'emparer des biens d'autrui, ou d'entrer dans certains partis sordides & honteux, il sait que ces sortes d'usurpations, ou d'intérêt particulier, jettent d'ordinaire un esprit dans le trouble; la crainte des peines temporelles, ou l'aprehension de dégrader dans le monde du caractere de probité suit partout l'usurpateur, ou un partisan tyrannique & melent d'amertume tous les plaisirs qui lui reviennent du vol, ou de la concussion; il préférera toujours ce glorieux eclat d'un pur désintéressement et de la douce réputation d'une intégrité parfaite, à l'avantage incertain & odieux d'une usurpation toujours suivie de trouble, quelque sure et inconnue qu'elle soit d'ailleurs. /[109]/

Cet amour propre bien ordonné est proprement ce que l'on doit appeler vertu, la quelle est bien differente de cette vertu chimerique que les religions inspirent aux Bipedes; celle ci n'est qu'un fantome qui ne sert qu'à épouvanter les Bipedes; ce n'est qu'un mot vague et indéterminé qui ne fixant aucune idée, fait marcher toute la vie les Bipedes dans un sentier de tenebres erissé de ronces et d'épines & les laisse enfin dans le desespoir de ne pouvoir la comprendre, ni l'acquiescer.

Le nom de cette vertu rétentit dans toutes les Religions; on la fait sonner haut partout, c'est une espece de digue qu'on oppose d'ordinaire au torrent de la volupté, et ce nom tout incomprehensible qu'il est, ne laisse pourtant pas d'avoir quelquefois son effet & surtout de se rendre respectable aux Bipedes les plus grossiers, qui ne pouvant le comprendre se retranchent à l'admirer; cette vertu suivant les religions n'est qu'un amour de Dieu, et cet amour est chimerique comme nous l'avons vu, parconsequent, la vertu l'est de même; il n'est pas surprenant que les /[110]/ Bipedes se repaissent partout de chimeres, le ridicule & le préjugé sont leur partage, ce n'est jamais que tenebre avec eux, ils se plaisent à croire des choses ou entre du merveilleux & de l'incomprehensible; une secrete vanité flate leur amour propre mal entendu, et leur persuade qu'il y a de la grandeur & de l'avantage de donner leur acquiescement à une croïance misterieuse, les Législateurs qui ont connus ce foible, les ont surpris par cet endroit et leur en ont imposé par des préjugés en parlant un langage misterieux; si le ridicule de cet amour de Dieu, de ce nom de vertu, étoit aperçu, on reconnoitroit bientôt le faux des religions & de là une infinité de troubles & de desordres. ainsi les prophetes ont bien fait d'inventer un nom obscur, respectable & tout propre à en imposer, ils ne pouvoient faire mieux.

Les Bipedes ne comprendront point la véritable vertu qui est cet amour propre bien ordonné, ils ne peuvent s'empêcher de suivre leurs differentes inclinations & de vivre de part & d'autre dans une défiance perpetuelle : les plus forts se saisissent des biens, croïant d'être heureux, /[111]/ dans leur possession ils se trompent lourdement; les richesses ne sont pas une barriere assez forte pour repousser les chagrins qui les environnent de toute part; ils portent en eux mêmes la cause de leur souci dont ils deviennent necessairement la proie, c'est leur préjugé : de cet amour

propre mal entendu vient le partage des biens si peu proportionné entre les Bipedes; de la les vols, les calomnies, les dissensions, les embrasemens, les guerres, et la desolation générale des païs entiers; de la l'establisement d'un nombre infini d'officiers, de juges, de magistrats & de tribunaux, destinés à s'opposer à l'impetuosité de tous ces dereglemens; de là une infinité de metiers et d'états differens, ou les Bipedes sont toujours conduits en consequence de leur amour propre souvent destitué de lumiere & de discernement.

L'espoir d'un bien futur porte les uns à mener une vie austere & a faire un sacrifice de leur vie; l'esperance d'un gain ou d'une récompense oblige les autres à faire des démarches pénibles et dangereuses; tel se donne la mort pour en / [112] / eviter une plus cruelle, ou pour ne pas survivre à quelque douleur qu'il regarde pire que la mort. Un Predicateur, un Grammairien, un Auteur, un Avocat, un Poëte, ne travaillent les uns & les autres que pour répandre leur nom et s'establis dans le monde une certaine réputation ou ils attachent ordinairement une vûë d'interêt & de fortune; je n'ai point à mon tour, dans cet ouvrage, d'autre motif qui me fasse agir, que la vûë de vivre heureux & d'eclairer mon esprit, c'est là le seul ressort qui m'agite. Les Rois, les Gouverneurs, les Magistrats ne flattent souvent les peuples que pour les gouverner souverainement, & les sujets n'obeissent à leur Prince, que dans l'intention d'eviter un plus grand mal, ou de jouïr dans la suite de quelque repos; l'amour propre bien ou mal entendu est toujours l'origine de tous les mouvemens qui agitent en général les animaux de la terre.

Parmi les peuples, il s'est elevé de tems en tems certains personnages d'un esprit supérieur qui penetrant dans le cœur des Bipedes ont découvert toutes les foiblesses de leur amour propre & ont su mettre à profit cette découverte importante. / [113] / Ces esprits ambitieux poussés aussi par leur amour propre n'ont pas manqué de former le dessein de s'assujétir ces peuples; ils ont cru d'être plus heureux dans un état d'empire & d'indépendance, mais voïant que la force de leur bras n'etoit ni assés grande ni assés durable pour contenir ces sujets dans l'obeissance & dans l'union, ils ont eu recours a flater leur amour propre & a unir leur esprit par une fine politique qu'on appelle Réligion; pour reussir dans ce dessein, ils ont représentés à ces animaux stupides, que ce n'etoit pas sans raison qu'ils devoient reconnoitre un Dieu maitre du Ciel & de la terre, que c'etoit lui qui les avoit mis en ce monde, et qu'en qualité de creatures ils lui devoient toute sorte d'homages; aiant ainsi préparé les esprits, ils ont feint ensuite secretement d'avoir communication avec le tres haut, d'en avoir reçu une loi qui promettoit une récompense eternelle à ceux qui l'observeroient & une éternité de maux à tous les prevaricateurs; ils ont publiés cette loi & ils l'ont fait passer par force ou par adresse; l'espoir de cette récompense & la crainte des punitions ont frapés d'abord ces Bipedes ignorans; ont flatés et / [114] / irrités tout à la fois leur amour propre, et ces dupes grossieres faisant ensuite reflexion qu'un peu de violence pendant cette vie passagère leur procureroit à l'autre monde une vie bien heureuse dont on les flatoit, n'ont pas fait difficulté de s'assujétir à toutes les maximes de cette loi.

Il est fort aisé de surprendre les Bipedes sur le chapitre des Réligions; comme ils n'ont point assés de lumieres pour reconnoitre leur foiblesse & les grandeurs supremes de la Divinité, ils se laissent aisément infatuer par certaines sentences specieuses, qui sont d'aimer Dieu & de le servir; quand ils sont une fois surpris, il leur est moralement impossible de revenir de leur surprise, parcequ'il faut beaucoup plus de lumiere pour se détromper que pour se mettre a couvert de la superstition : la Réligion est de tous les préjugés le plus fort & le plus puissant, il est de tous les ages & de tous

les états, il est tres rare de voir des Bipedes qui soient capables d'en secoïer le joug avec un parfait discernement; les Bipedes dans l'enfance se laissent aisement emporter, ou par ménagement, ou par crainte /[115]/ à croire tout ce que leur nourrice, leurs parens, et leurs maitres veulent leur enseigner; lorsquils sont en age ils reformat assés leur entendement qui s'etoit trompé à se rendre presque raisonnable en tout, si ce n'est en ce qui regarde la Réligion; en ceci ils sont toujours enfans, toujours attachés aux fables sacrés de leur pere et obstinés à les soutenir quelque fois au depend de leur vie; c'est que les réligions sont fondées sur des principes si obscurs, que les peres et les enfans, les maitres & les disciples, n'y voient pas plus clair les uns que les autres; ils marchent tous a taton & servent successivement de guides aveugles à leur posterité; il n'est donc pas étonant qu'on revienne si peu des préjugés de la réligion; que de détours ne faut-il pas faire pour cela ! quelle fermeté de genie pour resister à la force des préjugés ! quelle sagacité pour aprofondir la Nature ! pour penetrer le cœur des Bipedes ! quelle elevation d'ame pour reconnoitre les grands attributs de la Divinité, ou l'on fait consister toutes les religions ! les commun des Bipedes /[116]/ n'est pas capable de prendre un essort si élevé, ils sont destinés a ramper & a subir le joug éternellement, cela est necessaire pour l'usage des Réligions, lequel est essentiel à la conservation des societés.

Il est aisé à voir par ces raisonnemens que l'amour propre à suscité le législateur à porter les bipedes à embrasser leur loix : voilà l'origine des Réligions.

Fin du 6e chapitre

* * * * *

* * *

*

Chapitre 7e

De la Politique des Religions

La Religion est un lien qui unit l'esprit, forme les sociétés, soutient les Roïaumes & les Républiques; l'esperance d'etre heureux en l'autre monde console en quelque façon ceux qui ne le sont point en celui ci & les oblige à demeurer paisiblement dans leur condition obscure, cette politique est un bandeau misterieux qui entretient l'ignorance des peuples adoucit leur esclavage, assoupit leur fougue & leur brutalité.

C'est de la que la subordination qui regne entre les Bipedes tire toute sa force, autrement la jalousie augmenteroit si fort parmi eux, que les grands & les petis s'entregorgeroient mutuellement & ne pourroient souffrir aucune distinction; l'on /[118]/ pretendroit vivre dans une parfaite egalité, comme fait le reste des animaux, desorte qu'il est bon dans l'etat ou sont les choses qu'il y aie sur la terre de pareilles Religions : un Roi ne sauroit être trop attentif à maintenir la religion dans son empire; plus ses sujets sont religieux, plus ils sont soumis a sa volonté, la force de son bras augmentera, à mesure que celle de la religion dominera dans son empire; le trouble de celle ci ne peut qu'entraîner la ruine de l'autre, l'interest de tous les deux est tellement commun qu'ils ne peuvent subsister separement : le Prince est en repos lorsqu'il a une parfaite connoissance des misteres de cette politique religieuse, il n'a garde de se reposer entierement sur la confiance de certains esprits ambitieux, qui sous prétexte de piété & de religion cabalent sans cesse contre le prochain dont le merite leur fait ombrage, & troublent par des intrigues secretes et ambitieuses l'armonie de cette politique, & mettent souvent la monarchie dans un état prêt à s'ecrouler au moindre evenement.

La difference des opinions divise les esprits, une condamnation violente & autentique de ces /[119]/ mêmes sentimens les irrite & les révolte entièrement, forment des partis opposés et entretenus par une animosité réciproque; ils se regardent avec des yeux de haine & d'indignation; cette guerre invisible ne se passe que dans le secret des cœurs, ce n'est jusques la qu'une etincelle cachée sous de la cendre & destinée peut etre a causer un embrasement.

Une guerre etrangere vient-elle à penetrer dans le Roïaume ? le Prince meurt-il malheureusement sans heritier présomptif, ou sans un successeur propre à regner ? ou nait-il enfin quelqu'autre occasion favorable aux partis ? ces esprits alors prennent feu, eclatent l'un contre l'autre, & chaque partisan faisant agir ses creatures (qu'il a soin d'animer par l'interêt de la Religion) donne naissance aux troubles aux meurtres & aux séditions, il entretient une guerre civile & cause quelque fois la ruine entiere de la Religion, la quelle se trouvant forcée de fournir ses mêmes êtendars au parti oposé, se voit cruellement déchiré[e] par ses propres sectateurs & suivie quelque fois de la ruine entiere d'un roïaume. /[120]/ Il est tres facile à un Prince éclairé sur le fait des Religions de couper racine à toutes les factions séditieuses; comme il est incapable de surprise & d'être frapé des grimaces artificieuses de certains Bipedes religieux qui ont coutume d'obseder partout & sans relache l'esprit des souverains & de les remplir quelque fois de fraïeurs paniques de l'autre monde; ce Prince sait

parfaitement se tenir sur ses gardes & échaper à toute leur fourberie; il sait des moïens surs & infaillibles de contenir cette race intéressée dans leurs cellules & de les obliger sous des peines très rigoureuses à vivre paisiblement dans leur état sans jamais se mêler des affaires d'autrui, quelque prétexte qu'ils puissent alleguer.

Cette deffense ôte tout lieu de dispute & d'éclaircissement, source ordinaire des heresies & tenant les moines dans la retraite et dans un parfait éloignement de la souveraine puissance, elle leur ôte tous les moïens de chagriner leurs pareils & d'étendre leur ambition demesurée qui tend toujours à dominer même jusques sur les premiers chefs de la Religion. : les moines sont à craindre parcequ'ils ne meurent jamais ils ont /[121]/ toujours le tems de mettre l'accomplissement à leurs projets ambitieux; on doit se défier d'une race qui se perpetuë sans fin, on doit la confiner exactement entre les murailles de leur solitude, ce seroit encor miëux d'en détruire l'établissement, et de donner au sacerdoce toute la forme et l'étenduë que l'intérêt de l'état exigeroit; par là il regneroit une profonde paix on croiroit partout de penser uniformément, l'unité des opinions uniroit les esprits, la Religion en seroit mieux cultivée et deviendrait inaccessible à tous les coups que ses propres sectateurs lui portent; les peuples en seroient plus soumis; car rien ne dessille tant les yeux que les disputes et les contradictions perpetuelles qui divisent les pasteurs d'une même Religion; les Princes seroient plus tranquilles sur leur trône & les monarchies mieux assurées à leur postérité; la Religion est sans contredit l'apuï général & le plus ferme soutien des familles Roïales; c'est elle qui divinise en quelque façon la roïauté & porte les peuples à la regarder avec des yeux de vénération & de respect. /[122]/

L'usage des Religions étant d'une nécessité indispensable devient necessairement une affaire d'Etat, le fondement des sociétés & de tous les Roïaumes; la crainte d'une punition temporelle arrêté quelque fois l'impetuosité de certains esprits séditieux, mais il n'est que la Religion qui maintienne en paix cette foule prodigieuse de peuples et de bonnes gens qui font la partie essentielle des états : il paroît visiblement que l'occupation la plus serieuse du Prince doit être d'affermir de plus en plus sa religion & d'en rendre les fondemens inébranlables; le moïen infaillible de la porter à ce degré de domination & de grandeur, est de n'établir que des Pasteurs d'une intégrité et d'une charité exemplaires; on doit bien se garder de tenir une voie opposée par la crainte de rebuter les Bipedes et de les jeter (comme on dit) dans le desespoir; c'est un artifice dont certains esprits relâchés se servent pour autoriser leur morale aisée & pernicieuse, afin de s'attirer par ces douceurs apparentes & religieuses la confiance de la plus part des croïans : vit-on jamais que l'aprehension d'une peine invisible & si éloignée ait poussé personne au desespoir à /[123] si peu de fraix [?] Il n'est qu'un mal present et considerable ou si l'on veut un mal futur et infaillible qui soit capable de frapper sensiblement les Bipedes et de les rendre quelque fois susceptibles de desespoir; la perte d'un bien, d'un parent, d'un ami, la crainte d'un suplice present et cruel a produit plus de desesperés que n'en fit jamais la crainte du tartare, ou d'aucun lieu infernal; il ne faut donc pas qu'une crainte panique ou si legere serve de pretexte à l'établissement d'une morale relâchée; ces sortes de maximes aisées conduisent au relachement des mœurs, du relachement on tombe dans le libertinage & du libertinage on passe aisément au mépris de la religion; eh qui ne voit que le mépris universel de la religion est une marque visible de sa ruine prochaine, il ne faut qu'un petit changement d'état pour renverser les fondemens de cette politique spetieuse, lorsqu'elle est méprisée.

Les maximes fondamentales de la religion sont les mortifications & la charité; la pénitence amortit le feu de la chair dans les Bipedes qui croient aux religions, & la charité arrete le cours de la haine & de l'envie; pour peu qu'on se relache /[124]/ sur ce precepte on ne sauroit que produire un grand mal; la mortification n'etant plus recommandée le libertinage doit lui succeder & de là vient le désordre; la charité etant négligée, la haine, l'orgueil doivent regner & de là mille evenemens facheux au[x] grands et aux Souverains; on doit donc respecter la religion si on veut la voir fleurir avec succès & l'on ne sauroit lui rendre les respects qui lui sont dus que par la pratique d'une morale pure & sainte; cette régularité entretient l'ignorance des Bipedes sur les misteres des religions, rend ces animaux plus dociles & plus soumis : il n'est que des Pasteurs surveillans & un peu rigides qui soient capables de produire & d'entretenir une pareille harmonie entre les sujets de la religion & de l'état; c'est au Prince à faire choix de pareils Pasteurs : pour porter encor cette politique religieuse à son haut point de perfection, il faut en établir le centre dans le Roïaume ou le souverain commande, C'est alors que les interés de la religion & de l'Etat etant démelés par les memes sujets d'un souverain & par le discernement du Prince ne /[125]/ ne souffrent aucune atteinte ni aucune diminution; au contraire quand un Roy pour apaiser le trouble de cette politique a besoin de recourir aux decisions d'une puissance étrangere qui tient le centre de la religion, ce Roi devient infailliblement la dupe de cette puissance; l'ambition est inseparable des souverains; vous consultés le chef de cette politique religieuse, il vous répond, mais faites attention qu'il ne vous répond jamais que ses interés particuliers ne soient confondus dans ses réponses avec ceux de la religion; ses vuës sont toujours de porter atteinte à vos droits & à vôtre autorité, afin d'étendre par là sa domination; cette ambition est l'origine des troubles et des schismes.

Ce n'est pas assés à un Roy d'établir la solidité de son empire sur l'exercice constant d'une seule religion dont il doit être comme le chef; ni de fonder parfaitement sa tranquillité dans le nombre de ses armées & de ses tresors; la Religion quelque sainte & dominante qu'on la suppose est toujours susceptible de changement, parceque la nature des préjugés qui lui servent de fondement est d'être variable & inconstante; les trésors /[126]/ s'épuisent et on en voit bientôt la fin; les armes sont journalieres & rien de si bizarre que leur destinée; il y a aussi de l'imprudence de compter sur leur force, il faut bâtir ce repos sur des fondemens invincibles & inbranlables; il n'est qu'un moïen sur d'y arriver, c'est de fonder son empire sur le cœur de ses sujets, ce fondement est éternel et inaccessible à tous les ennemis domestiques et étrangers, ou plutôt il est toujours sans ennemis : qui oseroit attaquer un Prince cheri de ses sujets, regardé par eux comme leur bienfacteur & leur Dieu tutelaire ? qui ne voudroit pas lui rendre hommage ? & venir des quatre parties du monde admirer sa puissance, sa sagesse & sa Grandeur ?

Pour arriver à l'acquisition de cet amour public qui n'est sujet à aucune révolution, un Prince doit rendre heureux ses sujets, la felicité du peuple forme celle du souverain; & il est impossible à un souverain de vivre heureux à la vüë d'un peuple pauvre et miserable; le plus haut point de felicité ou un Prince puisse atteindre est cette joie secrete qu'il ressent à la vüë d'un peuple heureux dont il est lui même l'ame, le Pere & le souverain protecteur, /[127]/ Cette joie tient réellement de la Divinité.

Les Princes ne voient pas toujours la misere de leurs sujets et n'en sont parconsequent nullement touchés; qu'ils fassent attention que leurs peuples sont miserables dés que les souverains sont victimes de l'ambition & de la concupiscence,

parce qu'ils ne sauroient accomplir leurs vastes projets sans établir mille impôts et créer tout autant de partisans tyranniques, qui sussent le peuple et le jettent dans l'esclavage; sans tomber dans une ignorance générale des abus qui se glissent et dans une insensibilité des maux qui accablent les sujets : l'or, les pierreries, la magnificence des batimens, la force des armées, les conquêtes & la jouissance outrée de mille plaisirs ne rendront jamais heureux un Prince ambitieux et tyran des peuples : les Princes ne sont que des Bipedes comme les autres, ils sont sujets des mêmes loix de l'amour propre bien entendu, desorte que s'ils veulent être regardés de bon œil par leurs sujets, il faut qu'ils deviennent la cause de leur bonheur & de leur félicité.

Enfin on ne peut plus douter de la politique des /^[128]/ Religions; toutes les raisons que j'ai allégué[es] m'en assurent assés & cette reflexion suivante m'en convainc parfaitement.

J'ai vu que les loix d'uniformité & de variété soutiennent ce monde & qu'elles en sont le fondement essentiel, tout ce qui est composé dans ces loix subsiste nécessairement, et rien au delà n'existe; la Religion regardée suivant l'intention des croïans n'y est pas comprise, elle n'est donc pas une véritable religion & ne subsiste nullement, aulieu que la religion reçue comme une politique est parfaitement renfermée dans ces loix admirables; si la Religion est une politique nécessaire, l'uniformité demande que toutes les nations de la terre se soutiennent par des religions, & la variété exige que ces religions diffèrent suivant la différence des païs, des coutumes, des esprits, & des Législateurs; je trouve que ces religions subsistent partout de même de même façon; elles sont donc comprises dans ces regles d'uniformité & de variété & deviennent absolument une politique nécessaire pour la conservation des sociétés.

La Religion ou cette politique une fois bien établie, on n'y peut toucher, c'est attenter à l'amour propre des gens qui mettent leur félicité dans la pratique /^[129]/ de leur Religion; c'est attenter à l'autorité de celui qui les commande, c'est en vouloir encor à la vie d'un nombre infini de Bipedes reclus qu'un motif de félicité imaginaire a jetté[s] dans la retraite, ou qui n'ont renoncés au monde le plus souvent que dans l'esperance de se mettre à couvert de la misere; on ne trouve point son compte à innover sur une religion déjà bien établie, les sectaires le savent par experience; on a à surmonter l'autorité du Prince, la prevention des sujets & surtout la fureur des religieux & des moines; ces sortes de Bipedes qui se trouvent dans toutes les religions de la terre, sont d'autant plus acharnés à leur defense, qu'ils ont le plus d'intérêt à les soutenir; des vûes intéressées leur font eriger des statues en faveur d'un nouveau saint dont la devotion leur est toujours de quelqu'avantage, leur font établir des congregations & des confréries dans le dessein d'attirer la devotion des peuples & de les diriger, abusants ordinairement de l'ignorance & de la grossiereté de ces idiots.

Il est vrai que ces sortes de Bipedes travestis revêtissent toujours leurs motifs d'un pretexte de /^[130]/ sainteté ou de religion & que leurs démarches sont même quelquefois accompagnées d'une ignorante simplicité; cependant leur fourberie, ou leur bonne foi, fait vivre les uns & les autres des biens de la religion, c'est pourquoi ils n'épargnent rien quand il s'agit de s'opposer à l'établissement d'une opinion particulière qui porteroit coup à leur réputation, ou d'une religion nouvelle qui détruisant la leur détruiroit en même tems les moïens qu'ils ont de satisfaire leur cupidité & leur amour propre; desorte que les reflexions de cet ouvrage, qui dévelopent entierement leurs misteres, ne manqueroient pas d'être chargées de tout le fiel de leur bile, ou d'être frappés

d'anatheme, si elles parvenoient à leur connoissance; rien n'est plus à craindre que ces sortes d'animaux; ils sont coleres, vindicatifs à l'excès, parcequ'ils croient que Dieu leur doit du retour, que la religion est en dépôt en leur personne, & que leurs fureurs sont divines; ils n'oublient rien dans ces occasions pour faire sentir les barbares effets de leur animosité & de leur malice, & d'oter même la vie à leur prochain pour l'amour de Dieu : il n'est que des esprits inquiets, de la trempe des crédules & mécontents de leur fortune, / [131] / c'est à dire il n'est que des sectaires les plus sots, et les plus temeraires des animaux, qui soient capables de donner dans ces innovations; ce sont d'autres aveugles poussés par un motif d'amour propre, pour s'enhardir & pour faire diversion de sentiment, dans la vue de faire secte à part & de passer pour profètes ou pour chefs d'une nouvelle Religion : au contraire un Bipede penetré de l'amour propre bien entendu et éclairé par la connoissance qu'il a des animaux et de la Divinité fuit soigneusement l'éclat de toute sorte de seditions, il regarde d'un œil d'indifférence toutes les religions de la terre, il se contente de goûter à part les fruits de ses decouvertes particulieres, & de ne plus faire membre parmi les dupes; il n'est point à charge à la tranquillité publique, sa conduite sage & uniforme contribue plus à affermir le lien de la société, que la vie chancelante & irréguliere de la plus part des croïans; il sait dailleurs que les Bipedes sont d'une nature à ne pouvoir vivre sans religion, ou sans une politique qui serve à les unir, parce qu'il leur est impossible de vivre séparément; s'ils pouvoient à l'exemple des animaux se contenter des fruits de / [132] / la terre tels qu'elle les produit & des habits qu'ils apportent à leur naissance, ils acquerroient tout à coup une indépendance absolue, & pour lors les sociétés civiles approcheroient de leur fin; mais la nécessité qu'ils ont des mets & des habits artificiels les force à s'unir ensemble, & à etablir cette quantité prodigieuse d'arts & de métiers qui la premiere union des sociétés; la Religion qu'elle qu'elle soit vient au secours pour affermir & perfectionner cette union; l'obligation indispensable ou sont les Bipedes de vivre en société provient donc de la foiblesse de leur nature, qui ne leur permët pas de vivre comme le reste des animaux dans une société naturelle & independante, & suppose la nécessité absolue des Religions dont on ne sauroit détruire l'usage qu'en changeant la Nature des Bipedes, ce qui est impossible, ainsi ce seroit une entreprise folle & extravagante de travailler à la destruction de ces sortes de politique, ou à leur innovation, & tous les sectaires qui l'ont entrepris étoient les plus ignorans & les plus viles creatures.

Pour moi, je ne raisonne ainsi que pour m'instruire, & pour tranquiliser mon esprit sur certaines alarmes / [133] / fausses & ridicules ou les Bipedes mont jetté pendant mon enfance; le meilleur parti qu'il y a à prendre quand on est parmi ces animaux est d'éviter certaine réputation d'impie & d'athé que les Bipedes ont coutume de donner à ceux qu'ils croient sans religion; ce sont des sots je l'avouë, mais comme le nombre des sots fait tout le peuple dont on ne peut se passer, il est avantageux de lui en imposer par un extérieur de Religion, afin de ne pas perdre la confiance qu'il peut avoir en nous, & de pouvoir par là vivre avec plus de tranquillité : l'amour propre bien entendu n'étant donc pas compris par les Bipedes & la foiblesse de leur nature subsistant toujours, l'usage des Religions demeure éternellement nécessaire pour les tenir en devoir; cette politique fait le bonheur des Princes du côté de l'indépendance et forme entierement l'esclavage des Bipedes par le commandement qu'elle leur fait d'obeir aveuglément à leurs supérieurs, car outre qu'ils sont dans un état de dépendance, & qu'ils se nourrissent sotement d'une esperance vaine & frivole, ils sont encor sujets à tant d'inquietudes d'esprit, qu'ils ne peuvent jouir tranquillement d'aucun véritable plaisir; / [134] / leur vie qui n'est pas conforme aux maximes de leur religion n'est qu'une

suite de remords & de reproches intérieurs de la conscience; c'est la Religion qui est la cause cachée de toutes ces inquietudes.

Il faut remarquer que les Législateurs de peur de paraître suspects dans l'établissement de leur religion ont eu soin de laisser des preceptes généraux qui regardassent les Bipedes; si la Loi n'eut compris que les sujets, on se seroit méfié du Législateur, voyant qu'il n'étoit pas d'une Nature plus excellente que la leur, & ces maximes ne pouvoient être plus générales qu'autant qu'elles s'opposoient à certaines inclinations qui sont personnelles dans tous les Bipedes; il n'est d'état ni de condition où elles ne puissent porter coup; par tout l'on porte après soi ses propres passions; si on leur résiste, la violence qu'il en coûte, nous revolte & nous rend malheureux, & si on succombe à la tentation, les reproches intérieurs qui suivent de près cette prétendue foiblesse jette les Bipedes dans une inquietude mortelle.

C'est cette situation facheuse qui rend malheureux presque tous les habitants de la terre, la plus part ont / [135] / du bien & de la santé, & n'ont point un cœur exempt de ces inquiétudes spirituelles, qui les empêchent toujours de jouir paisiblement de leur fortune; quelques uns ressentant vivement l'esclavage de la Religion, font effort pour en secotier le joug, mais n'agissant que par un effet d'impieeté & d'étourdissement, ils se contentent de blasphemer en général contre les religions sans travailler à convaincre l'esprit de leur fausseté, c'est ce qui fait que restans toujours dans leur cœur quelques sémences des anciens préjugés sur la religion ils ressentent de tems en tems des secousses & des remords qui les bourrélient infiniment.

Ces libertins (on doit les appeler de la sorte puisqu'ils agissent contre leur conscience) ces scelerats, dis-je, n'ayant pas l'esprit éclairé sur la nature des Religions, donnent tête baissée & comme par dépit dans toute sorte de débauches; la journée est-elle finie ? sont-ils de retour en eux mêmes [?] c'est alors que la volupté commence à faire sentir les effets de ses opérations; les excès où ils sont tombés altèrent premièrement leur santé et les rend / [136] / incapables de jouir agréablement de ces mêmes plaisirs qui font le charme de leur vie; ce n'est pas tout ! ils ont agi contre les maximes de la religion, c'est pourquoi en ce moment les remords & les inquietudes viennent à la charge, relancent ce jeune étourdi, portent le trouble & la confusion dans les replis les plus cachés de son cœur & le laissent dans un état de desespoir; là il repasse tristement les dégouts & les miseres de la vie, il déplore son malheur & deteste sa naissance, il voudroit comme se débarrasser de lui même, ses efforts sont vains & inutiles & il tombe enfin dans un sommeil d'insipidité & d'indolence.

A son reveil, toutes ses passions se reveillent avec lui, etouffent ces sentiments d'aigreur qu'il avoit conçu contre le désordre de sa vie; elles reprennent feu, l'agitent & le reportent à la volupté, il s'y replonge stupidement, le soir il revient à lui, les mêmes pensées de repentir & d'aigreur le mettent à la torture & lui font envisager la mort, tantôt comme une profondeur muette, obscure, dont l'idée effrayante l'etouffe pour quelque tems, tantôt elles la lui représentent comme un cahos / [137] / illuminé confusément où son esprit descend et est englouti dans l'abime de l'Enfer; ou l'Enfer vient à lui à la geule beante avec tout ce qu'il a d'horrible & d'affreux, & tuë l'ame par un souffle empoisonné; le jour in reprend son train de vie, le soir il retombe dans l'abime ordinaire, ainsi toute sa vie n'est qu'une circulation de maux réels, de plaisirs toujours mêlés d'amertume; est-ce là vivre ou mourir ? ou n'est-ce pas là l'un & l'autre ?

Qu'une creature est malheureuse dans cette situation ! jugés-en par la nombre des Religions; chaque religion forme plusieurs nations de malheureux, & le monde est couvert d'un million de religions : voila cette politique ou cette religion dont les Bipèdes se prevaient dans les chapitres précédans avec tant d'ostentation, préférablement aux autres animaux : le beau relief qu'elle leur donne ! & le grand commerce qu'elle leur procure avec la divinité ! on peut dire au contraire que l'aveuglement profond où ils vivent, leur interdit non seulement toute société avec Dieu, mais encor qu'il imprime /[138]/ sur leur front un caractère étrange d'ignominie, la religion est comme un bandeau honteux qui leur masque la Divinité, elle la leur fait regarder d'un œil idolâtre qui les tient dans une erreur & dans un esclavage perpétuel : les quadrupèdes & les autres animaux ne tombent point dans ces calamités, soit à cause de l'excellence de leur être qui est moins susceptible de surprise & d'erreur, soit à cause de l'indépendance de leur vie, qui les exemptant de toute société civile, les prive en même tems de cette politique de religion dont la fin est d'unir les esprits des sujets; et de les tenir dans une dépendance réciproque.

Bien loin enfin de regarder la religion comme un relief avantageux aux Bipèdes, elle doit passer pour la marque visible de leur flétrissure, de leur bassesse de leur calamité; enfin tant de Roïaumes qui sont sur la terre, tant de Provinces, tant de villes, ne sont-elles pas faites pour contenir des misérables ? ne peut-on voir dans ces sortes de prisons, quelque Bipède plus heureux & d'un ordre supérieur qui aie l'esprit assés /[139]/ pénétrant pour reconnoître cette politique, se mettre au dessus de ces maximes ridicules et vivre dans cette indépendance d'esprit où règne un calme & cette douceur parfaite; celui là a déjà oté un grand obstacle à son bonheur, il a fermé pour toujours la porte aux reproches & aux inquiétudes de l'esprit, & connoissant d'ailleurs le véritable intérêt de l'amour propre bien entendu, il a trouvé le secret de se faire un heureux système de vie & d'un parfait honnête homme; c'est un grand charme pour l'esprit & pour le cœur, que celui de n'être chargé d'aucun devoir pour une cause faussement supérieure, de n'être jamais réduit d'écouter la voix & la loi trompeuse des Bipèdes & de n'avoir point d'autre règle à suivre que celle qui dépend de l'amour propre bien éclairé; ce sont là des douceurs qui enchantent.

Nous avons vû dans le 4^e chapitre de la 2^e partie la faiblesse des preuves dont on se sert pour autoriser la révélation; dans la 5^e la nécessité des religions; nous /[140]/ avons examiné leurs défauts essentiels, qui consistent en ce qu'elles sont toutes particulières, bornées, variables, fondées sur des principes contradictoires, obscures & très contraires à l'idée qu'on doit avoir d'un Être infiniment parfait.

Dans le 6^e nous avons découvert l'origine des Religions qui n'est autre que l'amour propre. Et dans le 7^e nous avons appris quel est leur caractère; c'est d'être de pure politique propre à contenir les hommes en paix & dans leur devoir; nous avons fini par le portrait d'un homme esclave de la Religion & par la peinture d'un homme sage & habile.

Nous allons présentement faire la description de cet homme sage & de ce Philosophe honnête homme.

Fin du 7^e chapitre

* * * * *
* * *
*

Chapitre 8

Caractere d'un Philosophe heureux

Cet homme sage, ce Philosophe éclairé qu'on doit appeller ainsi par la supériorité qu'il a sur ses semblables; cet homme dis-je qui a déjà l'esprit en repos sur les craintes paniques de l'autre monde, prend fermement la resolution de se munir contre tous les événements afin de demeurer le reste de ses jours entierement pacifique; je me represente ce personnage exposé sur le teatre de ce monde à la bisarrerie de la fortune & de l'esprit humain; je trouve en lui un caractere de penetration, de constance et de sagesse, qui peut servir de modelle parfait.

Il est toujours revêtu de ce caractere excellent, soit dans la pauvreté ou dans la richesse, soit dans le negoce ou le beau monde, soit dans les armes ou la magistrature, soit enfin dans toutes sortes de dignités mondaines ou eclesiastiques.

Suivons nôtre Philosophe dans tous ces états differens, et prenons garde de ne jamais le perdre de vuë.

Est-il mal partagé de la fortune ? La médiocrité lui suffit; un peu de nourriture & de la sagesse, suffisent à un homme / [142] / sensé & raisonnable, ses necessités ne vont pas plus loin et il n'a pas la folie de les multiplier par une ambition ridicule; il est riche dans sa pauvreté parcequ'il ne souhaite rien; un effort d'esprit et de méditation le rend content de son sort, lui fait porter sur son visage une serenité d'esprit qui prévient en sa faveur et qui une marque sensible de la tranquillité de son ame.

Est-il abondamment pourvu de biens ? il ne s'enorgueillit pas de ses richesses il est convaincu qu'à sa naissance il n'a pas apporté plus de mérite qu'un autre, qu'il est venu au monde pauvre et denué de tout et que ça été un pur effet de la Providence s'il a fait quelque fortune, ou s'il est issu d'un pere riche et opulent; il est affable envers tout le monde sans jamais tomber dans le mépris; il regle toujours son affabilité sur le mérite & sur la qualité des personnes avec les quelles il a à faire; l'orgueil ne le tente jamais pour lui faire mepriser ses inférieurs & pour l'obliger à s'élever audessus de ses egaux; il sait que les hommes se doivent tous les mêmes egars & que les richesses sont un bien étranger qui ne donne qu'un relief extérieur à celui qui les possède, sans le rendre plus noble effectivement; l'ambition ne le tente point pour l'élever aux dignités ou pour lui inspirer à faire une fortune eclatante, il est persuadé que ces sortes d'entreprises sont toujours suivies de demarches penibles et dangereuses. / [143] / Une partie de la felicité de l'homme est de savoir se contenter paisiblement dans sa sphere et de n'avoir que des desirs proportionnés à la mesure de son état & de sa puissance; les attraites de la volupté ne le séduisent pas à lui faire perdre de vuë la présence de son esprit & de la raison; il jouit des plaisirs avec moderation et retenue, il sait que le véritable bien de l'homme est de ne jamais s'oublier, de ne jamais negliger la vigueur de son esprit et la force de son corps, qu'il n'est que cet état qui le differencie de la pure Machine.

Voit-on ce Philosophe honnête homme dans le négoce ? il marche droit et doucement; comme il n'est pas ambitieux, il borne ses affaires; la crainte ne le suit point dans les petits risques qu'il fait, il ne ressent jamais les soucis & les inquiétudes de ceux qui méditant une grande fortune jettent tout au hasard et qui par quelques coups funestes ou imprévus, sont réduits ou à la mendicité ou à une fuite honteuse et précipitée, il est appliqué et clair voyant dans les affaires, la capacité & l'expérience qu'il s'y est acquis[es] le rendent souvent l'arbitre de différends qui y surviennent; l'estime qu'on a de son mérite va si loin, qu'on croit ne pouvoir mieux le récompenser qu'en l'élevant aux premières dignités du tribunal ou l'on juge souverainement du Commerce. / [144] /

Les affaires ne sont jamais assez embarrassantes pour l'occuper tout entier, il sait destiner certaines heures aux belles conversations, ou à la douceur de son esprit, & la délicatesse de ses sentimens se manifestent tour à tour d'une manière charmante.

Un homme attaché opiniâtrément à son métier ne peut s'empêcher de devenir farouche et de tomber dans une espèce de rusticité & de misanthropie qui le rend méprisable, malheureux & quelquefois insupportable à lui même.

Rien ne débrutalise tant une personne & ne la civilise davantage que le commerce du beau sexe; les femmes ont en partage la douceur & la beauté; ces qualités les rendent aimables & impérieuses; ce sont là les armes qu'elles opposent à la force et à la brutalité des hommes; elles exigent nos respects et nos soumissions, elles se dédomagent par cet empire de la faiblesse de leur Nature; pour leur plaire il faut s'armer du caractère de douceur & [de] docilité; à force de contrefaire ces qualités on se les approprie à la fin, on devient honnête, affable, & complaisant, qualités absolument nécessaires à une personne qui veut entrer et se maintenir avec honneur dans la société. L'intrigue des dames est bonne, on ne peut se passer d'elles quand il s'agit de se faire un nom dans le monde; polies et sociables, c'est elles qui coupent tranchent sur le mérite des gens, apprécient les choses & décident sans appel, il est / [145] / essentiel de se faire généralement aimer des dames, leur estime sert infiniment dans les occasions & a souvent plus d'effet dans les sollicitations que l'or le plus brillant; un jeune homme doit-il faire son entrée dans une maison ou dans quelque assemblée particulière ou tous les visages lui sont inconnus, il ne manque pas d'y faire semer une opinion avantageuse de son esprit par l'intrigue de quelque dame de réputation qu'il a su prévenir adroitement; alors trouvant les voies applanies, il entre dans cette assemblée sans se déconcerter & tâche d'y soutenir sa réputation annoncée; pour briller il ne suffit pas d'avoir de la fortune & de la naissance, il faut avoir du mérite & l'art de le produire.

Fils bien né, il a toujours pour ses père & mère beaucoup de respect et de déférence : père, il a des soins tendres pour son fils, il ne manque jamais de lui dire bien vrai, il se dépouille toujours en sa faveur de toute politique; c'est un homme à nud qui pour ainsi dire montre au doigt la réalité de ses pensées; d'où vient cette parfaite sincérité du cœur ? c'est qu'il aime à jouir de cette satisfaction intérieure que la vue d'un fils bien élevé a coutume de produire, c'est pourquoi un tel père n'oublie rien pour mettre ce fils dans une telle situation & un fils bien né ne doit aussi rien oublier pour répondre aux soins de son père; ce père en / [146] / agissant avec son fils comme avec un bon ami, il gagne sa confiance, il lui dessille les yeux sur la connaissance du cœur humain & de cet univers où il est tout nouveau, lui donne une juste & véritable idée de

sa bassesse & de la grandeur de Dieu, afin que par le secours de ses lumieres il devienne insensiblement heureux; enfin il ne faut lui faire mistere de rien; c'est ainsi qu'un enfant se perfectionne et devienteclairé & instruit même avant l'age; pour conduire un jeune homme jusqu'à ce point de perfection, il faut lui rendre agreable[s] nos remontrances, il faut lui faire sentir adroitement qu'elles partent d'un fonds d'amour qu'on a pour lui & l'enfant convaincu qu'on l'aime est docile & attentif.

Frere tendre & genereux, il regarde son cadet comme son meilleur ami & comme la personne qui mérite le plus sa confiance & son amitié; heureux, il etend sur lui les avantages de sa fortune, & il se plait a partager sa felicité.

La caractere d'un Philosophe honnete homme est de tout état. Officier, desinteressé brave & genereux; sa prudence et son intrepidité le distinguent; il a le courage & la force d'un soldat, le discernement & l'habileté d'un Général, il paroît dans les combats exposé aux perils les plus eminens avec un sang froid qui ne se dement jamais, il regarde avec indifference ces coups fatals qui decident de la destinée d'un homme; mourir dans son lit ou dans un combat, c'est toujours egaleement mourir, il trouve qu'il est infiniment plus glorieux & satisfaisant de / [147] / finir subitement sa vie par un coup d'eclat que par la main indolente d'un medecin; il est persuadé des miseres de cette vie et est en securité sur l'autre; qu'a-t-il à craindre et à ménager ? il n'a qu'un instant de vie, il la sacrifie à l'interest du Prince & de l'Etat, s'il meurt, il est délivré des calamités de ce monde & s'il échape du combat il jouit d'une vie sur laquelle il ne comptoit plus; avec cette disposition d'esprit il ne peut qu'avoir un heureux succès; ce sont là les véritables qualités d'un soldat et d'un officier; tel est le caractere de nôtre Philosophe; grand à l'armée, bon dans son domestique, maitre doux & genereux; il ne traite jamais avec rigueur ses propres serviteurs, compatissant à leur état il adoucit leur condition, il ne cherche d'autre retribution dans le bien qu'il fait que le plaisir d'en faire.

Prelat, moderé & charitable il touche les cœurs par beaucoup de douceur & de clémence, c'est par cette préparation d'esprit et de cœur qu'il parvient à exercer parfaitement un ministere ou les autres ne font souvent qu'exciter du trouble & de la confusion; c'est ici qu'il fait paroître un discernement parfait dans le choix de ses officiers & une superiorité de genie dans son discernement; comme il connoit parfaitement la foiblesse de l'homme & le caractere de la religion dont il est pasteur, il regle toutes ses demarches sur la connoissance qu'il a du cœur / [148] / humain & par cette politique il concilie si bien l'explication du Législateur avec l'amour propre de ses sujets que le résultat de cette conduite devient un véritable sujet d'admiration; pour se rendre recommandable & digne de la confiance et de l'estime publique, il faut paroître orné des principales vertus qui caracterisent le fondateur de la Loy; plus on se raproche des perfections du Legislatteur, plus on se rend venerable aux yeux des hommes; ces vertus sont, la douceur, & la charité, qualités qui paroissent tres propres à ramener les sujets et à les rendre capables de bons sentimens, parcequ'elles touchent les hommes par leur foible, qui est l'amour propre : cet illustre prelat regle exterieurement autant qu'il peut ses sentimens et sa conduite sur l'autorité de la loi quil professe, il tempere par sa douceur incomparable la rigidité ou la tyrannie de certains directeurs remplis de préjugés grossiers & poussés presque toujours par un zele aveugle et indiscret; la véritable science consiste dans cette modération et toute autre science n'est que vanité et que mensonge; à quoi bon remplir sa tête de faits historiques, d'opinions de Docteurs et d'une doctrine de passage qui s'echape bientôt ou qui ne subsiste que pour faire parade d'une bonne mémoire, ou d'une vaine érudition, sans aucun egar au bonheur present du

prochain; toute science qui ne tend pas à toucher agreablement l'amour propre, est la science des sots qui donnent dans le piege de la Religion; mais nôtre prelat qui est d'un genie supérieur garde une conduite toute oposée et / [149] / merite par la nos respects; je trouve que la douceur et la générosité sont des participations de cet être infiniment parfait; le caractere de la Divinité est de combler les creatures de biens et de les prevenir même dans leurs necessités et d'epargner aux malheureux la peine de solliciter une faveur qu'ils n'oseroient jamais demander par eux mêmes; quelle difference y a-t-il de la générosité de ce prelat à la liberalité de Dieu [?] il semble que la Divinité se communique plus etroitement à ce pasteur pour rendre par son canal les miserables heureux & pour maintenir les heureux dans leur felicité; Juge équitable & penetrant, il ne pense qu'a se rendre de plus en plus digne de son ministere; son esprit qu'il applique à la connoissance de ses devoirs, n'est pas capable de surprise, il connoit le foible du cœur humain, il sait que les hommes s'aimant invinciblement ne peuvent agir que pour leur propre avantage, qu'ils sacrifient souvent à cette consideration, Patrie, parens, amis, bonne foi, Religion et qu'il n'est point d'artifices ingenieux dont ils ne se servent pour colorer avantageusement leurs injustes prétentions; à l'aide de ses lumieres et de ses connoissances, il rend une bonne justice, son exacte probité le met à l'abri de toute séduction.

Magistrat, éclairé et vigilant il s'etudie à prevenir les malheurs, à veiller sur l'ordre & la police d'une ville, à la conservation de ses droits et surtout à procurer l'abondance / [150] / des denrées parmi ses citoïens; rien n'enrichit plus une ville que l'abondance des denrées, elles attirent les etrangers & leur argent; le pauvre vit & travaille, les manufactures fleurissent et augmentent le commerce; le calme & la joie regnent publiquement; voila la face d'une ville opulente & bien gouvernée; la pénétration & la vivacité de son genie lui sont d'un grand secours pour survenir à propos et en peu de tems à toutes sortes de necessités; la vigilance ou la promptitude est autant necessaire que la lenteur est préjudiciable dans ces sortes d'occasions : Juge-t-il à propos de se dépouïller pour un tems de sa dignité d'homme public, le voila devenu un simple particulier, il quitte ses affaires serieuses et epineuses dont une application continuelle diminueroit trop la vigueur de son esprit, pour entrer dans une conversation badine et enjouée : Le voila dans le grand monde sur ce theatre universel ou se joïent tous les jours tant de senes differentes & ou le cœur de l'homme deploie souvent toutes ses foiblesses; c'est là ou il trouve des sujet de critique & de méditation & des moïens de se toujours perfectionner à la vuë des deffauts d'autrui; porte-t-il l'air d'un juge imposant & sententieux, d'un magistrat severe & sourcilleux, ne parle-t-il le langage que du code ou du Pandecte, point du tout.

Ce Magistrat qui dominoit parttout par la capacité de son esprit et parla droiture de son cœur est ce même particulier qui brille / [151] / dans cette assemblée, qui fait le charme de cette conversation et le souhait de toutes les compagnies; il connoit que la felicité de l'homme en ce monde est non seulement de jouïr avec modération des plaisirs, mais encor de joïr des hommes même; c'est leur estime & leur affection qu'ils s'attirent qui forme cette jouïssance; quel plaisir d'être bien reçu partout de se voir accueillir de ses supérieurs et de recevoir d'un chacun des marques d'etime et d'amitié; cette situation est si délicate pour un homme d'esprit qu'il n'est rien de pareil dans la volupté; c'est là que consiste principalement ce fameux point d'honneur qui interesse tous les hommes; on sacrifie souvent pour ses amis une partie de ses biens, on expose sa santé & l'on s'engage pour eux dans des intrigues penibles et dangereuses, mais on regarde ce point d'honneur comme un caractere sacré & inviolable qu'un honnete

homme ne veut commettre par aucune consideration; quest-ce que ce point d'honneur si ce n'est la réputation d'un certain mérite personnel ou d'une droiture d'esprit & de cœur qui nous procure l'estime & l'amitié de tout le monde; cette situation est tres sensible aux âmes bien nées, elles y trouvent un gout d'autant plus sensible et exquis, qu'il est inconnu aux âmes grossieres & privées d'une heureuse disposition et de la culture de l'education; cet homme incomparable qui /[152]/ jouït si bien des plaisirs de la société sait encor mieux jouïr de lui même; ses passions ne prennent jamais le dessus, il a appris à les manier à son gré; ce n'est pas qu'il les gêne ou qu'il les captive, au contraire il en facilite le penchant quand il en voit les suites indifferentes; il sait qu'il faut de tems en tems donner l'essor à la Nature & s'eloigner quelque fois d'une sobriété trop rigide, il conduit ses passions ou il veut & lorsqu'elles sont arrivé[es] à leur portée, il les arrete tout court pour se donner le tems de se fortifier; ilsait fort bien que l'homme n'est que passion, interest, orgüeil, ambition, desir, joie, tristesse, douleur, amitié, plaisir, sentiment, amour, dévotion; tout n'est que passion dans l'homme, otés les passions il ne reste plus rien de lui, ce n'est plus qu'un être informe sans vie & sans mouvement; les passions sont donc la vie de l'homme & elles la rendent tantôt heureuse, tantôt malheureuse selon qu'elles se contiennent dans leur sphere ou qu'elles en debordent; elles tirent toute leur force de la santé, c'est elle qui lesd anime & les entretient dans leur vivacité naturelle, il est donc de l'interest de l'homme d'etre sérieusement attentif à la conservation de sa santé; il ne sauroit la conserver s'il ne maitrise ses passions : les hommes ont des passions dominantes qui decouvrent le fond de leur cœur, gattent souvent le meilleur naturel & alterent le temperament le plus robuste; le Philosophe n'est pas exempt des passions, il est impossible d'en etre privé, mais voies la difference; /[153]/ sa passion dominante est de se rendre maitre de ses passions, il a donné le branle au penchant qui peut le rendre heureux et qui peut brider toutes les autres inclinations qui lui sont contraires; cette passion dominante est l'amour de la santé & [de] la réputation d'honnete homme, elle l'emporte sur toutes les autres : c'est par de solides reflexions sur ces importantes raisons, qu'il a pris un si grand empire sur lui même, rien n'est plus capable de le tenter, il jouit doublement de la vie, il est maitre pour ainsi dire de la jouïssance des objets exterieurs et de sa propre personne.

On le voit sans emportement dans le jeu, c'est qu'il est egalement préparé à la perte et au gain, il y a de la folie à ne compter précisément que sur le gain & de se revolter contre des mauvais coups; le jeu quand il n'est pas regardé comme délassement d'esprit n'est qu'un desir bas & sordide, c'est la passion des gueux ou des fous; aussi ne jouë-t-il pas pour l'interest mais seulement pour le divertissement, il sait dailleurs que les richesses contribuent essentiellement aux charmes de la vie, il n'a garde de risquer au hasard une partie de sa fortune, sa prudence sait le retenir ou le faire retirer à propos.

Le Philosophe est a l'abri de ses foiblesses; on le voit aussi sans ressentiment dans les accidens de cette vie; eh pourquoi sortiroit-il hors de lui même ? ignore-t-il que les coups de la /[154]/ fortune sont infaillibles, n'est-il pas dailleurs assés prévenu contre tous ses traits ? il prévient comme d'un coup d'œil tout ce qui peut lui arriver de facheux & à chaque destinée qui se développe à sa vuë il demeure ferme & immobile; sa constance ne le dément jamais & la tranquillité de son ame est à l'epreuve des coups les plus vifs de la Providence; il n'y a point de disgrâce extérieure qui soit capable de blesser dangereusement un esprit soutenu d'un patience vraiment philosophique et éclairé sur les suites infaillibles de la prédestination; une ame de ce caractere est au dessus des assauts de la fortune et triomphe toujours de la destinée même; elle jouït

sans cesse d'une joie secrète & modérée, c'est cette joie qui contrebalance en elle même, tout ce que l'adversité & la prospérité peuvent avoir d'extraordinaire.

On voit encor le Philosophe sans brutalité dans les plaisirs. A table son caractere de moderation tempere si bien les aiguillons de la volupté, qu'il jouit librement des mets et des liqueurs sans passer à l'intemperance; il mele quelque fois un doux entretien avec cet usage necessaire de la vie à quoi il differe bien de ces mangeurs avides qu'on ne voit occupés que du soin de remplir leur ventre, trop peu éclairés pour sentir que l'excès dans les plaisirs altere les passions & detruit la santé.

Amant, sage & discret, il a de l'affection pour un ami, de la tendresse pour une maitresse, ce sont autant d'objets dont la / [155] / pensée le flatte agreablement; il faut nous établir des charmes dont la présence nous rende heureux; une vie trop vague et trop indifferente n'occupe pas assés & jette l'homme dans un ennui secret dont on ignore la cause; il ne faut dépendre de ces charmes qu'autant qu'ils sont necessaires pour notre félicité, sans prendre rien sur nôtre tranquillité; une dependance aveugle est un martyr continuel; tous les accidens qui frappent l'objet de notre amour, nous frappent également, tous ces coups rejalisent sur nous troublent notre repos, il est à propos de garder une espece de souveraineté, on ne doit jamais s'enticher aveuglément d'aucun objet, il faut en jouir un moment & rentrer ensuite en soi même : C'est ainsi que le Philosophe se retrouve toujours & jouit sans cesse d'une parfaite tranquillité parcequ'il ne se quitte jamais absolument; il aime tendrement une maitresse, sincerement un ami, il goute des sentimens délicieux en leur présence, son cœur & son esprit sont ravis de joie, il est heureux dans ces momens de jouissance & il ne l'est guere moins dans celui de privation; il est convaincu que l'objet de ce plaisir a une fin qui est arretée & irrevocable; il ne regarde point cet objet comme quelque chose de fixe & d'immuable, ce n'est pour lui qu'une vapeur ou un songe dont la disparition est naturelle et ne le trouble nullement; la maladie d'un pere, d'un fils, / [156] / d'une femme, d'une maitresse, la perte d'un bien sont autant d'arrets éternels de la Providence, enfin tous les accidens entrent dans les ordres de la prédestination, il a toujours present à sa vuë cet ordre admirable, c'est ce qui fait qu'il est comme insensible à tous les effets qu'il produit necessairement, ou que la Providence lui fait ressentir. Son airt toujours affable lui ouvre les cœurs, son intégrité sert d'azile à la plupart des malheureux & de voile impenetrable à tous les secrets qu'on lui confie; son egalité d'ame ne se demend jamais quelque sujet de contestation ou il se rencontre dans le fracas du monde, ensorte qu'il paroît incapable de ressentiment & de vengeance; il y a souvent de la bassesse de se laisser revolter aisement contre ceux qui nous offensent, quelque fois l'indifference punit mieux un insolent que tous les coups d'une vengeance précipitée, cependant s'il est dans le cas d'en tirer raison soit par honneur ou pour reprimer l'audace, il le fait si secretement & si à propos qu'on n'a pas lieu de s'en plaindre ou de l'en soupçonner publiquement; les eclats sont toujours desavantageux, on ne doit jamais se compromettre avec le public : qu'un pareil homme est prétieux dans une ville, il fait le charme des societés, il est l'azile le deffenseur des innocens, le conservateur des droits, des privileges, & le Pere de la Patrie; il est l'objet des vœux de tous ses concitoyens; quel delice que leurs hommages ! de la ville, il / [157] / passe à la campagne; là tout l'amuse, les jeux et les richesses de la Nature, le travail du laboureur, la gaieté d'une bergere; rentré au logis il fait les delices de ses convives par son aisance & son gout; seul il s'accupe de la lecture de bons livres, par là il ne tombe jamais dans ces momens de langueur & d'ennui ou tombent ceux qui ne savent pas s'occuper; il est tellement muni, tellement prévenu contre les vicissitudes de la vie qu'on ne le voit jamais dans

l'ennui; tout l'amuse tout le divertit; est il seul & sans livre; ses propres connoissances lui tiennent lieu de compagnie par des reflexions amusantes; le soin de quelques plantes de quelque arbre le recrée, rien n'est bas pour un homme qui a l'esprit véritablement grand.

Suivés le Philosophe jusques sur le trone, ce sera un Prince accompli; tranquille sur la possession de sa couronne, il ne pense plus qu'à rendre inébranlables les fondemens de son empire & à rendre ses sujets parfaitement heureux : loin de lui cette ambition démesurée dont les effets imprévus sont si facheux, la Royauté est comme un mur de separation entre le Bien et le Neant; effectivement qui a-t-il au delà de la première dignité du monde qu'un pays imaginaire ou les Princes ambitieux ne font que voltiger aveuglement, sans pouvoir jamais / [158] / s'arreter nulle part : loin de lui cette fierté inaccessible, méprisante qui n'est propre qu'à inspirer la crainte & l'effroi, d'où suit l'indifférence, et la haine; sa fierté est noble son accès facile & proportionné au mérite des personnes, sans aigreur, sans prévention, il étudie le caractère de ceux qu'il gouverne immédiatement, il conforme les charges aux talens, la récompense au mérite, le remède à la nécessité : considérés le Philosophe dans tous les états de la vie, même tranquillité d'esprit, même égalité d'âme : c'est ce même esprit qui lui fait envisager les hommes et cet univers dans leur véritable point de vue; le sein de la Nature & les ressorts du cœur humain lui sont à découvert, c'est là que par une prévoyance singulière et une connoissance extraordinaire il aperçoit le présent, pénètre l'avenir, reconnoît la différence & la compatibilité des caractères, combine si bien toutes les diversités de tems & d'humeur que son gouvernement devient un sujet d'admiration et un règne de félicité : les sources abondantes du commerce et de l'agriculture coulent sous son règne sans interruption dans un canal de paix et par la voie des privilèges et des exemptions; la campagne donne partout des marques de sa fécondité; point de colines, point de montagnes qui ne portent de la verdure par le soin & le grand nombre des habitans; l'abondance des denrées et des marchandises rend les villes des séjours enchantés, le négoce en fait des petits mondes par l'abondance des plus délicieuses productions de la / [159] / terre; viennent ensuite les commodités des grands chemins, l'embellissement des villes, la magnificence des maisons royales; les dépenses qui proviennent de ces somptuosités sont nécessaires au commerce en faisant circuler les espèces : la face d'un pareil gouvernement fait l'admiration des étrangers et leur inspire le désir ardent de faire nombre parmi de si heureux sujets : quel spectacle agréable pour l'univers ! quel charmant point de vue pour un Prince qui s'en voit le premier ornement ! ses charmes sont d'autant plus parfaits qu'il a le plaisir d'en être le souverain mobile.

Tirés du trone le Philosophe (la subordination & le rang à part) c'est le même esprit, le même cœur, il anime toujours ses actions d'un esprit d'amour & de sagesse; sa conduite est modeste sans affectation, il est vif sans étourderie, vigilant sans inquiétude, hardy sans insolence, affable sans timidité, respectueux sans bassesse, complaisant sans flatterie, habile sans intrigue, adroit sans fourberie, généreux sans orgueil, occupé sans humeur, modéré dans les plaisirs & constant dans tous les accidens facheux de la vie.

Quelle différence de ce Philosophe honnête homme et éclairé à ces hommes ignorans, entraînés sans cesse par un torrent de préjugés dangereux & par des passions brutales et / [160] / emportées; ne peut-on pas dire que les uns voient tous les jours les horreurs de la mort, et que le Philosophe goûte toute sa vie les attraits d'une félicité aussi grande qu'on la puisse trouver en ce monde; que les uns errent dans un

païs de contradictions de disputes de tenebres et que l'autre marche toute la vie dans un sentier de paix, d'uniformité & de lumieres; que les uns se font un Dieu de chair sous le masque de la Religion, qu'ils abaissent la Divinité par les idées basses & incompatibles qu'ils ont de ses attributs, et que l'autre reconnoit seul un Dieu véritable, grand par l'idée sublime qu'il en a, il honore en quelque façon la divinité par la conduite sage modérée & uniforme qu'il observe constamment. Ce bonheur lui vient de la connoissance qu'il a du cœur humain, il sait que les hommes ne sont pas seulement esclaves des biens & des richesses mais encore des sens et des préjugés de l'esprit; ces deux passions etouffent les lumieres de l'ame, enchainent ses inclinations naturelles et allument entre elles une guerre civile qui ne finit point : c'est ce tumulte ce trouble interieur, c'est cette guerre intestine de la chair et de l'esprit, de la Nature et des préjugés, qui fait tout le malheur des hommes; heureux qui peut en connoitre l'origine, dissiper loin de son esprit tous ces fantômes d'erreur, & faire quelque fois les reflexions suivantes à l'exemple du Philosophe parfaitement honnete homme.

Fin du 8e chapitre

* * * * *
* * *
*

Chapitre 9

De quel œil on doit envisager ce monde

Que cet univers me paroît misterieux ! c'est un opéra enchanté dont les Princes & les savans, qui en sont les principaux acteurs y jouent machinalement leur rôle, et où les spectateurs sont tout autant de sauvages grossiers qui ignorent entièrement les ressorts de cet opéra & l'esprit qui anime les acteurs.

Mon plaisir a été de contempler les brillantes décorations de cet opéra universel et de considérer ensuite la matière ridicule des rôles qu'on joue dans les contemplations de ce monde; je ne trouve qu'une profonde admiration compagne ordinaire de l'ignorance et dans la considération de ses habitans je ne vois que préjugés & tenebres.

Je lève les yeux au ciel je considère ces grands corps de lumière qui paroissent suspendus entre le ciel & nous & nager dans ces grands espaces, je considère ce nombre infini d'étoiles étincellantes qui me paroissent immobiles; je n'y connois rien, je ne comprends ni leurs apparitions différentes, ni l'égalité ni l'inégalité de leurs mouvemens, ni leur nombre, ni leur grandeur, ni leur distance : Je descends sur la terre, elle ne m'offre de toutes parts que tenebres; / [162] / le moindre objet, la plus petite plante est une énigme incompréhensible, quand je veux l'approfondir je tombe dans un abîme d'obscurités; je rentre en moi, je ne sais ce que je suis, ni au dehors ni au dedans; nous ignorons comment les parties qui nous composent sont unies ensemble, quels sont les ressorts infinis & les justes contrepoids qui font mouvoir notre machine et entretiennent les membres dans un équilibre parfait.

Je croyois autrefois de comprendre toutes ces choses, je ne les comprends plus présent; les hommes m'apprennent que les seules idées des choses, ou la présence des objets visibles suffisoit pour m'en donner l'intelligence & maintenant la raison m'enseigne qu'il faut connoître la nature des idées, ou des objets visibles pour avoir une intelligence des choses; cette nature nous est cachée & inconnue, c'est le voile impenetrable qui nous tient dans l'obscurité & qui nous rend sensibles à notre bassesse. Je suis donc sans me connoître & sans connoître le monde où je suis; j'existe je suis convaincu de mon existence & de celle d'un Dieu, sans connoître la Nature de ce Dieu, ni de quelle manière j'existe; toutes ces connoissances ne sont point de ma partie, elles portent la marque visible du sceau infailible de la Divinité; la raison me dicte qu'il n'est que le très haut qui soit capable de comprendre ses ouvrages et que la Nature doit renoncer éternellement à l'acquisition de ces sublimes connoissances; mais cette même raison, ce moi qui pense, ou une certaine lumière que je ne connois pas m'apprend que Dieu est Éternel, immense & immuable; / [163] / que toutes les créatures sont coéternelles avec lui et qu'il les voit éternellement dans toute l'étendue de leur[s] propriété[s]; je sens parfaitement Grand Dieu ces vérités éminentes, je n'ai peut être point d'expressions assez riches et assez heureuses pour les communiquer à mes semblables; faisons une tentative et tâchons de rendre sensible[s] des idées métaphisiques.

La lumiere qui est repanduë dans les airs, est un effet inseparable du soleil; que seroit le soleil sans lumiere ? ce seroit un astre de tenebres, ce ne seroit plus qu'un cahos incapable d'action; sa production lumineuse manifeste la grandeur de son essence solaire; des que le soleil subsiste, cette production paroît, & si le soleil est eternel la lumiere doit participer a son eternité.

N'etes vous point Seigneur un soleil immense, universel toujours egal à vous même & dans une eternelle felicité [?] tous les etres participent à vôtre eternité; & comment ne seroient-ils pas participans, vos productions sont inseparables de votre essence, comme la lumiere l'est du soleil : qu'elles sont vos productions ? c'est moi qui pense, ce sont mes pareils et tous les etres vivans; nous sommes tous coheteruels avec vous & dans une dependance eternelle; cet espace immense d'etenduë seroit-il encor votre ouvrage ? & a quoi bon cette production si elle est materielle ? un etre qui est incapable de sentimens et de pensées est incapable de vous; pouvés-vous former un être / [164] / incapable de sentir vôtre domination ? à quel dessein feriés-vous cet etre ? est-ce dans la vuë de l'etablir cause occasionelle de nos sensations ? cela ne peut pas etre; nous avons vu dans le dernier chapitre de la premiere partie, que cette cause est incompatible avec l'idée qu'on doit avoir de Dieu, et qu'elle nous fait agir d'une maniere composée, dependante & indigne de l'idée que l'on a de vos grandeurs; est ce pour le destiner à servir de lieu aux esprits ? un etre divisible qui a des parties & de l'etenduë comment peut-il contenir un etre spirituel, indivisible, qui n'a ni partie, ni etendue [?] le contenu doit répondre aux parties du contenant, & comment y répondra-t-il s'il n'a point de parties ? cette contradiction démontre visiblement que les corps ne peuvent nullement servir de demeure aux etres pensans, ou il faut dire les esprits ont de l'etendue & des parties, mais en ce cas on se paseroit encor de corps, comme nous le verrons dans la suite.

Est ce pour donner à cet univers un ornement général & uniforme ? de quel ornement peut servir un etre civil [=si vil] et qui est dailleurs invisible, car les beautés apparentes de cet univers sont tout autre chose que les corps; supposé qu'il y en ait, elles peuvent subsister independamment de cet etre corporel; il est donc inutile & même ridicule de reconnoître son existence; on ne doit pas multiplier les êtres sans nécessité, il n'est point de milieu; tout est Dieu et esprit / [165] / les esprits sont en Dieu, et ce monde visible n'est qu'un foible rayon de la Divinité.

Pensons avec bienseance & disons hardiment Seigneur, que cette etenduë infinie n'est que vous même, c'est vous qui vous manifestez du coté de vôtre immensité & d'une infinité de façons differentes; c'est vous qui vous faites sentir qui vous faites appercevoir d'une infinité de manieres; les cieux, les astres, les airs, les planettes, la terre & toutes les creatures visibles, tout cela n'est qu'une foible portion de vos grandeurs infinies, vous etes infiniment plus que tout cela, nous sommes engloutis dans un point de vous même, nous sommes enchainés à une partie de cette immensité divine que nous appellons nôtre corps & par cette partie nous tenons à toute votre immensité; nous roullons éternellement en vous même ou nous ne voyons jamais que successivement un rayon de vôtre divinité parceque nous ne pouvons vous comprendre tout entier.

Vous n'etes point sujet au changement, Grand Dieu, quoique cet univers qui n'est que vous même paroisse sujet aux vicissitudes, ces aparences de mouvemens

& de divisions ne sont que pour nous; nous sommes semblables à un vaisseau qui cotoie les rivages de la mer, les côtes lui paroissent se mouvoir tandis que c'est lui seul qui se remue, nous sommes toujours en mouvement & vous etes immuable et indivisible; dailleurs qui pourroit vous mouvoir & vous diviser, qui pourroit transporter une partie de vous même pour ainsi dire au dela de vous même, il n'est rien /[166]/ hors de vous & vous etes tout : vous etes immuable & indivisible en vous même, avec quoi vous diviserois-je [?] l'instrument dont je me servirois pour cela fait partie de vous même; c'est vous qui remués cet instrument, ma main & mon corps et qui me rendés susceptible de tant de vuës differentes; mon corps apparent fait partie de vôtre immensité, je suis comme un esclave dans cette espece de prison dont l'entremise me rend visible une partie de vos divines perfections.

Vous êtes bien plus près de nous qu'on ne pense, Seigneur, les creatures vous croient fort loin, elles vous confinent dans un coin du firmament, elles ne savent pas que c'est en vous qu'elles s'apperçoivent de leur existence, de leur mouvement & de leur vie, elles vous prennent pour de la matiere insensible, aveugle, & pire peut etre que le neant; cette distance que les hommes croient de mettre entre vous & eux, les jette dans un aveuglement epouvantable; ils pensent que leur âme existe dans la matiere, dans un être créé, aveugle & insensible & qu'ils en dependent universellement : il me semble, suivant la raison & le bon sens que l'indépendance est une marque de supériorité & que le contenant est plus que le contenu; il faut donc que la matiere soit quelque chose de supérieur à l'esprit puisqu'elle l'enveloppe de toute part & a la puissance de l'affecter; ainsi raisonnent les hommes ordinaires, ainsi on conclut ridiculement; parlons plus conformément aux lumieres /[167]/ de la raison; il n'y a que Dieu qui puisse nous contenir, en qui nous puissions exister & dont nous dépendons souverainement; il n'est qu'un seul maître dans la Nature qui fait tout par lui même sans avoir besoin & sans se servir de l'entremise d'aucun etre; mais ne vous contiens-je pas Seigneur & n'etes vous pas dependant de moi ? dans la supposition que cet univers est vous même et que tous les objets visibles font partie pour ainsi dire de vôtre Divinité; je prens ces objets, je les tourne & les retourne à mon gré, je me nourris de quelques uns, je les contiens en moi ou je m'en decharge suivant le besoin; je suis donc supérieur à une partie de vous même; je me trompe; cela seroit si mon corps apparent faisoit partie de moi même; ce moi invisible & pensant est different de cet autre moi visible que j'appelle corps; ma personne visible ne m'appartient pas, elle est une portion de la Divinité ou je suis englouti, dans cette portion il se passe une infinité de mouvemens apparens qui m'affectent sans cesse, c'est une entrée & une sortie perpetuelle d'objets sensibles; là Dieu se reproduit eternellement & dans toutes les portions de lui même; c'est cette production qui nous vivifie & nous soutient; ce n'est donc pas moi qui contiens les objets visibles, je ne les menage, ni ne m'en nourris puis que ma personne visible ne fait point partie de moi même, mais seulement de la Divinité; /[168]/ C'est elle seule qui se contient, & qui se reproduit eternellement à nôtre egard; les necessités de la vie, l'usage des alimens, toutes nos démarches exterieures sont autant de reproductions d'une autre Nature, ou d'aparitions differentes de ses perfections divines dont nous dependons essentiellement; c'est là, donner de Dieu une idée grande, sublime, majestueuse, immense, immuable & parfaitement digne de sa grandeur; n'est-ce pas au contraire porter l'extravagance à son dernier période comme font les hommes ordinaires, lorsqu'ils pensent de fixer une demeure particuliere à Dieu, & de le contenir en eux mêmes; y a-t-il un terme assés fort pour marquer & exprimer cette extravagance; manger son Dieu, l'offenser, le crucifier tous les jours; ne semble-t-il pas qu'on parle

d'un mandiant & d'un malheureux, qu'on outrage pour son plaisir; les antropofages furent-ils jamais capables d'une semblable abomination ?

La fausse opinion que les hommes ordinaires ont d'eux mêmes leur inspire une vanité, qui les porte à donner à leur individu une étendue & des propriétés qu'il n'a pas; quoi ils poussent leurs prétentions depuis ce bas monde jusqu'aux étoiles; ils veulent que l'éclat des couleurs des astres & du soleil fassent partie d'eux mêmes, soit de[s] modification[s] ou des propriétés de leur être : pitoiables creatures ! rentrés en vous /[169]/ même; taxés vous sérieusement & vous comprendrés à la vuë de vôtre infinie bassesse, que vous n'avez rien, que vous ne pouvés rien, qu'il est impossible de subsister sans sentir la domination de celui qui nous soutient & sans nous appercevoir d'une partie de ses grandeurs; tout cela est, dès que nous regarderons les objets sensibles; nos corps, les cieux, les astres, la terre, comme un seul rayon de la Divinité. Il est de la grandeur infinie de Dieu de ne pouvoir demeurer caché et invisible, il faut que sa majesté eclate & se manifeste à tous les êtres qui sont coeternels avec sa puissance, agalement agissante de toute éternité, la nécessité de sa Nature & de la nôtre exige que nous demeurioons comme aneantis dans l'infinie capacité de Dieu; nous sommes trop peu de choses pour nous appercevoir de nous mêmes par des idées eclatantes & majestueuses & pour trouver en nous de quoi fournir à nôtre contemplation; nous nous appercevons seulement de nous mêmes par des sentiments interieurs & confus qui nous laissent dans une profonde ignorance de nôtre être, sans savoir s'il est divisible ou indivisible; nous sommes invisibles, Dieu seul est visible, eclatant, majestueux; lui seul est nôtre maître & nous gouverne tous souverainement; /[170]/ C'est ainsi qu'il vous plaît Seigneur, de diversifier la vie des êtres vivans; vous nous communiqués aux uns etroitement du coté des sens, vous les comblés de biens & de richesses et vous vous éloignés de leur esprit pour ainsi dire, vous les laissés dans l'aveuglement & dans la tyrannie des préjugés; vous vous approchés plus intimement des autres du côté de l'esprit, vous eclairés leur entendement, vous moderés leurs desirs & vous les rendés comme independans des objets sensibles, ou de nous même, vous diminués leur esclavage & augmentés leur félicité.

Vous soutenés entre les hommes une variété prodigieuse d'esprit & de sentiment, elle est la base de leur société & de leur subordination; la foiblesse de leur Nature exige une société mutuelle & reciproque; la difference de leur genie en est le premier fondement; voila d'ou vient que vous eclairés les hommes si diversement & que vous leur montrés cet univers sous tant de vuës differentes.

Oùi Grand Dieu, la vuë de nôtre bassesse & l'idée inefable de vos grandeurs m'ont convaincu de toutes ces differentes vérités, la presence de vôtre idée a fait des prodiges en moi; elle m'a fait voir l'ignorance, la bassesse, le neant de toutes les creatures, elle ma dessillé les yeux & j'ai reconnu mes erreurs; j'avois cru de posséder quelque science touchant /[171]/ la Nature de ce monde & je suis dans les tenebres, car quoique je regarde ce monde visible comme une partie de vous même, Grand Dieu, je ne le comprends pas mieux pour cela; c'est toujours pour moi une enigme impénétrable et un sujet infini d'admiration; j'avois cru les hommes d'une Nature supérieure à celle des animaux, & nous sommes dans l'égalité; j'avois cru de posséder une véritable Religion & je ne suivois qu'une politique; j'avois cru encore de jouir d'une liberté & je suis dans l'esclavage; j'avois cru être dans un monde matériel & je suis dans un monde inintelligible, immense, éternel & tout puissant; une tradition de préjugés a entraîné mes parens, mes amis, à ces sortes de croyances, & ceux ci m'avoient à leur tour assujettis à

ces basses credulités; leur autorité agissoit sur moi aulieu de la raison, ou plutôt c'etoit vous même Grand Dieu qui me teniés dans cet aveuglement, c'etoit cet esprit universel qui éclaire diversement les hommes et qui

regle leurs differentes félicités en ce monde & en une infinité d'autres suivant l'ordre immuable de sa Providence qui nous est d'autant plus inconnue qu'elle est infiniment au dessus de nôtre capacité.

Fin du 9e chapitre

* * * * *
* * *
*

Chapitre 10.

De la Sécurité ou l'on doit être touchant l'autre monde

Me voila enfin arrivé au grand œuvre, à l'éclaircissement de cet important paradoxe, que l'homme est à lui même une enigme impenetrable; ce n'est plus un paradoxe, c'est une vérité constante & évidente, dont l'acquisition m'a certainement couté beaucoup de travail & de fatigue d'esprit; ce n'est pas peu de secoüer le fardeau des préjugés, il faut pour cela beaucoup de courage et de force d'esprit, & beaucoup de lumieres, il faut un esprit méditatif, aguerri à la science speculative & instruit généralement sur la nature de cet univers & de toutes les creatures, sans quoi il est impossible d'être parfaitement convaincu.

Que je me sens dédomagé de toutes ces peines par la possession de ce tresor; c'est un grand bien, une douce consolation d'etre parfaitement tranquille sur les frayeurs de la mort & sur la destinée de l'autre vie; de sentir sa conscience dans un repos perpetuel & de mener une vie entierement pacifique; que cet etat est digne d'amour & d'envie ! qu'un homme qui est dans cette situation est heureux ! c'est dans le dernier chapitre ou / [173] / paroît ce rare personnage dont le mérite réel & visible m'a fourni certainement une partie des Reflexions que j'ai faites sur les qualités admirables du Philosophe honnête homme : il faut avoüer, & l'on est convaincu par l'expérience, qu'une lecture reiterée de cet ouvrage prosuit un effet bien different de celui qui provient quelque fois de la lecture de tant de livres de pieté et de morale qui regnent parmi les hommes; ces livres n'aprofondissent jamais les matieres du bon côté; la Religion qu'ils professent leur sert de carrière & contribue merveilleusement à fortifier ce vieux levain de préjugés qui met les personnes dans un desordre perpétuel & fermente sans cesse dans leur côour à la moindre lecture de ces ouvrages pieux; c'est ce préjugé fatal de la Loi qui ne les quitte jamais & les obsede jusqu'au tombeau; voila ce levain qui combat la Nature & voila l'ennemi caché que la Nature a à combattre; on a beau lire des ouvrages de morale & entendre des prédications, la Nature cedde quelque tems à la force des préjugés, on demeure paisiblement dans l'esclavage, mais comme l'on est dans un etat de violence on s'en retire bientôt; la Nature fait effort & surmonte les préjugés, c'est de là que viennent ces frequentes rechutes, ces secheresses d'esprit, ces inquietudes, ces remords, cette alternative de deux éternités si opposées; toutes ces fraïeurs paniques abattent l'esprit et le / [174] / corps & le tiennent dans une fièvre continue, aulieu que cet ouvrage développant le cœur humain & faisant voir à nud tous ses défauts donne occasion à l'ame de reflechir sur elle même, de reconnoître son état de bassesse, de surprise & d'aveuglement; d'en voir les consequences facheuses, de prendre les moyens de les éviter soigneusement, de se choisir un genre de vie et des delices; c'est alors que l'esprit parfaitement convaincu, se rend maitre du cœur de ses passions & de toutes les puissances de l'ame, se formant un heureux plan de vie & demeurant ferme dans ce parti qui est conforme aux loix de la Nature; de là cette egalité d'esprit, cette serenité de visage, ces manieres douces engageantes, cette santé vigoureuse qu'il entretient par la sobriété & par une tranquillité d'esprit perpétuelle.

On dira sans doute qu'il y a de la presumption dans tout mon raisonnement, que l'esprit de vertige et de tenebre s'est servi du mien, & la couvert de toutes les foiblesses de la raison humaine, pour avoir lieu d'ouvrir la porte à toutes sortes de libertinage et de pousser l'impiété jusqu'à l'atheisme; mais qui ne voit que ces arrêts injustes & aveugles que les hommes ordinaires ont coutume de prononcer contre les Deistes, est le retranchement de toutes les Religions; un chinois, un bon chretien, un fidelle Musulman, ne tiennent pas un autre langage quand ils se voient poussés à bout, & tous les sots qui les ecoutent prennent cet entousiasme /[175]/ par un certain air de contagion & de simpatie : comme par bonheur je ne suis point du nombre de ces sots, je ne crois pas être obligé de les croire sur leur parole; tandis qu'il n'apporteront pas de meilleures raisons ou qu'ils ne voudront pas faire usage des lumieres de l'esprit, ils ne trouveront pas mauvais que je consulte la raison que Dieu m'a donné[e] et que je suive en droiture ses inspirations exemptes de préjugés : ces hommes ordinaires crient à l'impiété & à l'atheisme, et c'est eux qui sont ces athés, ces impies et même quelque chose de pire, puisque sans raison & sans lumiere, ils reconnoissent un Dieu monstrueux, cruel, susceptible de toutes leurs passions; un Dieu vengeur qui se plait à tenir des creatures dans des tourmens horribles & eternels : est-ce établir l'atheisme, que de donner de Dieu, comme j'ai fait, une idée si relevée, si sublime & si parfaite ? Ne faut-il pas être de la derniere stupidité ou d'une malice inconcevable pour répandre des calomnies si odieuses [?]

Le libertinage ne sauroit encor être la fin de ces Reflexions, je le combats par un principe diametralement opposé et par des raisons d'interest si fortes qu'il est impossible à qui conque les comprend de s'y laisser abandonner; le libertinage est toujours accompagné de troubles, d'inquietudes & de maladie; cet état est entierement opposé aux regles que je donne de l'amour /[176]/ propre bien entendu; il faut être d'une grossiereté achevée pour s'imaginer qu'on eut dans cet ouvrage des vuës si insensées.

Il faut expliquer dailleurs ce qu'on entend par libertinage, avant que de le regarder comme un motif secret qui nous ait porté à entreprendre cet ouvrage; si l'on entend par ce mot honteux un eccés de volupté, on a raison en quelque maniere de dire que c'est un libertinage; on doit regarder comme tel ce qui tend par nôtre propre faute à la destruction de nôtre machine; mais on a tort de dire que nous aïons une vuë si basse, puisque nous donnons des preceptes infailliblement propres à nous en eloigner; si l'on appelle au contraire, libertinage, l'usage moderé de certains plaisirs particuliers, on a tort de les qualifier ainsi, cet usage est permis, il est Naturel & doit passer pour sagesse; il n'y a aucune loi divine qui nous le defende; hor nous avons vu que toutes les loix qui defendent d'user de ces plaisirs sont nulles & visiblement fausses, donc les plaisirs ne sont pas defendus & ne meritent pas mieux le nom odieux de libertinage que l'usage naturel que nous faisons des autres parties du corps.

On ajoutera peut être encor que ce schisme rendra les hommes sujets au vol, à la trahison, & à toutes sortes de mechancetés n'étant plus retenus par la crainte de l'enfer; cette crainte ne subsiste-t-elle pas aprésent & empeche-t-elle /[177]/ qu'il n'y ait toujours eu des usurpateurs, des traitres et des méchans [?] Je soutiens au contraire que la lecture de cet ouvrage ne peut avoir qu'un heureux succès : ou le lecteur comprendra ces Reflexions, ou Non; s'il ne les comprend pas elles ne sauroient tirer à consequence pour lui; c'est comme s'il ne les avoit pas lues; l'Enfer sera toujours pour lui une realité; s'il les comprend, le voila devenu plus sage que jamais & incapable d'aucune méchanceté; le but de cet ouvrage est de vivre heureux; je donne des moïens infaillibles

pour arriver à cette félicité; ces moyens ne consistent pas seulement à avoir l'esprit tranquille sur la mort, mais encor de jouir de la réputation de parfait honnête homme; la sécurité de l'autre monde sans cette réputation n'est qu'un mélange de joie & de chagrin et cette réputation sans la sécurité de l'autre vie est un bien mêlé de mille amertumes; nôtre félicité ici bas depend de cette double situation d'esprit; cette situation a de si grands charmes & de si puissans attraits, qu'il est impossible de ne pas s'y rendre pour peu qu'on aie d'intelligence & d'amour pour soi même.

A quoi serviroit à un honnête homme qui comprendroit cet ouvrage d'amasser, ou de voler de grandes richesses; si les vols /[178]/ tendent à détruire sa réputation d'honnête homme; il n'est pas possible qu'un homme intelligent aie des vues si contradictoires et si opposées à sa propre félicité; le peuple n'a ni le tems ni la capacité qu'il faut pour lire & comprendre des ouvrages métaphisiques, il sera toujours peuple et éternellement soumis au joug des Religions, il n'y a que certains esprits lettrés ou naturellement pénétrés qui puissent avoir occasion ou être capables d'avoir une parfaite intelligence de cet ouvrage & dès qu'ils l'ont, ce sont des gens dignes de la société, de la confiance publique, & remplis de mille vertus, ainsi la crainte qu'on a que ce système n'ouvre la porte à toute sorte d'injustices est le pur effet d'une terreur panique qui provient des préjugés vulgaires & de l'ignorance ou l'on est du cœur humain.

Je soutiens que cet ouvrage coupe entièrement la racine à toutes sortes d'herésie & de nouvelles religions : ou est le prophète qui osera prêcher ou introduire une doctrine étrangère étant persuadé que toutes les sectes possibles sont des pures politiques ? il faudroit que ce prétendu législateur fut un fou ou un parfait ignorant, il seroit aisé alors de le confondre ou de l'arrêter.

Mais enfin prenons garde de ne pas nous abuser; tout bien considéré n'est-il pas plus sur de suivre le torrent des préjugés ordinaires & des Religions, que de tenir une voie /[179]/ secrète & particulière; si elles sont fausses je ne saurois être puni pour les avoir suivies, aulieu que si elles sont véritables je dois m'attendre à une punition de ne m'y être pas soumis.

Cette crainte, ce doute est la marque d'un esprit superficiel et enseveli dans les tenebres de la Religion, il ne s'aviserait pas de faire un pareil raisonnement s'il étoit parfaitement éclairé; ce sont les ténèbres qui l'environnent de toute part qui le jettent d'abord dans le doute et ensuite dans le choix du parti qui lui paroît sur : je ne blâme pas les croyans de tenir un pareil langage de crainte et de timidité & de se déterminer en faveur des partis qui leur paroissent les plus avantageux; ils ne peuvent même faire autrement dans l'état de tenebres où ils sont; on leur présente un bien apparent d'un côté & de l'autre des peines infinies, voilà une amorce préparée, il est naturel de s'y laisser prendre, quand on n'a pas assez de lumières pour reconnoître la fourberie.

Pauvres Bipedes ! vous croyés de ne rien hazarder en suivant vos maximes religieuses & vous ne faites pas attention que vous risqués tout dès cette vie puisque vous vous rendés malheureux par avance en adérant aux préceptes injustes & tyranniques des Religions, sans avoir d'ailleurs aucune certitude d'être /[180]/ récompensé[s] de votre aveugle obéissance.

Un homme pleinement convaincu de la fausseté des Religions vit dans une parfaite sécurité & ne rencontre jamais ni doute ni incertitude, appanage des ignorans; il tire cette sécurité de la certitude evidente ou il est des sentimens qu'il a sur la religion, les quels lui paroissent aussi claires que celui qu'il a de son existence : je pense; donc je suis; il n'est pas possible de nier mon existence sans trahir ma pensée; de même un homme également convaincu de la Politique des religions ne sauroit croire le contraire sans trahir ses sentimens interieurs.

S'il paroissoit une loi qui voulut m'obliger a croire que je ne suis pas, tout à coup je renoncerois à cette loi, parce qu'il est plus juste de suivre la lumiere naturelle qui nous est donné[e] immediatement de Dieu que d'aderer à une loy qui part en apparence de la main des hommes; le faux caractere des Religions, m'est aussi evident qu'il est sur que j'existe; je ne puis donc suivre la Religion sans renoncer à mes lumieres & comme il n'est pas naturel de preferer une loy humaine ou qui paroît telle, aux lumieres de l'esprit, cela fait que je demeure fermement & sans aucun doute dans le parti le plus sur & qui me paroît le plus avantageux, sans jamais sentir aucun remord de conscience & sans aprehender à l'autre monde aucun reproche de la part de Dieu. / [181] / J'ai agi Seigneur suivant les lumieres naturelles que vous m'avés donné[es]; etoit-il juste de suivre les préjugés confus & l'aveuglement des hommes préférablement à cette raison que vous m'avés donné[e] pour Guide.

Il est bon, il est même naturel qu'il y ait des gens craintifs et sensibles; sans cette sensibilité et cette crainte universelle de l'autre monde, que deviendrait la politique des Princes ? que deviendrait la Religion ? quel seroit le sort de tant d'empires & de tant de sociétés ? Enfin que deviendraient les hommes qui ne voient que leur subordination prendre source dans leur differente portée d'esprit ? Si tous les hommes etoient éclairés également, point de Religion; ; s'ils etoient également stupides, point de société; ce ne seroit que désordre & confusion; l'espece des hommes finiroit ou changeroit de Nature pour être capables de vivre dans une independante société, comme fait le reste des animaux : s'il paroissoit un homme qui fit au nom de Dieu des prodiges en ma présence pour me persuader par l'autorité de ses miracles que la Religion ou je vis est la seule véritable, qu'il est un prophete envoyé du très haut pour me retirer de l'égarement & m'unir au sein de l'Eglise; que ferois-je à la vuë de tous ces prodiges ? mes semblables en seroient frappés infailliblement, il me semble les voir presque tous donner aveuglement / [182] / dans la croiance de cet envoyé celeste; pour moi qui révere toujours la raison que Dieu m'a donné[e], & qui fais gloire de ne rien entreprendre sans le secours de ses lumieres, je suspendrois d'abord mon jugement, & je parlerois ainsi au prétendu envoyé de la Divinité; vous grand Prophete qui faites des prodiges si admirables & si incomprehensibles, vous qui par une vertu secrete & extraordinaire changés la pierre en pain, donnés la vie aux morts & commandés même aux elemens; dites moi je vous prie, législateur, d'ou vous tirés la force que vous avés de produire de si grandes merveilles ? Ce n'est pas de vous même ? vous n'etes qu'un homme comme nous & sujet à toutes les infirmités humaines; c'est sans doute de vôtre Dieu que vous recevés cette force supérieure ? quoi, ce Dieu de gloire & de majesté, veut porter les hommes à la pratique d'une seule Religion & se sert pour cela du Ministère des hommes ? Eh comment, en Prophete, obligés-vous les hommes à vous croire, vous qui n'etes qu'un point presque invisible sur la terre & que vous ne sauriés parcourir dans l'espace de cent ans; quoi ! ce Dieu de vérité & de lumieres veut nous enseigner une Religion par la voie de vos parolles & par la vuë de vos miracles, et il m'enseigne en même tems le contraire par les / [183] / lumieres naturelles de la raison;

faites grand Législateur un seul miracle, il n'en faut qu'un et qui aie du rapport à la situation où notre esprit se trouve; conciliés les lumières de la raison avec les défauts essentiels de la religion; rendez votre Loi compatible avec l'idée que nous avons d'un Dieu infiniment parfait, elle ne peut souffrir ni liberté, ni phisiquement de Religion dans les creatures : si c'est le très haut qui vous donne la puissance de ressusciter les morts ? Pourquoi ne vous donne-t-il pas le pouvoir d'éclairer notre esprit & de nous convaincre parfaitement; nous ne nous rendrons qu'à ce dernier prodige & il ne s'agit dans le fond que de celui là; faites-le, autrement, je me défie de votre mission & du Dieu que vous prêchez; ce n'est peut être qu'un Dieu de ténèbres qui n'a pas la puissance d'éclairer notre esprit, car il n'est pas possible que le Dieu que nous reconnaissons si parfait nous invite par vos actions à suivre une Loi de la quelle il nous détourne en même tems par les inspirations naturelles de la raison; ce ne seroit plus qu'un Dieu de ténèbres & de contradictions; ce caractère d'ignorance ne convient qu'au Dieu que vous servez; o Prophète ! vous êtes vous mêmes ce Dieu de mensonge; vous êtes un fourbe, un imposteur, qui ayant le secret de fasciner ma vue & de troubler mon imagination / [184] / vous avez l'audace d'abuser de ma crédulité par le moyen de mes faiblesses corporelles; tant que votre juridiction ne s'étendra que sur mes sens je ne vous croirai point, je n'aurai une entière confiance en vos paroles que dans le moment que vous pourrez agir sur mon esprit : parlons ainsi sérieusement; la supposition est fautive et impossible, il n'est point d'homme, il n'y en a jamais eu, ni il n'y en aura jamais qui soit capable de produire de pareils prodiges à la vue de nos sens, et capable en même tems de toucher notre esprit; une puissance ne peut pas être sans une autre, il n'y en a jamais eu sur la terre parce qu'il est ridicule de dire que Dieu se communique à certaines de ses creatures et abandonne toutes les autres, comme s'il n'étoit pas assez puissant d'éclairer lui même en un instant tous les esprits et de les convaincre de la nécessité d'une même Religion; ces sortes d'ambassade ne conviennent pas à la Divinité elles semblent raccourcir la main toute puissante de Dieu.

Les hommes ordinaires ont toujours la folie de le faire agir à leur façon, ils lui donnent des envoyés, parce que les Rois de la terre ont des ambassadeurs; ils ne voient pas que l'usage de ces ambassadeurs est une marque de la faiblesse de ces Rois, qui ne peuvent agir sans leurs sujets, il n'en est pas ainsi de Dieu. / [185] /

Je ne crains rien Seigneur, je suis convaincu de ma faiblesse infinie, je ne puis désobéir ni vous offenser parce que je n'ai point de volonté supérieure à la vôtre, & que vous ne sauriez fournir des armes à vos creatures pour agir contre vous même, ou pour contredire à votre volonté; vous me donnez bien les moyens de plaire aux hommes ou de leur déplaire, ce mélange de joie & de tristesse fait la vie des hommes & c'est vous Mon Dieu, qui êtes la cause de ce mélange, je le conçois; mais pouvez-vous me donner le pouvoir de vous offenser, ou de vous plaire ? cela est inconcevable & la raison me persuade que cette puissance implique; si ce pouvoir étoit de mon ressort & que je le conçus; que ne ferois-je pas Mon Dieu pour vous plaire ? Je conçois que je plairai aux hommes, je tâche de le faire parce que je vois qu'une pareille conduite est ordinairement suivie de retour; heureux si je voyois également mon Dieu que la pratique de certaines actions ou l'observation de quelque Religion pût vous être agréable & me procurer quelque bien de votre part; que ne ferois-je pas il n'y auroit point de périls assez effrayants pour le rebuter de la résolution que je prendrois de vous plaire, je ferois mille fois le sacrifice de ma vie sans trouver jamais aucun obstacle qui fût capable de m'arrêter : quoi la vue / [186] / d'un bien temporel m'anime & me fait passer par dessus toutes difficultés; que ne feroit pas l'espérance de jouir d'un bien

immense & eternel ? elle m'obligeroit à faire des efforts extraordinaires tout le tems de ma vie; que mon amour propre seroit vif alors ! qu'elle vivacité quelle ardeur d'agir !

Si nous etions destinés à cette félicité celeste, vous nous en auriez sans doute marqué des traces visibles & propres à nous y conduire, au lieu que nous n'avons qu'un penchant vers les objets sensibles, & des idées contradictoires & opposées aux promesses qu'on nous fait d'une félicité celeste; il paroît dans toutes les Religions, des hommes victimes de leurs préjugés & qui ont sacrifiés leur bien & leur vie, en vue de jouir d'un bien dont ils n'avoient ni idée ni connoissance; quel sacrifice ne ferions-nous pas si on voyoit la probabilité de cette jouissance de biens ? cette haute félicité n'est pas pour nous, c'est nous flatter vainement que d'y prétendre; nôtre amour propre ne va pas si loin; dépouillons le de ses préjugés & nous verrons qu'il ne penche que vers les biens sensibles qui nous sont connus; vers ces portions apparentes de la Divinité dont nous sommes environnés de toute part; nous sommes en Dieu & par conséquent dans un Paradis eternel; il n'en est point d'autre; celui qu'on imagine est /[[187]]/ un fantôme; comment atteindre à ce Paradis imaginaire si l'on est incapable de comprendre Dieu & de le voir dans la plénitude de ses perfections ? Lui seul jouit d'une parfaite félicité, parceque lui seul est independant, immense et possesseur de sa propre Nature; il est donc Naturel de suivre la Nature et nos idées, la Divinité nous y necessite, la raison nous le permet & l'interest de l'amour propre bien entendu nous oblige à en faire un usage discret & modéré; voila nôtre véritable Paradis; le libertinage ou l'excès porte toujours sa peine avec soi; les libertins sont assés malheureux & punis d'être ce qu'ils sont, c'est là leur supplice & leur enfer.

La crainte de l'autre monde saisit presque tous les esprits; elle provient d'abord du grand attachement qu'on a pour la vie, des préjugés dont on est rempli & des tourmens dont on s'allarme; cette apprehension n'est plus pour moi; ces préjugés de mon enfance sont détruits & l'attachement que j'ai en ce monde est si foible que je ne serois pas trop fâché de me reunir à Mon Dieu dans ce moment : je vis comme independant de tous les objets extérieurs, je renferme en moi toute ma souveraineté; ainsi tous les jours je jouis de la vie & tous les jours j'y renonce; au moment de mon /[[188]]/ sommeil, je m'attens passer dans un autre monde & à mon reveil j'ai le plaisir de jouir encor d'un bien dont je m'étois détaché; quand on s'accoutume à renoncer au monde toutes les fois qu'on est prêt à tomber dans cet état de mort apparente et qu'on a sur elle les sentimens d'un vrai Philosophe, on ne ressent jamais ces impressions effrayantes qui tyrannisent le commun des hommes.

J'attens donc la mort sans la desirer, ni la craindre; je ne la desire pas, parcequ'il n'est pas naturel de vouloir quitter un bien présent, pour un bien qu'on ne connoît pas; je ne la crains pas, parceque je n'y vois aucun mal; mon unique soin est de vivre dans l'indifference et dans la tranquillité jusqu'à ce que la mort vienne à moi; son arrivée ne me surprendra pas plus que l'est un homme d'un exil.

Ces reflexions m'ont procurées une parfaite sécurité contre ma future destruction; la mort n'est pas un mal; on nous la rend redoutable par les appareils dont on l'environne, un instant seul & indivisible nous transporte si rapidement que nous n'avons pas le tems de nous en appercevoir.

Voici mon opinion sur ma destinée après ma mort :

Ou il n'y a dans la matiere qu'une combinaison plus parfaite à certains egards, que dans celle des animaux, ou il y a quelque chose de spirituel & d'immortel en nous;

S'il n'y a dans la matiere qui compose mon individu qu'une certaine combinaison, je ne me plaindrai pas plus du dérangement qui y surviendra, que de n'avoir pas existé avant le tems ou je suis;

S'il y a en moi quelque chose de spirituel & d'immortel; de deux choses l'une; ou je retournerai à mon Dieu, comme le centre de tout & ma première source; ou cet auteur de la Nature sera parmicette portion immortelle, de corps en corps & peut etre encor de planettes en planettes; / [189] / l'on m'objectera peut etre qu'on peut & même qu'on doit supposer un terme à ces revolutions, je l'accorde, mais si l'on me demande ensuite qu'elle est mon opinion sur la destinée de ces esprits apres la Revolution, je repons que tout retournera ou tout étoit avant que d'être; ces idées sont conformes à celles que j'ai de la toute puissance du Createur.

Je sai que la vie future paroît un espece d'anéantissement à l'égard de la vie présente & que nous n'avons alors ni idées, ni souvenir de ce monde; notre mémoire ne va pas si loin; comment nous en donneroit-elle une image ? puisqu'elle ne nous laisse pas seulement de vestige de tout ce que nous avons fait ou pensé dans le ventre de nos meres, pas même de notre première enfance; cette ignorance profonde est ce qui fait notre bonheur dans toutes les vies ou nous passons, dans le cas de ma dernière hipotese, qui est de toutes, celle qui peut me donner le plus de souci; au reste si ma vie future doit être plus heureuse que celle ci, qu'ai-je besoin d'en avoir de souvenir, je jouïs du present; que si je dois être moins heureux dans une autre vie, le souvenir de mon bien être passé feroit le malheur de ma nouvelle existence; nous sommes faits pour vivre dans le monde ou nous nous trouvons; il est très avantageux de n'avoir aucune idée de la vie précédante, cet avantage est necessaire à notre bonheur & cette ignorance est conforme aux bornes resserées de notre être.

Nous ne saurions avoir une idée de la vie précédante sans nous ressouvenir en même tems de la vie antépénultieme & de toutes celles qui ont précédées à l'infini; car la même cause qui me donneroit une idée de la vie précédante, pourquoi ne m'en donneroit-elle pas une de toutes les vies passées & éternelles; cette cause seroit toujours la même, je ne vois point de raison qui l'empechât de passer outre, ainsi j'aurois une idée de l'infini & je verrois Dieu dans toute l'etendue de ses perfections.

Ce sisteme est proportionné à la nature de l'esprit & aux lumieres de la / [190] / raison; il est une suite de l'idée sublime que nous avons donné[e] de Dieu, tout autre sisteme qui multiplie les etres ou qui les éternise dans une vie immuable de malheurs est absolument incompatible avec l'idée que j'ai de Dieu, elle me paroît evidemment la seule véritable & parfaitement convenable à la divinité.

Ce sisteme a un caractere de beauté & de perfection qui jette l'esprit dans le ravissement, il suppose un Dieu infiniment parfait & il en prouve l'existence par l'idée qu'il en donne; il suppose toutes les creatures également dependantes de la divinité & toutes sujettes à une même fin.

La crainte de l'autre monde ou presque tous les hommes sont sujets (excepté quelques esprits forts) n'est pas un mal qui derange l'uniformité du sisteme, aulieu que le sisteme des Religions actuelles est absolument insoutenable; deffenses infinies partout, cruautés,abominations, eternité de maux; difference infinie dans l'ordre des freatures et de leurs destinées, nulle uniformité, caractere visible de la foiblesse des législateurs; la chute en est belle et digne assurément de son inventeur, c'est de réduire le plus grand nombre des vreatures dans un abime éternel de souffrances.

Je pense de la sorte mon Dieu tandis que mon corps est dans toute sa force & mon esprit dans sa vigueur, peut être penserai-je autrement dans une situation foible & languissante; les maladies affoiblissent le corps, diminuent la vigueur de l'esprit & lui otent d'ordinaire la force de penser solidément; rarement cette force subsiste-t-elle avec la foiblesse du corps; ce changement est encor plus ordinaire à ceux qui tirent leur force d'esprit de l'excellence prétendue de leur être & dont la decadence les intimide & leur fait tenir un langage d'esclaves craintifs & miserables; j'ai au contraire un pressentiment que je ne perdrai jamais de vuë ma propre foiblesse, c'est par la vuë de celle ci que je rassurerai mon esprit, que je dissiperai mes craintes & que je conserverai ma tranquillité.

Je m'appercois de ma félicité Grand Dieu ! & je vois que malgré les miseres /[191]/ attachées à cette vie on peut encor jouïr ici bas de quelque bonheur; et que plus on médite que les grandeurs infinies de votre Majesté, plus notre bassesse devient sensible & notre félicité devient grande; l'effort que je fais pour vous approcher fait disparoitre toutes mes tenebres, écarte cette foule de préjugés qui me tenoient dans l'esclavage, me fait respirer un air libre & nouveau & me procure la jouïssance d'une vie pleine de douceurs, elle me ressuscite pour ainsi dire à chaque instant, & me rend d'autant plus heureux que j'envisage de prés les perfections adorables de votre divinité; ces pensées sont profondément gravées dans mon cœur & tandis que je les goutte je vois evanoïir toutes les inquietudes qu'occasionnoient autre fois mes préjugés; qui conque aura ces pensées Mon Dieu & les gouterà parfaitement, ne peut que jouïr d'une vie agreable & heureuse, puisque la félicité consiste dans l'intelligence de ces pensées & dans le goût de ces sentimens; ou pour parler plus clairement dans la destruction générale de tous les préjugés, ils nous deguisent la Nature de l'homme, de Dieu & des Réligions, le triomphe que nous remportons sur eux nous mène à la pratique exacte de toutes les regles d'ou depend l'amour propre bien entendu, ou qui sont propres à nous procurer la jouïssance d'une santé parfaite, d'une pleine tranquillité d'esprit, d'une mediocrité de fortune & enfin le caractere d'un Philosophe heureux & parfaitement honnette homme.

FIN.

* * * * *
* * *
*

Nota : Ces reflexions morales ne sont traitées ici que philosophiquement, on les trouvera traitées theologiquement dans nombre d'ouvrages; tels sont; les œuvresde Colins, de tholland, de tindall, de thomas Brown, Bolingbrock, hume, tous anglois dans

mes manuscrits tels que; le tractatus theologico-politicus de Spinosa traduit en françois puis dans un autre qui a pour titre "Recueil de vérités sur la religion"; et enfin dans un 3e qui a pour titre "Breviaire Philosophique".

Table des Chapitres de la première partie

Chapitres	Pages
Préface	
1. de la concupiscence de l'homme	18
2. des Cieux	27
3. des Plantes	36
4. du Bonheur des Animaux	45
5. de la Misere des Hommes	52
6. de l'Egalité des Bêtes aux Hommes	66
7. du Langage & de la Nature des Hommes	76
8. des Contradictions des Hommes savans	105 jusqu'a 132.

* * * * *

Table des Chapitres de la seconde partie

Chapitres	Pages
Avertissement	
1. de l'Ame & de l'existence d'un seul Dieu	1
2. des attributs divins	12
3. de la Liberté	26
4. de la Contradiction des Religions	50
5. des Defauts des Religions	77
6. de l'amour propre, principe de la vie & des religions	97
7. de la Politique des Religions	117
8. Caractere d'un Philosophe heureux	141
9. de quel œil on doit envisager ce monde	161

* * * * *

